



prismes

le fantastique voyage

N° 26 FÉVRIER 2020

hep/ haute
école
pédagogique
vaud

3	édito
4	édouard baer quand on voyage, est-ce une fuite ou une curiosité ?
6	entretien avec marc attalah l'humanité a beaucoup voyagé dans sa tête françois othenin-girard
10	akira mizubayashi le monde entier est comme un pays étranger...
14	antje kolde voyage en langues anciennes avec ulysse et lucien
18	michel fabre les héros verniens jusqu'au bout du voyage
22	anne-marie lo presti ce goût de l'ailleurs
26	entretien avec carole-anne deschoux et rené-luc thévoz enseigner dans un théâtre de papier valentine corthay
30	nadja maillard trajectoire d'une voyageuse immobile françois othenin-girard
36	entretien avec alexia de monterno la mobilité, bien plus qu'un voyage mehdi mokdad
38	valeria dell'orzo enseigner dans un tourbillon globalisé
42	rosanna margonis-pasinetti cheminer de l'intérieur
44	rosanna margonis-pasinetti douce pâleur des pétales de cerisier
48	sabine oppliger et anne-marie lo presti la formation, se dépayser de soi
50	florence quinche écritures à double tranchant
54	nadia lausselet et nicole goetschi danesi périple indien au cœur de l'apprendre
60	rémi schaffter plongée en réalité virtuelle
64	jeunesse et fragments : l'aventure commence ! sabine oppliger et anne-marie lo presti
68	dans les rayonnages
> écho hep	
70	thierry dias nouveau recteur de la haute école pédagogique du canton de vaud
71	près d'un millier de diplômées et diplômés hep en 2019
72	ivan kolecek dans l'aula des cèdres: de l'art de rénover sans trahir barbara fournier
74	guillaume vanhulst: « je suis arrivé par hasard » mehdi mokdad
77	entretien avec sarah daoust-boucher et kelly nunes échanges autour d'un projet de recherche commun luisa campanile

T

Tous azimuts!

Le voyage est un lieu étrange. Son étrangeté titille l'organe de notre curiosité et nous met en marche.

Un beau matin, Anne-Marie Lo Presti chargée d'enseignement de l'UER Développement de l'enfant à l'adulte et Sabine Oppliger, chargée d'enseignement de l'UER AGIRS, sont venues à notre rencontre. Elles voulaient nous parler de voyages dans tous et pour tous les sens. Mobiles, immobiles ou avec recul. Munis d'un journal de bord ou de carnets à croquer le monde. Calfeutrés dans l'imaginaire ou lovés dans l'amour de la littérature. On s'est revus !

Un vieil ami commun s'est invité à l'heure où la lumière déclinante frise les terrasses qui filent comme les paquebots en route vers l'Orient. Jules Verne s'est assis parmi nous et nous a fait part de ses rêves de mondes à venir. Le XXI^e siècle vu du XIX^e, rafraîchissements servis à chaque étape de la croisière !



Corinne Vionnet, artiste visuelle suisse autodidacte, est installée à Vevey. De Paris à New York, son travail se retrouve dans de nombreuses expositions et collections internationales.

Cette édition de *prismes* évoque les mille chemins parcourus par les femmes et les hommes en mouvement. Qu'il s'agisse de recherche ou d'enseignements – à reparcourir comme un pas suit l'autre. À cultiver le goût de l'ailleurs et l'envie de connaître l'autre, parfois tellement plus autre en soi-même que l'on ne pensait ! Et si j'emmenais toute ma classe pour une virée inédite ? Une telle traversée vous a-t-elle déjà traversé l'esprit ?

Revenir sans revenir, changés à tout jamais. C'est dans les regards des voyageurs que tout se lit. Et dans les yeux des artistes que les mondes se révèlent...



François Schuiten, dessinateur de BD et scénariste belge, est notamment l'auteur de la série devenue mythique, *Les Cités obscures*, réalisée avec le scénariste Benoît Peeters.

Pour accompagner les explorateurs de mots, nous avons donc fait monter à bord deux bourlingueurs majeurs d'image et d'imaginaire : l'artiste visuelle franco-suisse, Corinne Vionnet, et le dessinateur de bande dessinée belge, François Schuiten.

Pour sa série, *Photo Opportunities*, Corinne Vionnet a recueilli des milliers d'images de lieux symboliques sur le plan géographique et culturel, partagés sur le web à foison par les touristes qui parcourent le monde, à l'affût de ces « trophées » emblématiques, réducteurs de monde, qui se ressemblent, s'assemblent et se superposent sur la Toile, au point d'obturer notre regard sur le réel de ce que nous voulons saisir.

À partir d'une multitude de perspectives et d'expériences photographiques tissées ensemble, Corinne Vionnet nous restitue ses propres créations sous la forme de ces très belles images « tremblées » qui défient la photographie elle-même : à l'unicité du regard, de l'angle et de l'instant, l'artiste répond par une œuvre où temps et espace se stratifient dans un cadre mouvant, à des années-lumière du consumérisme voyeur véhiculé par le monde numérique. Une expérience qui nous replonge dans cette part d'incertitude indissociable de l'expérience de la beauté, de la fragilité de notre place d'infimes et éphémères voyageurs sur Terre.

Pour dialoguer avec les images de Corinne Vionnet, il fallait trouver un interlocuteur à la hauteur d'un semblable vertige. Nous avons profité d'une escale, celle que fait actuellement l'un des deux créateurs des *Cités obscures* à Yverdon-les-Bains, dans la somptueuse exposition que lui consacre la Maison d'Ailleurs jusqu'en octobre 2020. François Schuiten au crayon, concepteur avec Benoît Peeters au scénario, de l'un des chefs-d'œuvre de la bande dessinée contemporaine, nous embarque dans ce qu'il appelle « un reflet décalé de la Terre ». Bienvenue donc dans quelques-uns des reflets de ses *Cités obscures*, inconnues et pourtant tellement familières, au cœur desquelles il s'agit de perdre pied pour s'amarrer à la poésie, destination ultime du fantastique voyage...

barbara fournier et françois othenin-girard

édouard baer

quand on voyage, est-ce une fuite ou une curiosité ?

N

Nous sommes un peu loin ce matin.
Qu'allions-nous chercher à Montréal? Quelle traversée, quel mouvement?
Voyage dans le temps des Français d'autrefois ou des Français du futur.
Voyage dans l'espace, chercher l'Américain en nous,
Le Français absolu, le Français ultime.

Et quand on voyage, est-ce une fuite ou une curiosité?
Une quête ou un repli? Une peur?
Qu'est-ce qui nous meut? Qu'est-ce qui nous met en mouvement?
Qu'est-ce qui nous fait prendre les bateaux, les trains, les avions?

Est-ce que l'immobilité est la solution?
Est-ce que le sage est celui qui fait le tour de sa chambre?
Le tour de son esprit? Le tour de son cœur?

Et le tour du monde, c'est quoi?
Ce fameux voyage qui forme la jeunesse
Et qui déforme les pantalons.

Qu'est-ce qu'un voyage?
À l'heure où la moitié du monde
Rêve juste de vivre dans l'autre.
À l'heure où les frontières se ferment.

Être là dans des avions, luxueusement allongés
Dans des plateaux-repas à la fois infects et sublimes.
Servis par des femmes et des hommes en bleu.
Où la fumée est interdite et où les nuages défilent
Comme un paysage horizontal.

Qu'allions-nous chercher à Montréal?
C'est quand on ne cherche rien qu'on trouve.
C'est quand on ne veut rien qu'on obtient.
Ne souhaitons rien, ne voulons rien,
Prenons!

Avec l'aimable autorisation de l'auteur

Source
Radio Nova, 10 juin 2018
<https://www.youtube.com/watch?v=PoslbRiXOBU>



entretien avec marc attalah

l’humanité a beaucoup voyagé dans sa tête

propos recueillis par françois othenin-girard

S

Sortir de nous-mêmes, faire l’expérience de la liberté et voir notre monde comme un autre monde. À la tête de la Maison d’Ailleurs à Yverdon-les-Bains et maître d’enseignement et de recherche à l’UNIL en littérature française, Marc Attalah pratique le décentrement dans toute sa démarche. Un musée ? Un moyen qui permet de voyager vers l’altérité. Tout comme un bon enseignant ou une bonne enseignante !

Voyager fait-il sens, vu de la Maison d’Ailleurs ? Et sous quelle forme ?

Question complexe ! Le voyage le plus fréquent prend les formes du voyage intérieur, un voyage mental que j’effectue via un roman, un film, une BD, un jeu vidéo : c’est l’idée de voyager dans un autre monde, même si ce dernier est simulé par un dispositif fictionnel, soit narratif, soit artistique. Il y a là quelque chose de l’ordre du décentrement, de vivre dans un autre univers, tout en adoptant un autre point de vue. C’est pour cette raison que je ne comprends pas le voyage touristique de base. Je ne veux pas retrouver ailleurs ce que je connais chez moi – comme la même langue –, ce qui rend pour moi des vacances en France impossibles, car je n’arriverais pas à me dépayser. Le dépaysement est certes géographique, mais il est surtout mental, un changement de point de vue et de réflexes. C’est pour cela qu’un dépaysement dans une fiction est possible. On entre dans un autre monde par un autre point de vue. Ce faisant, un roman peut être bien plus dépayasant qu’un voyage à Ibiza. Voir le monde autrement – et pas seulement un monde autre !

Ça a commencé il y a longtemps en vous, cette approche ?

Pas consciemment, peut-être à l’adolescence. C’est essentiellement la lecture qui m’a fait plonger et aimer les autres univers. J’ai toujours été assez attiré par les mondes autres, sans que ces mondes soient forcément de la science-fiction. Lire un Balzac, c’est un monde autre. Ma formation classique m’a plus entraîné très jeune à l’exploration du voyage mental, j’ai vite aimé investir d’autres lieux avec d’autres points de vue. Tandis que la science-fiction est un genre que j’ai découvert sur le tard, et n’a pas fait partie de mon adolescence.

Donc le voyage, c’est d’abord une expérience de décentrement – sans cela, ce n’est pas un voyage. Or parfois, cela peut être traumatique. Comme de se retrouver en Algarve avec l’impression d’être à Düsseldorf, avec des menus en allemand et des plats pour Allemands ! J’ai donc annulé mon séjour pour revenir à Lisbonne, où l’expérience de dépaysement fut mille fois plus au rendez-vous. Quand je vais au Japon tout

seul, je ne parle pas le japonais, je me sens bien plus dépaycé – alors qu’il y a quand même des magasins que je connais – mais entre la manière d’interagir, cet ensemble de codes qui me sont pour la plupart étrangers, j’ai vraiment l’impression de voyager !

Cela dit, ce n’est pas une question de distance : je vous parle du Japon parce que c’est le dernier voyage que j’ai effectué. Mais je suis tout autant dépaycé à Chevressy où j’habite. Parfois, je m’y sens totalement dépaycé : connaissez-vous un endroit où tous les enfants d’un hameau de 80 personnes – ils sont une douzaine – jouent ensemble à cache-cache dans la nature ? Vous ne trouverez jamais ça à Lausanne, c’est foutu, c’est grillé !

C’est cette dimension de la rencontre avec l’altérité qui manque dans un voyage touristique, qui semble fait pour que je rencontre – non pas l’altérité – mais le même, un même légèrement saupoudré d’altérité, la petite séance de danse traditionnelle pour les touristes.

Quand j’étais plus jeune, j’ai voyagé sac au dos en Afrique, j’ai été pris dans des mondes totalement autres. Mais je n’ai pas besoin de partir si loin – Chevressy suffit ! Cette altérité humaine peut se retrouver dans les comportements, les habitudes. Et le voyage, c’est ce qui permet de sortir de soi et pas d’aller ailleurs. On peut aller ailleurs et rester en soi.

Le voyage, cela se passe donc essentiellement dans la tête ?

Je crois que l’humanité a beaucoup voyagé dans sa tête. Ce n’est pas forcément intellectuel, mais par des mondes simulés – je reviens à la fiction. Germinal est l’une de mes premières expériences

Le monde autre, c’est l’un des seuls outils que nous avons pour nous éclairer autrement. On dit d’ailleurs que parmi les fonctions de la fiction, il y a cette idée d’autoévaluation. De nous et du monde.

de décentrement. Je l’ai lu deux fois de suite vers 12-13 ans, alors que la fin du XIX^e dans un milieu ouvrier minier du nord de la France ne faisait aucun sens pour moi à cette époque. Ce qui m’avait profondément ébranlé, c’est d’avoir vécu une autre vie dans ce monde-là. Par contraste avec des vacances d’où je suis rentré déçu pour y avoir retrouvé tout ce qui fait mon quotidien. Cela dit, vivre des vacances en famille avec mes enfants est une expérience dix fois plus intense que de voyager seul !

Jusqu’où le musée est-il un moyen de voyager, et comment ?

Cela dépend du musée. Ce que j’essaie de mettre en place à la Maison d’Ailleurs, c’est cette articulation assez fine et pas toujours perceptible entre les différents artistes, le patrimoine historique du musée et tout le dispositif qui permet de lier ces dimensions – c’est une manière de voyager dans quelque chose. Et en particulier dans notre monde à nous.

Depuis 2011, nos expositions inspectent des phénomènes que l’on connaît, les superhéros, le

monde du jeu, le monde des utopies et des dystopies, l’univers du robot. Des choses que nous croyons connaître, mais de manière standardisée, du moins sur lesquelles on ne s’est pas penché longuement – en règle générale parce que cela relève de la culture populaire. On se dit qu’il n’y a pas grand-chose à creuser. Et le fait de créer un dispositif mêlant artistes, projets de divers ordres, patrimoine historique – est une manière de voyager dans ce phénomène et donc d’en découvrir des pans inconnus, méconnus ou surprenants. La Maison d’Ailleurs – du reste tout musée devrait faire cela –, c’est d’abord un voyage vers l’altérité.

Sauf que ce qui m’intéresse à titre personnel, c’est l’altérité de notre propre monde. Celle qui est cachée et que nous ne voyons même pas comme une altérité. Ce qui fait que je ne fais que des expos sur des thématiques que les gens connaissent. Parce que nous pensons que ces thématiques ne relèvent pas de l’altérité, ce qui est pourtant bien le cas ! Et j’aime bien voyager là-dedans, dans notre monde à nous.

Expliquez-nous pourquoi

Parce que le monde autre, c’est l’un des seuls outils que nous avons pour nous éclairer autrement. On dit d’ailleurs que parmi les fonctions de la fiction, il y a cette idée d’autoévaluation. De nous et du monde. On voit autrement le monde et nous-mêmes, et comme dans la fiction on suit le point de vue d’un individu, le personnage principal du roman, on vit ses expériences à lui – ce qui a tendance à développer notre faculté d’empathie. La fiction a donc cette composante personnelle à laquelle s’ajoute quelque chose de plus collectif : quand on a vécu dans un autre monde et quand on revient dans le nôtre, on peut aussi le voir autrement.

Le bon enseignant parvient à faire passer une passion et une émotion. Mais c’est aussi celui qui ouvre des mondes et des possibles.

Pour moi, cette démarche réflexive est au cœur même du développement de l’humanité. On le voit dans les arts, dans la fiction, dans le voyage ethnographique, scientifique, c’est l’une des expériences les plus bouleversantes de l’humanité. C’est la seule expérience qui nous permet de grandir et de changer ! Si on ne pouvait pas sortir de nous-mêmes, on serait un peu figés.

Donc c’est aussi une expérience de la liberté. Après je peux réinventer des choses, je peux m’interroger, je peux changer, vouloir changer, ne pas être capable de changer, je peux m’en vouloir de ne pas arriver à changer... toute cette espèce de complexité. Le voyage humain est donc une très belle métaphore de ces multiples voyages que l’être humain est en mesure de faire à chaque instant ! Et le musée en est une parmi d’autres.

Qu’est-ce qu’une exposition réussie ?

Une expo réussie est une expo où l’on vit quelque chose, où l’on a une expérience qui laisse une trace émotionnelle. Cela peut être une émotion esthétique – j’adore ce que fait cet artiste ! Cela peut être contextuel – je viens avec mes enfants, c’est un moment beau et ce lieu devient le lieu où je vis ce moment-là et ce n’est pas important de savoir ce qui y est exposé. Car si vous venez avec

vos enfants et leurs cousins, c'est qu'il y a quelque chose dans ce musée qui vous dit que c'est le bon endroit pour vivre une émotion.

Je me sens comme un guide de montagne, qui doit savoir où il va.

Et un bon enseignant devrait également savoir où il va, c'est tout simple.

On nous dit souvent que la Maison d'Ailleurs est un musée familial, cela veut dire qu'on peut y venir avec nos enfants – on aime bien y venir parce qu'on y vit une expérience ensemble. Pour moi, là, il y a quelque chose de réussi. Je ne pense pas mes expos en fonction des familles, mon approche est plus conceptuelle; en revanche j'ai des collaborateurs très compétents qui travaillent sur toutes ces questions d'accessibilité. Cette notion de partage, de vivre ensemble.

Pour terminer, auriez-vous quelques conseils pour les enseignantes et les enseignants ?

Dans ma conception de l'enseignement, comme écolier, gymnasien et aujourd'hui enseignant à l'Université de Lausanne, la bonne enseignante ou le bon enseignant parvient à faire passer une passion et une émotion. Mais c'est aussi celui qui ouvre des mondes et des possibles. Les enseignants que j'ai adorés et qui m'ont aiguillé dans mon parcours étaient des gens passionnés par leur matière. Et qui à travers elle vivaient quelque chose de plus grand.

Le bon prof de maths nous montrait que derrière ce que nous étions en train de faire, il arrivait à toucher quelque chose chez nous qui était de l'ordre du « à quoi ça sert tout ça ? ». Idem en littérature. Il y avait donc toujours dans l'enseignement une porte vers le possible, vers l'ailleurs. Mais pas tout à fait le même ailleurs qu'un voyage à Tokyo. Mais il y avait un ailleurs.

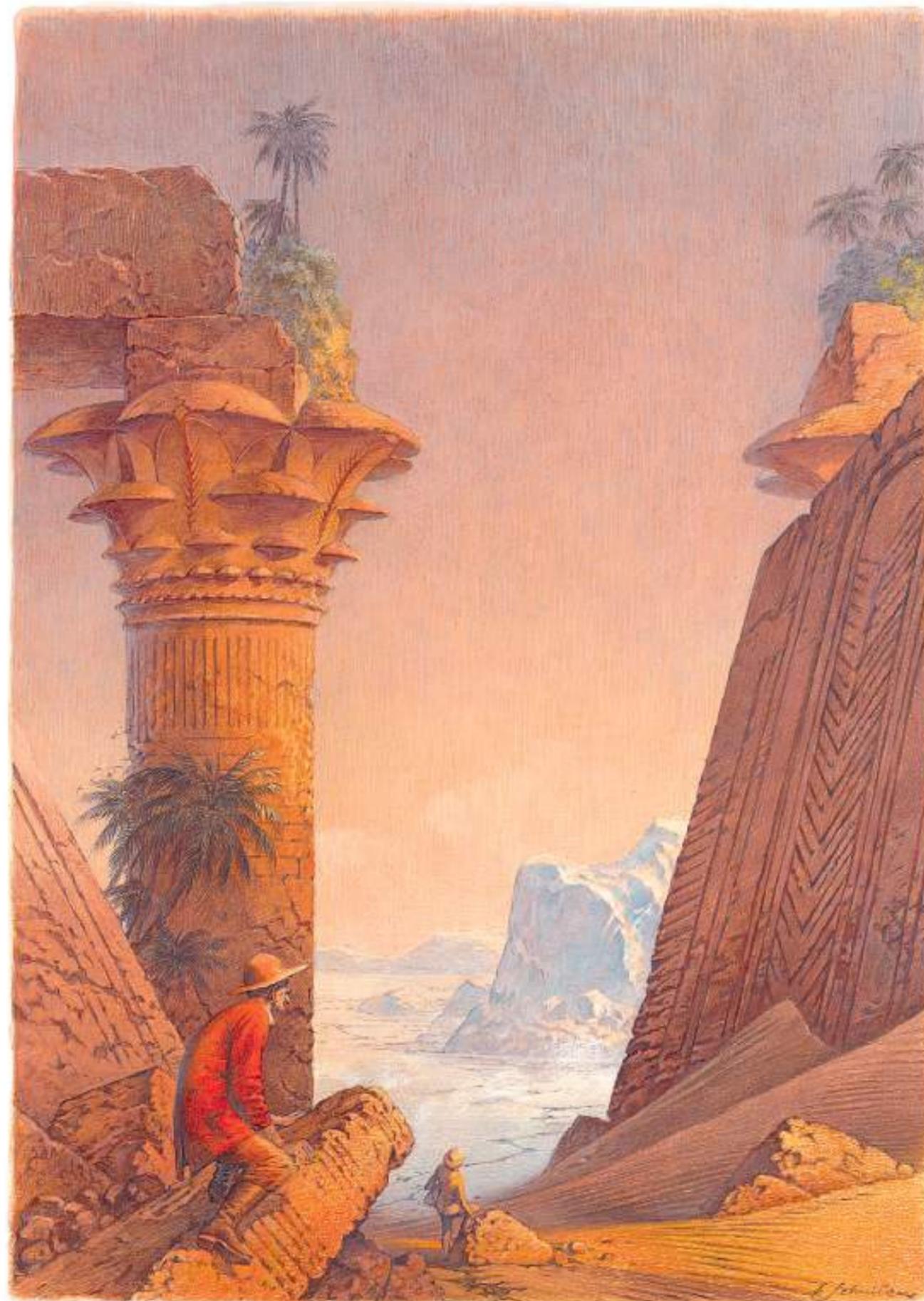
C'est la même chose dans un musée. Le fait qu'on nous emmène ailleurs, dans l'univers d'un artiste, de plusieurs artistes, de notions, de phénomènes contemporains – et qu'on élargisse notre point de vue et ce faisant, qu'on ouvre des mondes. Une expo réussie ouvre des envies d'aller plus loin, de se documenter, des souvenirs.

Nous offrons des dispositifs qui permettent aux enseignants de se préparer. Des fiches pédagogiques. Maintenant, l'enseignant est aussi un guide – vers l'ailleurs. Puisque ses étudiants ou ses écoliers ne savent pas où ils vont, dans une exposition et dans ses enseignements par ailleurs.

Pour moi, un bon enseignant va voir une première fois l'exposition seul. Techniquement, ce serait une bonne idée de savoir ce que les élèves ou les étudiants vont aller voir. Il n'est pas nécessaire de forcément préparer sa visite avec un dossier pédagogique à l'ancienne... ce n'est pas ça... mais il doit être dedans. Il doit devenir leur guide.

Quand je fais une visite, je suis à fond dedans ! Parce que je me sens comme un guide de montagne, qui doit savoir où il va. Et un bon enseignant devrait savoir où il va. C'est tout simple. /

Le dépaysement est certes géographique, mais il est surtout mental, un changement de point de vue et de réflexes.



akira mizubayashi

le monde entier est comme un pays étranger...

L’écrivain japonais Akira Mizubayashi (水林章) n’aime pas les voyages et l’a écrit en français dans le texte pour *prismes*. Invité en mars 2018 par la HEP Vaud, il se disait « tombé en amour » dans la langue française, coup de foudre qui a radicalement changé le cours de sa vie. À force de naviguer entre deux cultures, le voici devenu familier de « cette sensation étrange qui saisit celui qui n’a plus d’ancrage nulle part. » Ainsi, Akira Mizubayashi est devenu « un habitant du Royaume intermédiaire ».

Je n’aime pas les voyages. Je suis bien là où je suis, à Tokyo comme à Paris. Mon poissonnier et ma marchande de légumes passent à peine cinq jours en France pour voir en deux heures Le Mont-Saint-Michel, pour manger à Paris des croissants et une baguette, pour y respirer de l’air plus pollué que celui de Tokyo. L’industrie touristique a inventé cette forme extrême du voyage qui n’en conserve que le nom pour désigner le contraire de ce qu’il semblait signifier primitivement. Le voyage tel qu’il est devenu dans son dernier avatar capitaliste est, si j’ose dire, une *extension du domaine de soi*: au lieu de se rendre étranger à soi-même dans le regard qu’on porte sur l’étranger, sur l’étrange, sur l’autre, on se livre à un mouvement d’appropriation et de naturalisation de ce qui est radicalement différent de vous. On se transporte dans l’autre pour effacer toute trace de l’altérité. C’est cela aussi la mondialisation.

Dans cette extension infinie du domaine de soi, la place de la langue paraît extrêmement réduite.

Je n’aime pas les voyages.

**Je suis bien là où je suis,
à Tokyo comme à Paris.**

Grâce à une avancée foudroyante de l’informatique et de la technologie de la traduction, chacun a désormais dans son smartphone une application qui traduit instantanément dans de très nombreuses langues ce qu’on a envie de dire. Certains spécialistes de la traduction automatique penseraient même que dans un avenir proche, les gens seraient libérés de la hantise d’apprendre l’anglais dans sa forme mondialisée, c’est-à-dire appauvrie, qu’on appelle le *globish*, cet outil universellement valorisé ici comme ailleurs dans la politique de la formation des dou-teux *citoyens du monde*.

Ce qui est à craindre, c’est l’enfermement chez soi contrairement à ce que laisse imaginer

la sensation, grisante, d’une diversité de paysages procurée par les kilomètres parcourus en un rien de temps. Où qu’on aille, c’est finalement toujours le MÊME qui s’offre à vous à travers un environnement chaque fois différent. On ne rencontrera jamais l’AUTRE en *globish* ni dans l’utilisation *addictionnelle* de son smartphone muni de l’application magique, en dépit de l’illusion prégnante de l’ouverture infinie.

J’ai longtemps officié dans l’enseignement supérieur japonais en qualité de professeur de langue et littérature françaises. Pendant les quinze dernières années de ma carrière où l’importance de ce qu’on appelle Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL) allait en croissant, j’ai constamment éprouvé un malaise à côté de certains collègues farouchement partisans de la *communication* et de la conception *instrumentaliste* de la langue. Car, ce que j’avais expérimenté moi-même en *m’immergeant* dans la langue française, en apprenant à exister autrement que dans ma langue de naissance à travers une lente et patiente acquisition de cette langue étrangère, était tout à fait autre chose que le confort procuré par l’extension du domaine de soi précédemment évoquée.

Une malaise singulier

Tout a commencé, lorsque j’avais seize ou dix-sept ans, par un malaise singulier qui s’était installé en moi et qui ne me quittait guère. L’adolescent s’éveillait au monde. Il désirait ardemment se lier à autrui. Il voulait aimer et être aimé en retour. Mais la seule langue à sa disposition, sa langue de naissance, celle qu’il entendait autour de lui et en lui, celle qui *circulait* dans le monde environnant ne lui semblait pas être de nature à ouvrir un espace de coexistence heureuse.



akira mizubayashi
le monde entier
est comme
un pays étranger...

On se transporte dans l'autre pour effacer toute trace de l'altérité.

C'est cela aussi la mondialisation.

Au contraire, elle paraissait cruellement privée de profondeur, de sincérité, d'authenticité; autrement dit, elle était marquée par je ne sais quelle *insoutenable légèreté*. Alors, naturellement, l'adolescent s'est tourné vers un art qui n'avait pas besoin de mots, mais qui lui procurait de l'émotion, une émotion quelquefois proprement bouleversante: la musique. Il a parcouru tout un continent de musique symphonique de Haydn à Mahler en passant par Brahms et Schumann avant d'atterrir dans la vaste contrée des opéras de Mozart. La découverte émerveillée des *voix concertantes* dans *Les Noces de Figaro* et *La Flûte enchantée* a été décisive et l'a comblé plus que la somptueuse architecture vocale des opéras italiens de Verdi et de Puccini qu'il avait découverts précédemment. La musique mozartienne *pansait* les plaies ouvertes par la déficience des mots.

La musique mozartienne
pansait les plaies ouvertes
par la déficience des mots.

Mais, presque en même temps que la musique mozartienne qui lui révélait les frémissements cristallins du chant de Suzanne ou de Pamina au-delà de leurs paroles, un évènement décisif l'a conduit définitivement vers la langue de Molière. Ce fut la rencontre, dans son œuvre, avec le philosophe Arimasa Mori (森 有正, 1911-1976). Celui-ci enseignait alors le japonais et la littérature japonaise aux Langues Orientales devenues aujourd'hui l'INALCO. Issu d'une grande famille aristocratique, petit-fils d'un ancien ministre de l'ère Meiji (明治時代, 1868-1912), il avait commencé à apprendre le français dès l'âge de six ans.

... [Mori] avait une *humilité* que les autres n'avaient pas, celle de se faire petit, celle de reconnaître que l'espace de la langue était infiniment plus grand et infiniment plus étendu que celui qu'on peut arpenter en quelques années d'études.

Recommencer sa vie en s'immergeant dans une langue qui n'est pas sienne

Devenu professeur à l'Université de Tokyo, il a eu, en 1950, l'occasion de partir pour la France afin de préparer une thèse en philosophie sous la direction de Jean Wahl (1888-1974). Mais ce qui l'attendait à Paris, c'était la singulière expérience de ne pas bien saisir le français alors qu'il avait derrière lui plus de trente ans de pratique de cette langue. Il mettait en doute les paroles pleines de certitude des journalistes correspondants des grands quotidiens japonais, qui, eux, manifestement, se sentaient parfaitement en mesure d'accomplir leur travail de journaliste-reporter. Mori comprenait le français infiniment mieux que n'importe quel Japonais vivant alors à Paris, j'en suis persuadé; mais il avait une *humilité* que les autres n'avaient pas, celle de se faire petit, celle de reconnaître que l'espace de la langue était infiniment plus grand et infiniment plus étendu que celui qu'on peut arpenter en quelques années d'études.

Alors, il a décidé de ne pas rentrer au Japon, de rester à Paris pour *s'installer* dans la langue du pays d'accueil. C'était une décision grave, radicale, voire insensée, car cela signifiait qu'il devait sacrifier la vie qu'il avait construite jusque-là dans son pays, entre autres sa famille et son prestigieux poste de professeur à l'Université de Tokyo. Il a décidé de repartir de zéro en français en ouvrant un manuel pour écoliers. Je me rappelle encore l'ébranlement de tout mon être que j'ai éprouvé à la lecture des lignes où Mori parlait de cette décision invraisemblable de *recommencer sa vie* en s'immergeant dans une langue qui n'était pas la sienne, en adoptant la posture d'un enfant qui s'ouvre au monde. Mori m'indiquait un chemin, celui de la langue française dont il parlait admirablement comme un moyen d'accès privilégié au plus profond de son existence. Avancer

à mon tour pas à pas sur le chemin de cette langue qui devait servir à autre chose qu'à répéter des mots légers, flottants, circulants, passe-partout comme des pièces de monnaie, voilà le traitement qu'il me fallait pour me guérir des *maux de langue* dont je souffrais. Mori, dans ses pages où il faisait part d'un interminable voyage *interstellaire*, si j'ose dire, dans et par la langue de Descartes et de Pascal dont il était spécialiste, me demandait en quelque sorte si j'étais prêt à entreprendre un voyage similaire qui exigeait de moi un engagement total et désintéressé, une discipline de fer, une endurance à toute épreuve. C'était à ce prix-là que je pouvais me donner le plaisir de *voyager*, c'est-à-dire de naître consciemment au *monde-langue* dont j'allais découvrir petit à petit les habitants, la société qu'ils formaient entre eux, les paysages dans lesquels ils vivaient et évoluaient.

U
Un voyage de cinquante ans

Je suis né en français à dix-huit ans. Je viens tout juste d'avoir soixante-huit ans. Cela fait donc cinquante ans que ça dure, ce voyage. Qui suis-je après tant d'années d'errance *hors* de ma langue et, donc, *hors* de mon sol natal? Qu'est-ce que je suis devenu en me livrant à ce voyage permanent et interminable dans l'espace d'une étoile étrange et étrangère où j'ai atterri donc à l'âge de dix-huit ans? Je ne sais pas puisque je ne saurais imaginer ce que je serais aujourd'hui si je n'avais pas connu cette *sortie hors de moi*, hors de ce moi d'enfance formé par la langue que j'ai reçue de mes parents. Mais une chose est sûre: c'est que



Hiroshige, *Les voyageurs surpris par la pluie soudaine, Shono-Hakuu*, tiré de la série des *Cinquante-trois Stations du Tōkaidō* (1828-1839).
Wikimedia Commons, domaine public

j'en suis arrivé à me méfier des *identités*, surtout de l'identité brandie par celles et ceux qui croient à la clôture et à la pureté de leur communauté nationale et/ou culturelle. Les *identitaristes*, s'enorgueillissant de la spécificité (qui tourne vite à la supériorité) de leur identité, repoussent les *autres* hors de leur communauté du Même parfaitement verrouillée.

Exemple: les Japonais, qui tiennent à l'*identité nipponne* comme à la prune de leurs yeux, stigmatisent les concitoyens critiques à l'égard de certains aspects de leur pays, tout particulièrement ceux qui osent réfléchir à l'héritage négatif du système impérial et de l'empire du Grand Japon. Ce fut, selon l'inoubliable leçon de mon père, l'attitude des militaro-fascistes pendant la Guerre de quinze ans (1931-1945). C'est, aujourd'hui, celle de l'extrême droite, ultranationaliste et négationniste, *incroyablement* présents dans le paysage politique.

Je ne crois pas à l'*âme* nipponne, pure et éternelle. Rien n'est pur, rien n'est éternel. Je serai plutôt aux côtés de l'écrivain Kanzo Uchimura (内村鑑三, 1861-1930), auteur de *Comment je suis devenu chrétien*, qui aurait dit: « Le pays auquel je ne suis lié que par le hasard de ma naissance ne mérite pas mon amour ». Les mots de Uchimura me vont droit au cœur, mais ceux de Hugues de Saint-Victor (1096-1141) ce théologien du Moyen Âge que j'ai découvert grâce à deux grands voyageurs littéraires, Edward Saïd (1935-2003) et Erich Auerbach (1892-1957), l'un citant l'autre, me touchent davantage encore: « L'homme qui trouve douce sa patrie est encore un tendre débutant; celui pour lequel tout sol est comme son sol natal est déjà fort; mais celui-ci est parfait pour qui le monde entier est comme un pays étranger. ».

Mon voyage dans et par le français se poursuivra encore longtemps, très longtemps... /

Avancer à mon tour pas à pas
sur le chemin de cette langue
qui devait servir à autre chose
qu'à répéter des mots légers,
flottants, circulants,
passe-partout comme des
pièces de monnaie, voilà le
traitement qu'il me fallait pour
me guérir des *maux de langue*
dont je souffrais.

antje kolde

voyage en langues anciennes avec ulysse et lucien

A

Antje Kolde, professeure HEP ordinaire, enseigne les didactiques du latin et du grec à la HEP du canton de Vaud depuis 2007, au sein de l'Unité d'enseignement et de recherche Langues et cultures. « Allons voir chez les Grecs : voyage, rencontre et partage. » Son appel est irrésistible.

Le terme *voyage* témoigne de l'effet de ce qu'il désigne : dérivant du latin *via, viae, f.*, « le chemin, la route », devenu *voy-* en passant des Romains aux Gaulois, puis de Gaulois aux Francs, augmenté du suffixe *-age* qui exprime une action, il est attesté dès le XI^e siècle avec le sens de « passage », puis celui de « pèlerinage » et finalement celui de « déplacement que l'on fait, généralement sur une longue distance, hors de son domicile habituel » (TLFi, sous *voyage*) – on ne revient jamais d'un voyage tel qu'on est parti !

Parmi ses nombreux synonymes, deux semblent davantage comporter cette notion d'aventure ; tous deux nous ramènent à l'aube de la littérature grecque antique : *périple* et *odyssée*. Le premier désigne tout d'abord une « navigation (πλέω pleo « je navigue ») autour (περί- peri-) [des côtes], puis une « relation d'un voyage par mer autour d'un pays » et une « description des côtes ». Aussi est-ce sous ce titre que nous ont été transmis de nombreux textes décrivant les côtes visitées et les coutumes tout comme l'histoire de leurs habitants, dont ceux qui décrivent les voyages de l'explorateur carthaginois Hannon le Navigateur, qui longea au VII^e ou au VI^e siècle av. J.-C. la côte occidentale de l'Afrique peut-être jusqu'au sud du Gabon, ou de Pythéas, originaire de l'antique

Marseille, qui navigua vers 325 av. J.-C. dans les mers du nord de l'Europe, ou encore de cet auteur anonyme du I^{er} siècle av. J.-C. qui décrit la mer Rouge, la côte de l'Inde jusqu'à l'embouchure du Gange et la côte orientale de l'Afrique.

La mer, qui campe le décor de tous ces voyages et qui est aujourd'hui aussi indissociable de la Grèce, joue également un rôle de premier plan de l'*Odyssée*, le récit des aventures que vécut le héros grec Ulysse (en grec Ὀδυσσεύς Odysseus) en voulant regagner Ithaque, son île natale, et retrouver sa femme Pénélope après la victoire grecque sur la ville de Troie. L'*Odyssée*, tout comme l'*Illiade*, qui conte la colère du héros Achille, le meilleur des guerriers grecs devant Troie, issues d'une longue tradition orale et mises par écrit au début du VIII^e siècle av. J.-C., attribuées à Homère, ce poète aveugle inspiré par les Muses, étaient considérées durant l'Antiquité comme des encyclopédies où l'on pouvait puiser beaucoup d'enseignements, aussi bien religieux que les relations avec les dieux ou sociaux tels que les règles à respecter entre pairs ou encore pratiques comme la confection d'un char. Les nombreuses scènes de navigation contenues dans l'*Odyssée* ainsi que les descriptions des contrées et de leurs habitants ont peuplé l'imagi-

Parmi ses nombreux synonymes, deux semblent davantage comporter cette notion d'aventure ; tous deux nous ramènent à l'aube de la littérature grecque antique : *périple* et *odyssée*.

naire grec comme en attestent bien des exemples tirés des arts figurés et de la littérature, tous textes confondus, et continuent à peupler notre imaginaire.

Si le voyage constitue à la suite de l'*Odyssée* un élément indissociable du genre épique, il en va de même d'un certain pan de l'historiographie : le premier ouvrage historique entièrement conservé, celui d'Hérodote (V^e siècle av. J.-C.), retrace le voyage qui mena le « père de l'histoire » en Afrique du Nord et en Scythie et relate ses observations sur les régions parcourues et les peuples rencontrés.

U

Une outre cousue de vents néfastes

Hérodote se voyait peut-être un peu comme un nouvel Ulysse – Alexandre le Grand, lui, se sentait comme le successeur d'Achille : il ne se déplaçait jamais sans son *Illiade* et aimait y puiser de l'inspiration auprès de son grand modèle.



Dans quelle géographie les voyages décrits dans l'*Odyssée* se situent-ils ? Dans celle, réelle, de la Méditerranée ? Le géographe et historien grec Strabon, auteur, à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. et au début du I^{er} siècle apr. J.-C., d'un ouvrage géographique couvrant l'Europe, le Proche-Orient, l'Orient, l'Égypte et l'actuelle Libye, en est convaincu : selon lui, Homère est le fondateur de la science géographique. Il s'inscrit par là en faux contre un autre géographe grec, philosophe et mathématicien, de deux siècles son aîné, Ératosthène, qui aurait déclaré que l'on saurait où ses errances ont mené Ulysse le jour où l'on retrouverait le cordonnier qui cousit l'outre dans laquelle le dieu Éole avait enfermé les vents néfastes – cette fameuse outre que les compagnons d'Ulysse ouvrirent à son insu, convaincus qu'elle contenait de grandes richesses, et d'où s'échappèrent alors les vents contraires, entraînant le navire dans des contrées inconnues.

Le débat initié durant l'Antiquité se poursuit encore. Ainsi, au début du XX^e siècle, Victor Bérard reconstitua avec précision le périple

d'Ulysse ; cinquante ans plus tard, Gabriel Germain soutint la thèse selon laquelle les voyages de ce héros relevaient tant du monde réel que de celui de la fiction. Même si on a cru identifier l'un ou l'autre endroit dans la Méditerranée, la plupart des spécialistes adoptent aujourd'hui cette position, reconnaissant comme charnières entre l'univers réel et celui de la fiction les navigations qui durent neuf jours et neuf nuits et qui emmènent Ulysse hors du monde connu pour le faire pénétrer dans des terres étranges et éloignées ; il réalise alors un voyage initiatique qui le mènera à la découverte de lui-même.

Bien des textes grecs décrivent de tels voyages, notamment les romans qui relatent les aventures de deux amoureux que tout sépare et qui parviennent à s'unir au terme de nombreuses aventures qui leur font parcourir tout l'Empire romain et découvrir leur vraie personnalité, tels entre autres Chéréas et Callirhoé dans le roman homonyme de Chariton d'Aphrodisias (sans doute I^{er} siècle apr. J.-C.) ou Théagène et Chariclée dans les *Éthiopiennes* d'Héliodore (III^e-IV^e siècle apr. J.-C.).

Q

Quand les mots quittent leur chez-soi

Il est un voyage particulier que l'on ne peut pas ne pas citer, celui que Lucien (II^e siècle apr. J.-C.) raconte dans ses *Histoires vraies* : en avertissant d'emblée le lecteur qu'il lui ment en contant ce voyage, il tourne en dérision les auteurs qui présentent comme véridiques des récits invraisemblables, visant notamment Homère et Hérodote. Et où le protagoniste emmène-t-il son équipage au cours de ce voyage qu'il ne fit jamais mais qu'il décrit avec minutie ? D'abord sur la Lune ; redescendus sur la Terre, ils sont ensuite avalés par une immense baleine, avant de visiter diverses îles mythologiques. Ce récit, peuplé d'êtres bizarres et hybrides, est souvent considéré comme un roman de science-fiction avant la lettre.

antje kolde
voyage en langues
anciennes
avec ulysse et lucien

Tous ces récits de voyage, quel que soit le degré de réalité déclaré ou non du monde de lequel ils emmènent leurs lecteurs, portent une attention toute particulière aux peuples que les protagonistes rencontrent, à leurs coutumes et à leur histoire.

Que le voyage réside dans la rencontre avec l'autre et donc dans le fait de quitter son chez-soi est exprimé par certains des verbes grecs qui signifient *voyager*: ἀποδημεῖν (apodèmein) et ἐκδημεῖν (ekdèmein) évoquent tous deux le fait de quitter (ἐκ- ek-) son territoire, son pays et son peuple (ὁ δῆμος ho dêmos), de s'en éloigner (ἀπό- apo-). La même idée se trouve aussi dans le verbe latin *peregrinari* « voyager à l'étranger ».

Or, l'étranger n'est autre que le miroir du voyageur, celui qui lui permet de se construire son identité ou celle de son peuple à travers le récit du voyage. En grec, le même mot désigne l'étranger et l'hôte: ὁ ξένος (ho xenos). Cette polysémie semble bannir le danger émanant de l'étranger, l'appriivoiser en quelque sorte pour mieux servir dans la découverte de soi-même.

Les mondes dont nous parlent les récits de voyage grecs, si éloignés dans l'espace et dans le temps, ne nous sont plus accessibles que par la lecture. Commence alors pour le lecteur un voyage diachronique à la rencontre de ces peuples décrits par les Grecs ou des Grecs eux-mêmes, également étrangers pour le lecteur du XXI^e siècle, mais aussi, à l'instar d'Ulysse et de ses nombreux descendants, un voyage intime, à la découverte de lui-même.

Les voyages forment et qu'on les vive dans la réalité ou par procuration à l'aide de mots en guise de bateaux, on en sort transformé et enrichi – comme voyage.

En grec, le même mot désigne l'étranger et l'hôte : ὁ ξένος (ho xenos). Cette polysémie semble bannir le danger émanant de l'étranger, l'appriivoiser en quelque sorte pour mieux servir dans la découverte de soi-même.

« Étrangers, qui êtes-vous ? D'où venez-vous sur les routes humides ? Naviguez-vous pour quelque négoce, ou bien allez-vous à l'aventure, tels des pirates qui, au péril de leur vie, vont porter le malheur en terre étrangère ? » Il dit ; notre cœur frissonna d'épouvante devant la puissance de sa voix et l'immensité de sa taille. Je lui répondis cependant : « Nous sommes des Achéens venant de Troie.

Les vents nous ont égarés sur le gouffre de la mer, alors que nous voulions rentrer chez nous. (...) »

Homère, *L'Odyssée*

« L'Odyssée est l'histoire du long voyage qu'a fait Ulysse qui ne supportait pas de voir sa femme Pénélope tricoter. »

Brèves de copies de bac (2013) de Perles du Bac



Paysage de l'Odyssée, fresque romaine (125 av. J.-C.), d'après un original grec, ornant la maison de la via Graziosa sur l'Esquilin à Rome. Coll. de la Bibliothèque apostolique vaticane. Wikimedia Commons, domaine public

Cette lecture a soudé la classe, comme un groupe en voyage : tous les élèves ont été intégrés dans le projet et si l'un d'eux était absent, les autres lui résumaient ce qu'il avait manqué.

Élèves, voyages et petites racines

En mars 2019, deux classes d'une école primaire genevoise, composée chacune de deux degrés, ont participé à la lecture publique de *l'Iliade* organisée dans le cadre du Festival Européen Latin Grec.

À cette occasion, leurs enseignantes, Sylvie Rochat et Kristel Angiolini, leur ont lu les deux épopées homériques, dans une version adaptée pour les enfants, et elles témoignent : « Ils ont découvert la culture, la manière de vivre de ces personnages – ils ont découvert un univers. Mais aussi le réel et la fiction, le mythe. La ville de Troie a-t-elle existé ? Le voyage entre ces deux univers

leur a montré qu'il y a de petites racines dans la réalité. Par les réactions que les personnages suscitaient en eux, ils se sont aussi découverts eux-mêmes, seuls ou en discutant spontanément entre eux, par exemple de la mort de Patrocle ; leur échange a alors permis à tous de comprendre que le guerrier était mort parce qu'il avait été excessif. Nous avons trouvé que le voyage était aussi dans le partage, dans le fait d'être ensemble ; nous ne lisions pas avant, pour découvrir en même temps qu'eux – c'est vraiment ce que nous avons aimé le plus : vivre avec nos élèves. Cette lecture a aussi soudé la classe, comme un groupe en voyage : tous les élèves ont été intégrés dans le projet et si l'un d'eux était absent, les autres lui résumaient ce qu'il avait manqué. Et quand on leur demandait si ça valait la peine qu'on en (= des

lectures de textes grecs) refasse avec d'autres élèves, ils ont tous dit oui. »

Et les élèves ? Un petit groupe s'exprime : « On a aimé collaborer avec l'autre classe, faire quelque chose de différent, travailler avec les autres. » « J'ai envie de lire plus, d'aller plus loin, de savoir la suite, suspens, on avait hâte de retrouver les épisodes. » « C'était des moments de calme, de détente. » « On était fiers de participer à un événement auquel participent habituellement des plus grands, et partout dans le monde : on a fait partie d'une communauté. » « J'adore lire, donc j'ai aimé l'activité de lecture collective. » « On a voyagé dans notre tête, imaginé des endroits. » « Il y avait beaucoup d'étapes, c'était cool de suivre les aventures. » Ils ont envie de refaire, de « lire tous ensemble ». /

Michel Fabre les héros verniens jusqu'au bout du voyage

V

Voyager avec Jules Verne, quelle belle expédition philosophique nous propose Michel Fabre, professeur émérite à l'Université de Nantes, au Centre de recherche en éducation (CREN), rédacteur en chef de la revue en ligne « Recherches en Éducation » ! Il nous embarque immédiatement à destination de la galaxie de l'Extraordinaire.

Depuis toujours, la formation est pensée comme voyage, voyage symbolique ou voyage effectif. Jules Verne a écrit plus de 80 romans dont une soixantaine forme le cycle des *Voyages extraordinaires*. C'est donc un maître ès voyages ! Qu'est-ce donc qui rend ces voyages si extraordinaires ?

Des héros à la mesure des difficultés

C'est d'abord une fantastique mise en scène du problème et de l'épreuve. Comme Hercule et comme Ulysse, les héros verniens se mesurent aux difficultés du chemin : aux accidents, aux mauvaises rencontres, à la maladie et aux tempêtes. Mais nous sommes dans la modernité. Si Michel Strogoff voyage en train et en traîneau, pour Nemo et son Nautilus, pour Barbicane et son boulet lunaire, le problème devient également technologique. La vulgarisation, que Verne pratique avec plaisir, s'inscrit d'ailleurs dans le projet éditorial de la maison Hetzel, ce qui contribue grandement à son succès. Toutefois, au problème, cette face objective, rationnelle de la difficulté, correspond l'épreuve, sa face subjective, expérientielle.

Joyeuses tribulations de Philéas Fogg

Du voyage, le héros vernien sort rarement indemne. C'est en articulant le problème à résoudre et l'épreuve à surmonter, autrement dit l'expérimental et l'expérientiel que Verne relie voyage et formation.

Certains récits valorisent l'expérimental. La série *De la Terre à la Lune*, *Autour de la Lune* et *Sans dessus-dessous*, nous livre une magnifique élucidation de problèmes techniques, tout en ne nous présentant que des personnages sans âme, ingénieux, mais égoïstes et obstinés. De telles mécaniques peuvent toutefois s'humaniser au cours du voyage. Philéas Fogg, le héros du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, part avec une horloge à la place du cœur, mais finit par mettre l'amour et l'amitié au-dessus de l'exactitude. Dans d'autres récits, *Michel Strogoff* ou *Les tribulations d'un chinois en Chine*, l'existential prend le dessus : l'intrigue se double alors d'une aventure intérieure.

Cette mise en scène de la formation s'effectue dans un univers narratif fortement structuré. Un

C'est sans doute l'île mystérieuse qui constitue le microcosme parfait, à la fois «volcan-île-pôle» concentré des matières et des forces terrestres et «île-bateau-arche-de-Noé» réunissant, après naufrage, ce que l'humanité a de meilleur : courage, ingéniosité, sagesse et bonté.

pari l'âme, celui de faire le tour du monde. Ce pari s'effectue sur les quatre dimensions du voyage. D'abord le déplacement : il s'agit de « passer partout » comme le suggère le patronyme du valet de Phileas Fogg.

Mais le voyage est aussi aventure : projet, événement, rencontre, combat. Il est sous-tendu par un désir de savoir : inventorier les richesses terrestres et marines, les classer, voire les exploiter. Enfin, son but ultime est la sagesse, celle du Nemo vieillissant, et plus encore, celle de l'ingénieur Cyrus Smith qui l'assiste en ses derniers instants. Pour articuler ces quatre dimensions du voyage, Verne choisit la forme narrative de l'épopée (l'héroïsme, l'exploit) ou de la tragédie (la démesure, la folie).

D'où une géographie de l'extrême avec ses points remarquables, quasi sacrés : le centre de la Terre, la Lune, les pôles, les antipodes, l'équateur, l'immensité marine et sous-marine, les déserts et les volcans. Dans ce cadre grandiose s'agitent des forces naturelles et morales qui vont toujours jusqu'au bout d'elles-mêmes et de leur destin. Ici les héros sont des surhommes.

Mais comment exprimer l'extrême et le surhumain ? Comment se donner à la fois l'extension (le maximum de force) et l'intensité (le maximum de concentration) ? D'où la solution des microcosmes (bateaux, aéronefs, châteaux, îles) qui concentrent dans des lieux clos, bien délimités, ce que la nature a de plus fort et ce que la culture ou la technique ont de plus abouti. C'est sans doute *l'île mystérieuse* qui constitue le microcosme parfait, à la fois «volcan-île-pôle» concentré des matières et des forces terrestres et «île-bateau-arche-de-Noé» réunissant, après naufrage, ce que l'humanité a de meilleur : courage, ingéniosité, sagesse et bonté.

Dans ce cadre grandiose s'agitent des forces naturelles et morales qui vont toujours jusqu'au bout d'elles-mêmes et de leur destin.

L

Le voyage déformé, l'inhumain, la bifurcation

Les microcosmes sont des miniatures, des modèles réduits et comme tels des laboratoires. Avec eux, Verne se donne toutes les facilités de la simulation : les trois unités classiques (de temps, de lieu, d'action), la schématisation du réel et sa dramatisation. On comprend que les *Voyages* soient des expérimentations narratives : scientifiques, morales, éducatives, politiques. Que se passerait-il si on décidait d'envoyer un boulet sur la Lune ? Si un bateau s'échouait sur une île déserte ? Si des naufragés dérivèrent sur un radeau dans un dénuement total ? Mais aussi : que peuvent des enfants livrés à eux-mêmes ?

Les microcosmes sont les laboratoires du changement où s'observent des mouvements divers de progression ou de régression. Dans *L'île mystérieuse*, la pression formatrice est telle que tout le monde progresse, jusqu'au chien Top (le bien nommé). Au contraire, dans *Le Chancellor*, l'errance de ce nouveau radeau de la Méduse est une lente descente vers l'inhumain, jusqu'au cannibalisme. Ainsi le voyage forme et déforme. Et ceci de plusieurs manières. D'abord par la persévérance.

Les héros verniens vont jusqu'au bout du voyage et d'eux-mêmes. Le capitaine Hatteras risque deux fois la vie de son équipage pour tenter d'atteindre le pôle Nord. Dans l'asile de fous où il finira, il ne cessera d'arpenter la cour, cap au Nord. Plus positivement, dans *Les Enfants du capitaine Grant*, la quête du père triomphera de



Michel Fabre
les héros verniens
jusqu'au bout
du voyage

La mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. À sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur puissance disparaît ! Ah ! Monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne connais pas de maîtres ! Là je suis libre !

Vingt mille lieues sous les mers, Jules Verne

toutes les difficultés. Dans les *Voyages*, on ne renonce jamais. Rien de grand ne se fait sans passion ni obstination.

Il est pourtant, chez Verne, des lignes de vie qui s'incurvent, des bifurcations et même des conversions. Dans *Les tribulations d'un chinois en Chine*, Kin Fo, ne retrouve goût à la vie qu'en surmontant les risques que lui fait courir son ami, le philosophe Wang, pour le guérir de sa mélancolie. De même *En Magellanie* nous décrit les étapes de la conversion d'un anarchiste athée (le Kaw-djer) devenant, sous la pression des événements, chef d'une colonie et finalement croyant.

La leçon du voyage s'exprime, chez Verne, dans trois vocabulaires qui se complètent. Celui du roman familial d'abord. Les héros, à la naissance obscure, doivent se faire un nom, dans des tribulations plus ou moins œdipiennes. Celui de l'éducation ensuite.

Les enfants chez Verne sont déjà des petits hommes qui ne rêvent que d'une chose, sortir de l'enfance. Pour cela, il faut quitter le cocon familial, partir, s'exposer. Ces enfants précoces ont toutefois besoin des adultes pour se sortir d'affaire, comme en témoigne *Deux ans de vacances*. Enfin, la formation se lit également dans le vocabulaire de l'initiation, comme mort et renaissance symbolique, ainsi du jeune Axel dans *le Voyage au centre de la Terre* et dans presque tous les récits.

(ceux de ces héros) pour dire nos Odyssées, nos départs sans retour, nos conversions, voire nos errances et nos tribulations. Bref, il nous aide à penser le voyage qui forme, aussi bien la jeunesse que l'âge mûr. Nous voici embarqués pour un *Voyage extraordinaire* dans un même bateau, notre planète, à la fois immense et petite, village global (un microcosme désormais !), soumis à des forces naturelles qui nous dépassent, à des impératifs de survie biologique et culturelle, à des conflits sans nombre, un monde éminemment problématique que Jules Verne avait largement anticipé. /

Quelques lectures

Lengrand Claude, *Dictionnaire des Voyages extraordinaires* (Cahier Jules Verne I), Encrage Édition, Amiens, 1998.

Serres Michel, *Jouvenances sur Jules Verne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.

Vierne Simone, *Jules Verne et le roman initiatique*, éditions du Sirac, Paris, 1973.

Fabre Michel, *Le problème et l'épreuve. Formation et modernité chez Jules Verne*. Paris: L'Harmattan, 2003.

Fabre Michel, *Penser la formation*. Paris, Fabert, 2006.

C

C'est le temps de l'initiation et de l'expérience qui conduisent à la découverte de soi

La troisième figure du changement est la plus caractéristique du roman de formation. Il ne s'agit plus ici de persévérer ni de se convertir, mais de se trouver et s'accomplir : deviens ce que tu es ! Grandir, chez Verne c'est développer un caractère déjà là, exprimer une potentialité qui n'attend que l'occasion pour se manifester.

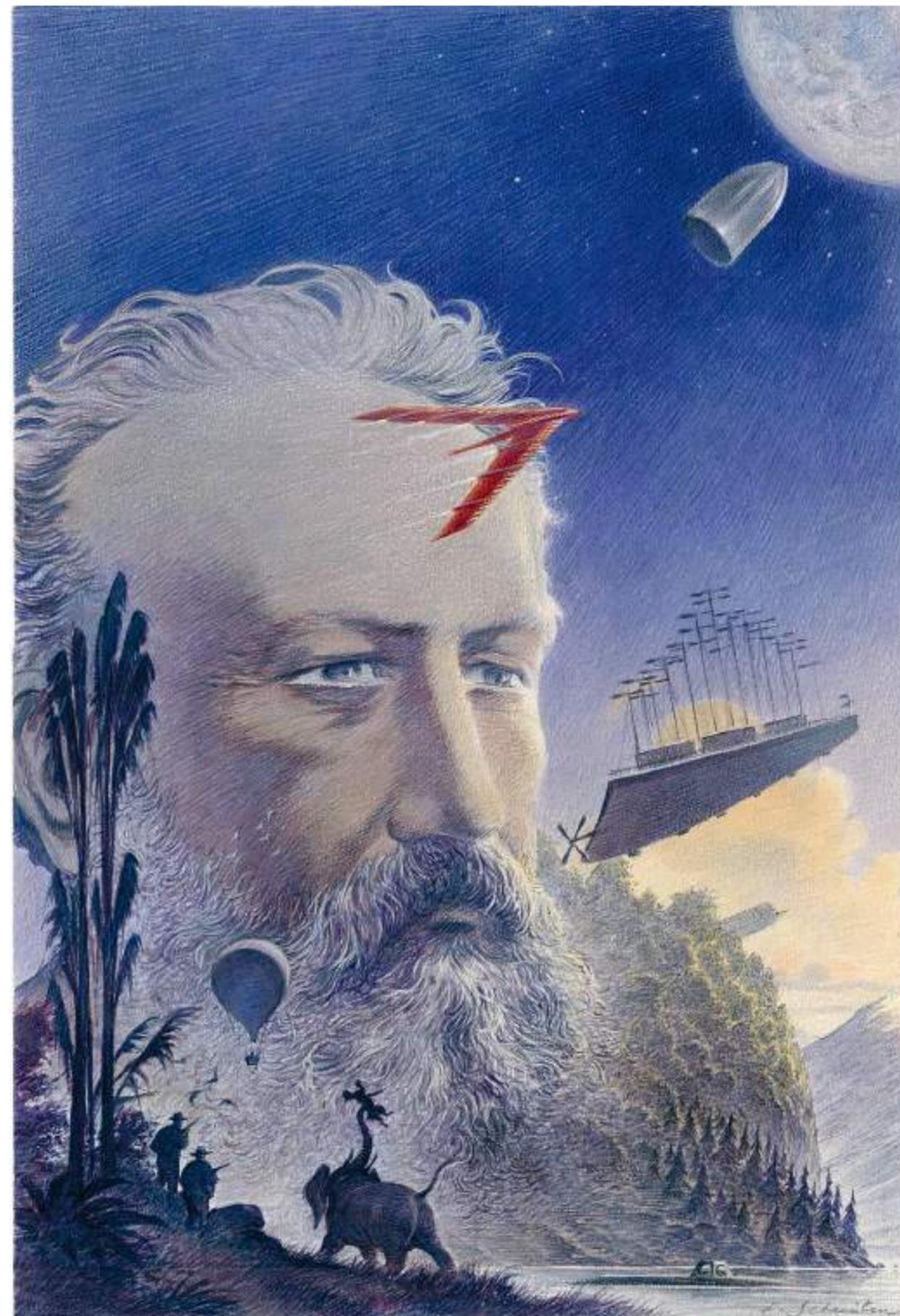
Dans *Le Capitaine de quinze ans*, Dik Sand, qui prend en charge sa famille adoptive et la sauve des périls, se révèle déjà un homme. Dans *Michel Strogoff*, cette variation sur le mythe d'Œdipe, Michel, déjà homme fait et brillant officier, ne deviendra lui-même qu'en tuant son faux père, le colonel Ogareff, traite à sa patrie et en acceptant de quitter sa mère pour épouser Nadia.

O

Odyssée si terrienne

Pourquoi les *Voyages* sont-ils extraordinaires ? Le génie de Verne n'est pas dans la science-fiction, comme on le dit souvent, car ses inventions ne font que perfectionner les techniques et les machines qui existent déjà. Il est plutôt dans la création d'une nouvelle mythologie qui, alliant modernité technique, romantisme et quête spirituelle, renouvelle l'imaginaire du voyage.

Verne nous offre ainsi des ressources symboliques pour penser nos déplacements, nos aventures, nos désirs de savoir et nos quêtes de sens. Il nous donne des mots et des noms propres



anne-marie lo presti ce goût de l'ailleurs

C

Chargée d'enseignement dans l'UER Développement de l'enfant à l'adulte à la HEP Vaud, Anne-Marie Lo Presti nous emmène sur les pas de Nicolas Bouvier, ce « passeur d'images venues d'ailleurs ».

« On voyage pour faire apparaître le monde », lance Nicolas Bouvier dans *L'Échappée belle*. Cet écrivain suisse né à Genève en 1929 et décédé en 1998, est également poète, essayiste, photographe, iconographe et grand voyageur. Le Genevois choisit très tôt de partir à la découverte du monde. En compagnie de son ami Thierry Vernet, il parcourt durant quatre ans la Yougoslavie, la Turquie, l'Iran et le Pakistan, un périple qu'il retrace en 1963 dans son premier livre *L'Usage du monde*. Suivront une dizaine d'ouvrages dont *Le Poisson-scorpion*, *Chronique japonaise*, *Le Vide et le Plein*, *Le Dehors et le dedans*, *Routes et déroutes*, *Le Hibou et la baleine*, *Journal d'Aran et d'autres lieux*.

Nicolas Bouvier se définit comme faisant partie de la famille « des écrivains qui ont besoin de géographie ». Il souhaite d'ailleurs s'inscrire dans une tradition helvétique. Il dresse dans *L'Échappée belle*, le portrait d'une Suisse nomade dont il fait l'éloge : « Une constante de nomadisme, d'exil, de quête, d'inquiétude, une manière de ne pas tenir en place qui ont profondément marqué notre mentalité et donc, notre littérature ». L'écrivain cultive et décrit avec une finesse de miniaturiste l'état nomade qui est comme une seconde nature pour lui : « Je suis un angoissé qui travaille trop et tourne autour de

cette planète comme une goutte de mercure » (*Le Hibou et la baleine*). Il est devenu au fil du temps un magnifique représentant de la littérature périgrine et figure parmi les maîtres contemporains du récit de voyage.

B

Bouvier prend le monde en filature

Le goût de l'ailleurs lui est venu très jeune, par le biais de la littérature et des grands atlas de couleur que son père bibliothécaire lui a mis entre les mains. Des heures de lecture clandestines insufflent à l'enfant le goût d'aller voir ailleurs. « C'est la lecture des atlas, entre huit et douze ans, à plat ventre sur le tapis de la bibliothèque, qui m'a conduit au voyage. Et le voyage, ensuite, à l'écriture (*L'Échappée belle*) ».

Dès lors, Nicolas Bouvier n'a de cesse de prendre le monde en filature et de le dépeindre avec des formules souvent lapidaires et limpides. « De cette attente adolescente du monde, je puis dire

Une constante de nomadisme, d'exil, de quête, d'inquiétude, une manière de ne pas tenir en place qui ont profondément marqué notre mentalité et donc, notre littérature.

qu'elle a été comblée au-delà de l'imagerie forcément réductrice et pourtant tirée de livres magnifiques, que j'avais dans la tête. Cette planète était bien plus imprévue, surprenante, cruelle, colorée, généreuse que l'image épinalisée que je m'en étais faite (*Ibid.*) ».

Ainsi, au voyage métaphorique que la littérature permet, a succédé le voyage physique, véritable révélation pour l'écrivain : « J'avais dix-sept ans quand j'ai franchi pour la première fois le cercle polaire. C'était l'été lapon avec son soleil de minuit et ses ruisseaux brillants de truites. J'étais monté avec des bergers qui suivaient leurs troupeaux de rennes jusqu'à la côte arctique. (...) L'air était très doux. Les premiers oiseaux migrateurs faisaient des rondes dans le ciel avant de partir vers le Sud. Je dormais sur la mousse dans une grosse veste de feutre. Je n'avais jamais imaginé qu'on puisse être aussi heureux. J'ai compris alors que "l'état nomade" avait quelque chose à m'apprendre. C'est cet été boréal qui a fait de moi un voyageur et m'a ouvert ensuite les autres axes de la boussole (*Le Hibou et la baleine*) ».



D

Du surréalisme dans l'état du voyage

Dès lors, Nicolas Bouvier se déplacera sur l'axe du monde et tentera dans ses écrits de l'organiser entre est et ouest, dehors et dedans. Son style glisse perpétuellement du présent au passé, du prosaïque au magique, du quotidien à l'atemporalité des mythes qui entrent en résonance avec l'architecture de nos existences. « L'état de voyage » sera le seul qui le comble. Il effectuera une succession de voyages initiatiques aux divers âges de la vie qu'il recueillera dans ses écrits. Ses pas le mèneront à travers l'Europe orientale, l'Asie, le Japon. Il vivra même quelque temps à Ceylan, à Tokyo et en Irlande. Ses livres s'inspirent de ces séjours, offrant ainsi au lecteur des instantanés de voyage et de vie avec une poésie

tantôt exubérante, tantôt minimaliste. L'écrivain, tel un passeur d'images venues d'ailleurs, s'efforce de donner à voir le monde à travers la qualité de son regard et de son écriture : « Il entre du surréalisme dans l'état du voyage. Le voyageur se doit d'être un voyant » (*Le Vide et le Plein*).

L'écrivain poursuit sa quête sur la mappemonde, tout en étant bien conscient que la vie nous conduit vers « l'ombre seigneuriale de la mort » comme il le dit dans *L'Usage du monde*. À travers ses écrits apparaît en filigrane une volonté constante d'apprivoiser et de conjurer la mort en célébrant la beauté et la magie de cette planète : « Je dois, nous devons au monde un coup de cymbale magistral » (Il faudra repartir). Malgré la beauté saisie en route, certains de ses textes nous font bien sentir que l'homme est fondamentalement seul : « Ciel gris perlé. Les immenses arbres de Yoshida, gonflés de pluie, gesticulent avec nonchalance. Il y a de très beaux arbres à Kyoto, mais ils vous laissent vous débrouiller tout seul » (*Le Vide et le Plein*).

Ce vide qu'on porte en soi

L'ascension du volcan coréen qu'il évoque dans *Les Chemins du Halla-San* est également une métaphore du voyage, de tout périple, y compris celui de la trajectoire existentielle. Le déplacement extérieur entre alors en résonance avec le cheminement intérieur. Même si le voyage nous transporte loin, il nous ramène irrévocablement à soi : « Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque chose et que ma vie s'en trouverait changée. Mais rien de cette nature n'est définitivement acquis. Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr » (*L'Usage du monde*). L'écrivain nous rappelle ainsi que le voyage nous confronte à nous-mêmes et au vide existentiel. Il nous fait prendre conscience de nos propres limites et fragilités.

Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller la reprendre dans le panier à son pour la retrouver presque pareille.

Nicolas Bouvier

Malgré cela, l'appel du large est constant chez Bouvier. Le voyage, école de la vie, nous forme et nous déforme, écrit-il, il nous fait et nous défait. Dans ses récits apparaît alors la primauté de l'expérience : l'homme en faisant, se façonne lui-même : « Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit que l'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait (*L'Usage du monde*) ».

À travers ces lignes magistrales, Nicolas Bouvier nous laisse entrevoir l'épreuve transformatrice de l'ailleurs que représente pour lui le voyage. Expérience de dépouillement, expérience d'érosion : « Voyager : cent fois remettre sa tête sur le billot, cent fois aller la reprendre dans le panier à son pour la retrouver presque pareille. On espérait tout de même un miracle alors qu'il n'en faut pas attendre d'autre que cette usure et cette érosion de la vie avec laquelle nous avons rendez-vous, devant laquelle nous nous cabrons bien à tort (*Le Poisson-scorpion*) ».

Bouvier partage ici sa philosophie de la route qui est comme un dépouillement de soi, une mise à l'épreuve souvent douloureuse : « L'ambiguïté des voyages : on s'attache, on s'arrache et ce mouvement pendulaire est loin d'être innocent. On passe de la jubilation à la tristesse et cette balance qui est comme un voyage à l'intérieur du voyage, vous tue (*L'Échappée belle*) ».

Aller à la rencontre de l'autre, c'est avant tout aller à la rencontre de soi. Même si cela est parfois douloureux, il en ressort de fugaces instants de bonheur, comme il le décrit dans *L'usage du monde* : « Impossible ici d'être étranger au monde – parfois pourtant, on aurait bien voulu. L'hiver vous rugit à la gueule, le printemps vous trempe le cœur, l'été vous bombarde d'étoiles filantes, l'automne vibre dans la harpe tendue des peupliers, et personne ici que sa musique ne touche. Les visages brillent, la poussière vole, le sang coule, le soleil fait son miel dans la sombre ruche

**L'ambiguïté des voyages :
on s'attache, on s'arrache
et ce mouvement pendulaire
est loin d'être innocent.**

du bazar, et la rumeur de la ville – tissu de connivences secrètes – vous galvanise ou vous détruit. Mais on ne peut pas s'y soustraire, et dans cette fatalité repose une sorte de bonheur. »

Ainsi laissons-nous encore bercer et ensorceler par la petite musique des mots que Bouvier sait si savamment orchestrer, comme ici dans *Chronique japonaise* : « De temps en temps, un attardé rentrait du bain public et j'entendais le chant de ses sandales de bois qu'on accorde à la tierce – fa ré fa ré – croître et décroître dans la ruelle. »

Et plus loin encore, laissons-nous emmener par le vent des routes...

*Désormais c'est dans un autre ailleurs
Qui ne dit pas son nom
Dans d'autres souffles et d'autres plaines
Qu'il te faudra
Plus léger que boule de chardon
Disparaître en silence
En retrouvant le vent des routes*

Le dehors et le dedans, Nicolas Bouvier /



entretien avec carole-anne deschoux et rené-luc thévoz enseigner dans un théâtre de papier

valentine corthay

Le théâtre de papier est un projet de Carole-Anne Deschoux et René-Luc Thévoz, deux enseignants de la HEP Vaud, qui ont créé un atelier de théâtre de papier pour les enfants de la région de Yverdon. Ce projet vise à développer des capacités d'observation, d'écoute et de compréhension chez les enfants à travers le jeu et la manipulation de papier.

Le Laboratoire LPIC de la HEP Vaud, en partenariat avec l'association française Dulala (« D'une langue à l'autre »), organise un concours de kamishibais plurilingues destiné aux classes, et autres structures d'accueil pour enfants. Carole-Anne Deschoux est professeure HEP associée en didactique du français et du plurilinguisme et docteure en Sciences de l'éducation. René-Luc Thévoz est chargé d'enseignement à la HEP Vaud et enseignant en classe d'accueil. Tous deux ont participé à la mise en place de ce concours.

Le concours donne comme objectif de réaliser les planches du kamishibai sur lesquels se trouvent le texte et les images. L'enseignant doit faire attention à prendre en compte la diversité des cultures et des langues de la classe, le but étant de faire communiquer les langues entre elles au sein d'une même histoire.

Le kamishibai (紙芝居 en japonais) signifiant « Théâtre de papier » est une pratique pour raconter une histoire à l'aide d'images que l'on met en mouvements. Chaque planche met en scène une séquence de l'histoire: sur le côté recto on retrouve l'image et sur le côté verso un texte court et simple.

Une petite scène portative souvent faite de bois qui sert de support aux planches illustrées et qui s'appelle le butai compose le kamishibai. C'est derrière cette scène qu'une personne se place et fait se suivre les images afin de raconter une histoire. Pour ce concours, il est question d'un kamishibai plurilingue qui va permettre à l'enfant de développer des capacités d'observation, d'écoute mais aussi de parole et de compréhension.

Le concours donne comme objectif de réaliser les planches du kamishibai sur lesquels se trouvent le texte et les images. L'enseignant doit faire attention à prendre en compte la diversité des cultures et des langues de la classe, le but étant

de faire communiquer les langues entre elles au sein d'une même histoire.

L'association Dulala le dit elle-même: « Les recherches ont démontré que les langues des élèves ne sont pas un obstacle à l'apprentissage du français ou d'une langue étrangère mais au contraire, les accueillir au sein de sa structure favorise les apprentissages, l'inclusion et l'ouverture sur le monde. »

D'où vient l'envie d'introduire ce concours en Suisse ?

Carole-Anne Deschoux: Un projet débute toujours par des rencontres, par des vibrations personnelles mais aussi des opportunités qui nous sont offertes. Nous avons pris connaissance de Dulala, une association française qui vise l'intégration ainsi que la prise en compte des langues de l'enfant et qui organise le Concours Kamishibai plurilingues à travers le réseau Kamilala. Le Concours Kamishibai était un concours qui à l'ori-

gine concernait la France mais qui s'est propagé aujourd'hui à l'international. En Suisse, c'est le laboratoire LPIC (Langues Plurilinguisme Intégration Cultures) qui assure la communication avec le réseau. C'est ce même laboratoire qui organise le concours au niveau local et qui, après avoir sélectionné un candidat, envoie le travail pour concourir au niveau international. Ce qui est très intéressant dans ce concours, c'est la dimension plurilingue et les réflexions que cela engendre.

Cela questionne au sujet des langues: faut-il les voir comme complémentaires ou adversaires entre elles? Prend-on toutes les langues de la classe ou fait-on un choix parmi elles? Vient ensuite l'articulation de ces langues face au français qui a une place maîtresse, privilégiée car elle permet la communication entre tous et c'est le lien qui permet de raconter l'histoire. Ce concours crée un dialogue entre les langues. Une réflexion sur l'objectif de ce travail, savoir ce que l'on va enseigner en lien avec ce dernier fait aussi partie des préoccupations des enseignants. Ce qui me plaît, c'est que chacun est valorisé au niveau de son bagage culturel et cela permet aux élèves de s'impliquer dans un travail en équipe.

Qui peut participer au concours ?

René-Luc Thévoz: Toutes les classes peuvent y participer. Ce concours, contrairement à ce que l'on pourrait penser, n'est pas réservé aux classes d'accueil. Il y a de la diversité linguistique dans toutes les classes et ce projet permet de valoriser cette richesse des langues. Nous souhaitons interpeller les classes obligatoires mais aussi le post-obligatoire. À l'avenir, nous espérons pouvoir aussi attirer les classes de gymnases.

Carole-Anne Deschoux: C'est aussi ouvert aux crèches, bibliothèques scolaires et publiques,

C'est un déplacement de vision tant au niveau de l'enseignant

que de l'élève. Le regard que les enseignants portaient sur leurs

élèves s'est lui aussi déplacé. Sans déplacement, il n'y a pas

d'apprentissage.

elco (enseignement langue et culture) et UAPE. Nous finissons le concours avec cinq lauréats: un lauréat par catégorie et un coup de cœur.

Qu'est-ce qui vous plaît dans l'objet du kamishibai ?

Carole-Anne Deschoux: C'est l'impression que les enseignants et les élèves voyagent, qu'ils se déplacent au sens propre comme au figuré. J'ai été agréablement surprise par la réflexion sur le rapport aux langues et l'évolution de la vision des élèves sur notre manière de communiquer. Les élèves font l'expérience de raconter leur histoire à leurs camarades, de lire et d'être lus mais aussi d'être enregistrés. Ils sont amenés à débattre, à leur manière, sur le choix des langues, le choix de l'histoire et des illustrations. C'est une prise de conscience pour certains sur le fait que certaines langues ne s'écrivent pas ou que certains élèves ne savent pas écrire la langue parlée à la maison.

René-Luc Thévoz: Ce qui me plaît c'est la mise en scène qui est faite par le support lui-même. Il y a un côté fascinant, magique que j'aime beaucoup. Le jeu des images est géré manuellement et ce côté physique donne la possibilité de théâtraliser de par les gestes, la voix, le visage... C'est un objet qui se trouve entre l'album illustré et le théâtre.

Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur cette impression de voyage ?

Carole-Anne Deschoux: L'impression de voyager vient tout d'abord de la notion de déplacement au sein du milieu scolaire, cette question « de où à où ? ». Les élèves peuvent se déplacer de classe en classe, de langues en langues et réfléchir à comment dire les choses en passant d'une langue à l'autre, comprendre que certains mots ne se traduisent pas. Ils se déplacent au niveau de

leurs conceptions des langues. Du côté des enseignants, c'est au niveau de la construction d'une progression que cela se joue. C'est tout un travail d'organisation, de définition des savoirs. C'est un déplacement de vision tant au niveau de l'enseignant que de l'élève. Le regard que les enseignants portaient sur leurs élèves s'est lui aussi déplacé. Sans déplacement, il n'y a pas d'apprentissage. Mais il y a aussi l'idée de va-et-vient entre soi et les autres, le texte et les images, les différentes classes mais aussi du parent à soi lors d'échanges sur leur langue.

Pensez-vous que ce concours peut apporter une aide à l'intégration ?

René-Luc Thévoz: Ce concours est une bonne manière d'intégrer les élèves. Il aide à la reconnaissance de leur langue et permet aux élèves parlant le français mais ayant une deuxième langue de mettre cette dernière en avant. C'est l'affirmation d'une identité qui n'est plus réservée à la maison mais qui s'ouvre aussi à l'école.

Qu'en est-il du retour des enseignants ?

René-Luc Thévoz: Les enseignants sont marqués par l'investissement des élèves. Il y a ce côté interdisciplinaire (langues, grammaire, arts visuels) agréable et motivant. Les enseignants sont heureux de pouvoir travailler en équipe. Ce concours rapproche aussi l'école et la famille car il arrive que les parents des élèves soient sollicités par l'école pour l'aide à la rédaction et c'est un intérêt qui est apprécié.

Carole-Anne Deschoux: Ce projet permet d'entrer en contact avec d'autres cantons romands et de tisser des liens avec des collègues d'ailleurs. L'exploration de la potentialité du support en classe est très intéressante et ouvre une voie à la recherche et à la formation. Certains ensei-

Pour ce concours, il est

question d'un Kamishibai

plurilingue qui va permettre

à l'enfant de développer

des capacités d'observation,

d'écoute mais aussi

de parole et de compréhension

tout en s'impliquant dans un

travail d'équipe.

gnants ont tenu un carnet de bord tout au long de leur projet pour raconter ce qu'il se passait en classe: les réactions et les questions. Une chose qui m'a marquée, c'est d'entendre les enseignants raconter comme leurs élèves avaient des choses à dire.

L'enseignant se pose des questions par rapport à la manière d'aborder certains sujets en classe et sur la position qu'il doit adopter par rapport à ces sujets.

Et pour la suite ?

René-Luc Thévoz: Le prochain sujet sera « Je me souviens », titre tiré du livre de l'écrivain Georges Perec, et qui sera sûrement stimulant pour l'imagination. Par la suite, nous avons le souhait de diffuser ce concours dans d'autres coins de la Suisse romande et pourquoi pas du côté alémanique. La langue de départ est pour le moment le français mais pourquoi pas l'italien ou l'allemand. /



Babette
école de Confignon



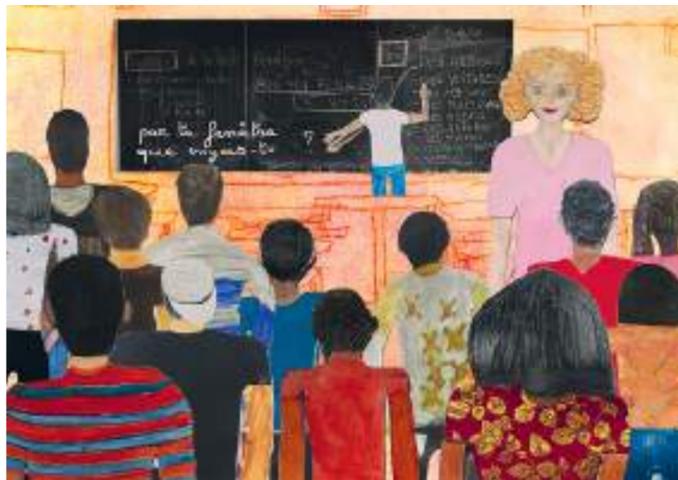
Trois autres rainettes qui passaient par là, entendent de l'agitation qui provient du lac bleu. Elles s'approchent et voient trois copines qui s'amuse et s'éclaboussent au milieu du lac. Ni une ni deux, voilà nos trois rainettes qui sautent les rejoindre.



Babette pleure tellement que le lac devient de plus en plus profond. Ses larmes coulent et risquent de le faire déborder. (...) Elle pleure tellement! She cries so much! Piange piange tutte le lacrima del suo corpo!



Les six copines se rassemblent et l'entraînent sur la rive du lac bleu. Elles l'entourent et essaient de trouver les mots pour la consoler. Petit à petit, le chagrin de Babette diminue et ses larmes coulent de moins en moins... (...) Babette réalise que l'amitié est la bien plus précieuse des richesses... Vive l'amitié!



J'ouvre ma fenêtre
établissement secondaire de Bex



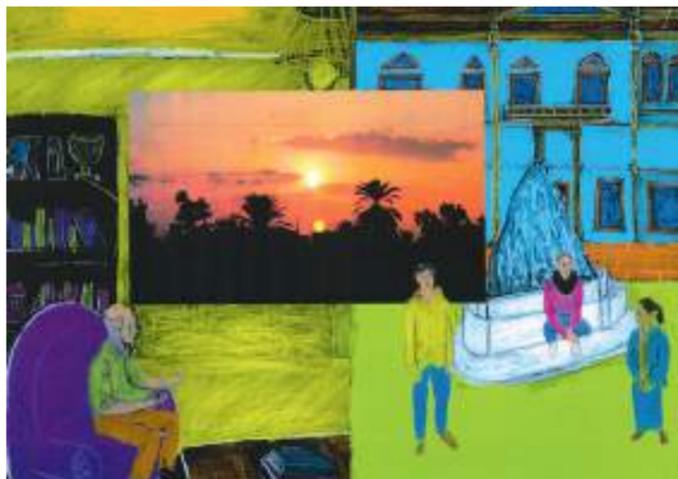
Meresie: « En Libye, je voyais par ma télévision, 500 personnes qui ne mangeaient pas, ne buvaient pas et étaient perdues dans l'eau, comme un grand *dinosaure* qui mange tout. »



Rima: « En Méditerranée, avec mon corps je sentais l'eau, avec mes yeux je voyais la mer agitée, un bateau et beaucoup de monde comme une énorme larme de *dauphin*. »



Les élèves disent: « Wouah! Il neige dehors! C'est trop bien ces flocons... comme un *chat* tout doux qui aime le froid. » Dans la cour, tous les amis jouent maintenant avec la neige comme un présent qui fait du bien, un monde au-delà de nos fenêtres.



Pays de vue
établissement primaire et secondaire du Belvédère



À New York il ne fait pas aussi chaud qu'à Bagdad, mais ici la neige a complètement disparu et le printemps arrive. Maintenant, tous mes camarades veulent raconter leur pays à mon grand-père. (...)



Damaris, Sara et André parlent espagnol mais de trois pays différents.
- L'Équateur est petit mais très beau avec ses forêts pleines d'animaux et d'oiseaux. (...)
- En Espagne il y a beaucoup de tourisme et on aime ça! (...)
- Au Mexique c'est les tacos! (...)



Entendre ces récits a donné envie à mon grand-père de voir tous ces pays de ses propres yeux. Après tout, il avait le temps! C'est ainsi qu'un matin il a pris le train pour le Mexique où il a passé trois semaines, il était tellement chamboulé qu'il a cru perdre ses lunettes alors qu'elles étaient sur sa tête! (...)

nadja maillard

trajectoire d'une voyageuse immobile

françois othenin-girard

E

Ethnologue et historienne, docteure en histoire de l'architecture, chercheuse et enseignante à l'EPFL, Nadja Maillard est une aventurière des voyages en profondeurs. Elle se faufile dans les archives, interroge les derniers témoins d'une époque engloutie, scrute les traces et les reliefs d'un bâtiment.

Nous avons perdu sa trace depuis la fin des années 1980. L'ethnologue était-elle partie en voyage perpétuel ?

À l'époque, Nadja Maillard s'activait à l'Institut d'ethnologie de Neuchâtel. Spécialiste ès haute voltige dans la pensée, fine observatrice du réel, dotée d'un sens (redouté) de la nuance et capable d'effectuer un désossage intégral (mais charitable) d'une présentation d'étudiant rougissant. À quoi se mêlait un brin de douce ironie, jetée à brûle-pourpoint dans la conversation. Nous n'avions pas oublié qu'elle avait déjà publié un livre très inspirant sur le voyageur Francesco Carletti (1573-1606). *Voyages en abyme : Lecture ethnologique des « Ragionamenti del mio viaggio intorno al mondo ».*

Au téléphone, elle revient sur ce personnage : « Une écriture délestée de considérations morales, presque le degré zéro de l'écriture ethnologique, sans présupposés religieux ou militaires. » Et déjà, voyage et littérature semblent si intimement liés.

Moins de trois décennies plus tard, tout cela n'a pas cédé un pouce de terrain. Nous retrouvons

sa trace à l'EPFL. Car en plus d'être ethnologue et historienne, la voici devenue docteure en histoire de l'architecture. Avec elle, les bâtiments servent d'abord à voyager !

Nous avons prévu ce jour-là un tour sur le lac, pour honorer la thématique retenue dans cette édition. Mais notre invitée, planchiste émérite qui connaît chaque centimètre du lac de Joux, « son vrai sol », avait calculé que la force du vent exprimée en Beaufort rendrait cette virée impossible. Et de fait la bise hurle, les bateaux de la CGN ont décidé de ne pas tenter le diable lémanique. Nous la retrouvons donc « en cale sèche » à la terrasse de l'Hôtel d'Angleterre à Lausanne-Ouchy. Un établissement qu'elle connaît bien : dans la très longue liste de ses publications figure en effet un ouvrage sur ce haut lieu du voyage romantique en calèche. So British !

« Je suis une nomade arrêtée », nous écrivait-elle. « J'aurais dû dire une nomade immobile », corrige-t-elle. Tout est dans cette nuance. Et ce fut le point de départ d'un périple de deux heures trente – tous azimuts et toutes époques confondues – dans les profondeurs du sol et des archives, dans les strates de la pensée et les états du soi.

D

De l'habitat vernaculaire aux grands palaces lausannois

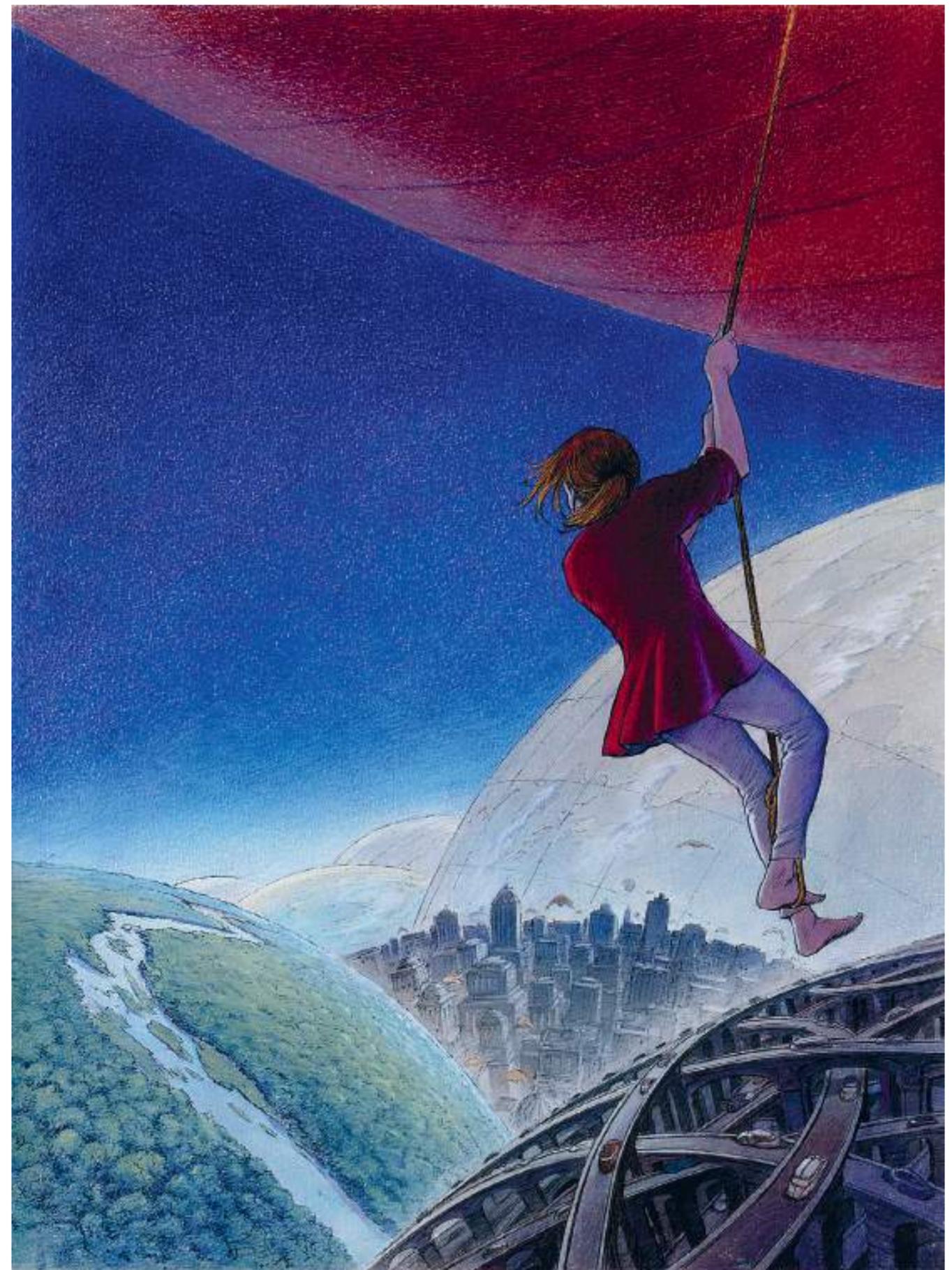
Un café. On positionne le curseur de la machine à remonter le temps sur trois décennies.

« Neuchâtel – c'étaient les années identitaires ! On s'interrogeait beaucoup sur cette Suisse qui n'existait pas ! » On lui rappelle ses explications d'architecture vernaculaire lors de mini-terrains en Franche-Comté et dans la vallée d'Aoste.

Mais nous ignorions alors que ce qui l'attirait, c'était le grand voyage dans la pensée. « Comment l'urbanisme et l'architecture peuvent-ils traduire un projet social ? » Sur la même route, il y eut aussi un projet de thèse sur la fabuleuse cité expérimentale d'Auroville dans le Tamil Nadu.

Elle garde une main sur la barre et l'œil sur le cap. « À l'Institut, je travaillais aussi avec Jacques Hainard, l'ethnomuséologue. La plupart de mes travaux étaient consacrés à la culture matérielle et en particulier à l'habitat. Très vite, j'ai été contactée pour réaliser des études d'habitat vernaculaire dans le Jura vaudois et neuchâtelois. J'en ai fait une, puis dix, puis cinquante, dans les anciennes localités neuchâteloises. »

Elle creuse avec patience, Nadja. Et déniche un filon : le travail abonde, elle ouvre un bureau, convoque ses disciplines favorites, l'ethnologie et l'histoire. Et pour cette traversée qui débute, met au point ses outils et une méthode mêlant observation participante sur le terrain et recherches documentaires, le lent travail de la remontée aux



nadja maillard trajectoire d'une voyageuse immobile



sources. Elle se plaît à dire qu'elle a pu être ainsi chercheuse indépendante, et parfois « trouvère »!

La fondation Sandoz apprécie son travail et lui confie alors divers mandats. Avant l'Hôtel d'Angleterre, il y a le Palafitte à Neuchâtel, puis plus tard, le prestigieux Beau-Rivage Palace. Ce Palafitte, justement : un hôtel créé à l'occasion d'Expo.02 – désormais menacé de destruction par les écologistes qui critiquent l'atteinte aux rives du lac. Qu'en pense-t-elle ? Prenez votre billet, le voyage temporel commence et nous sommes aux premières loges.

« Les dérives de la patrimonialisation à tous crins, je les ai bien observées : il suffit qu'une chose ait lieu pour qu'on ait envie de la conserver. Or on sait très bien que les siècles passés se sont comportés comme des vandales avec tout ce qui était construit, que la révolution française fut aussi très vandalisante, que la révolution industrielle a tracé une ligne de démarcation dans notre temporalité et que l'on a commencé à accorder de plus en plus d'importance aux témoins du passé – jusqu'aux années 1970 où on l'aboutit en quelque sorte au Tout-au-patrimoine comme un véritable Tout-à-l'égout. »



Il était une fois Jack Cornaz, architecte vaudois

On reprend son souffle pour contempler le paysage. Croyait-on avoir affaire à une défenderesse des vieilles pierres figée dans la conservation ?

Au contraire, clame-t-elle, restons en mouvement : « Être à l'écoute d'un bâtiment n'est pas une démarche paralysante, il est possible d'intervenir en étant franc dans la démarche, en montrant clairement ce qui est nouveau et ancien. »

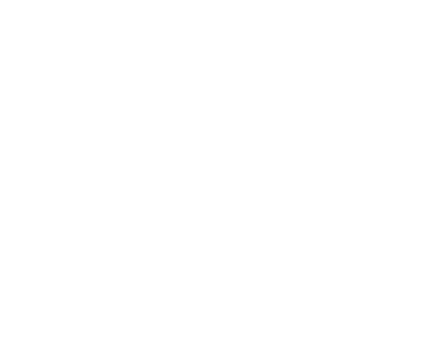
Une étape appelle la suivante. Le voyage reprend, dans les profondeurs. Il dure quelques années. « Je me suis lancée à corps perdu dans une recherche sur un architecte vaudois, Jack Cornaz, un illustre inconnu doté d'une trajectoire atypique, qui a construit des villas pour la bonne société lausannoise. Il était décédé en 1975. J'ai étudié sa production et réalisé une étude d'histoire d'architecture, sur les aspects structurels de ces maisons. Et en parallèle, j'ai décidé de consacrer une part importante de mon travail à la sociologie de sa clientèle. J'ai presque entièrement reconstitué son réseau avec une strate de temps de différence, rencontrant parfois ses clients, le plus souvent leurs héritiers. Il m'a fallu plusieurs années pour les rencontrer... »

Un long, un très long voyage. Nadja prend son bâton de pèlerine et va tous les voir pour comprendre Cornaz. Ne craignait-elle pas de se perdre en route ? « J'ai fini par trouver le personnage sympathique, mais en conservant une distance brechtienne car je ne suis pas très admirative de son œuvre. » Elle sourit. Ça surprend en effet.

Mais de ce périple, elle ramène des images intérieures uniques. « Jack Cornaz a travaillé pour tout un microcosme et une époque, des peintres, des sculpteurs, l'éditeur Mermoz. Grâce à lui, j'ai découvert des aspects de Lausanne et du canton que je ne connaissais pas. Il a construit pour un banquier un pavillon de bain à Lutry. Aujourd'hui lourdement transformé, cet édifice palladien était à l'époque vraiment délectable : lors de mes

Elle finit toujours par s'évader.

À pied, explique-t-elle, car le voyage correspond à une vision romantique où le chemin et le cheminement importent autant que la destination.



visites, j'avais l'impression d'être plongée dans un récit de Scott Fitzgerald entourée de personnages en maillot une pièce qui canotaient en dégustant une coupe de champagne... Tout aussi romanesque le fait que l'architecte, soucieux que rien de ce qui le concernait personnellement ne demeurât, ait quand même choisi d'entreposer ses archives professionnelles et ses maquettes dans la resserre familiale. Là où d'autres stockent les poireaux en hiver! »

Connaître tous bâtiments de la ville de Neuchâtel

Elle finit toujours par s'évader. À pied, explique-t-elle, car le voyage correspond à une vision romantique où le chemin et le cheminement importent autant que la destination. L'idée est d'y arriver par ses propres moyens. « J'ai encore une espèce d'admiration pour ces voyageurs qui ont traversé l'Italie en payant pour leur gîte et leur couvert d'une petite esquisse ou d'une aquarelle vivement troussée. On leur donnait une miche de pain et un verre de vin – pour moi, c'est l'idéal du voyage. »

En définitive, c'est pour Nadja Maillard la seule manière de voyager qui lui convienne. « Une forme de voyage minimal et intense, aux antipodes de l'aventure aménagée que propose le tourisme. »

Une autre échappée la conduit à recenser les 4850 bâtiments de Neuchâtel. « Cette ville voulait obtenir une radiographie de ce qu'était son bâti au début des années 1990. J'ai donc inventorié tous les bâtiments, y compris le garage en préfabriqué de la rue de la Côte, l'Hôtel du Peyrou, la Collégiale... et l'église rouge signée Guillaume Ritter. »

Cet édifice palladien était à

l'époque vraiment délectable :

lors de mes visites, j'avais

l'impression d'être plongée dans

un récit de Scott Fitzgerald

entourée de personnages en

maillot une pièce qui canotaient

en dégustant une coupe de

champagne.

Elle apprécie les correspondances dans les diverses acceptions du terme. « Cette rencontre décisive avec Guillaume Ritter m'a amenée à écrire un texte dans lequel j'explique pourquoi la construction de cette église fut une véritable affaire de famille, et ce à partir des lettres échangées avec son fils William, mentor du futur Le Corbusier dont il guida les pas lors de son voyage d'Orient en 1911. »

C'est parti pour un tour du monde et des époques, tourbillon où surgissent des carrefours et des correspondances, des connexions, sémantiques ou conceptuelles, au fil des pages lues, des fibres théoriques, des câblages inconnus. On retombe sur « Giacometti et sa fine équipe parisienne », puis Boccace dialoguant avec Jean Nouvel tandis que Cicéron prend le thé avec Segantini et la comtesse de Ségur...

S'invite tout à coup l'architecte chaux-de-fonnier Georges Haefeli – « un brutaliste qui proclamait la simplicité du plan et la vérité des matériaux, le béton brut de décoffrage. Mais il n'était pas seulement architecte... » C'est là que l'exotisme, cher à l'ethnologue, repointe le bout de son nez. On ne l'attendait plus, concentrés que nous étions sur le voyage en archives. Mais voilà que ce dernier se redouble d'un voyage géographique sur un autre continent. Haefeli était en effet un grand collectionneur d'art africain. Nadja Maillard aura la chance de visiter une collection qui, après le décès de l'architecte, sera vendue chez Drouot.



La littérature s'invite à bord

On n'imaginait pas que l'architecture puisse être un véhicule capable de vous emmener en voyage. Mais voilà notre historienne qui fouille dans les traités d'architecture et d'urbanisme, remonte jusqu'à l'époque romaine de Vitruve, bifurque direction Renaissance. Elle trouve de la littérature presque à chaque pas.

C'est quoi, au juste, cette « fabrique littéraire des villes » dont vous parlez volontiers dans vos conférences ?

C'est le miracle de la littérature qui parvient à rassembler ce que des théories peinent à faire, car peut-être, justement, trop occupées à démontrer. Les meilleurs traités d'urbanisme au XIX^e se trouvent dans les textes de Balzac et de Zola. C'est la littérature romanesque qui nous fait découvrir les villes et qui façonnent notre imaginaire. Dans *Sept villes*, l'écrivain Olivier Rolin explique en substance qu'on lit des livres dont une ville est le lieu et puis, y débarquant un jour pour la première fois, on constate que rien n'a changé depuis qu'on n'y est jamais allé!

Comment le voyage et l'architecture coexistent-ils dans la littérature qui vous parle ?

C'est le plus troublant. Je tombe sur deux thèmes de manière récurrente. Celui de la hutte primitive que l'on retrouve dans tous les traités, y compris chez Vitruve à l'époque romaine. Et celui du naufrage vécu comme une césure avec fracas.

Que pourrait-on bien dire à

propos du VOYAGE, à part que

c'est l'anagramme parfaite

de GOYAVE. Voyage dans

et par les mots, voyage sensuel

et savoureux ?



Prenez *Robinson Crusoe*, ce roman de Daniel Defoe est basé sur une histoire véridique, mais dans une région géographique différente. Après le naufrage, des restes du navire émergent de temps à autre et permettent de commencer à recréer un monde, une civilisation. Defoe parvient à faire habiter son personnage dans les trois types d'habitation que la théorie architecturale a identifiés. Successivement une tente, une caverne, puis une habitation construite de ses propres mains. À cela s'ajoute la préoccupation de l'écoulement du temps chez le personnage de Robinson, qui grave sur un poteau les jours passés sur l'île. Il y a donc un phénoménologie du temps qui traverse le récit. Et le personnage recrée un monde dont il va occuper tous les rôles, chasseur-cueilleur, éleveur, puis agriculteur. C'est extraordinaire !

Ce thème de la hutte primitive, hante selon vous la littérature de voyage enfantine ? De quelle manière ?

Le meilleur exemple me semble être le texte intitulé *Les Vacances* de la comtesse de Ségur, où la coupure, l'isolement au sens étymologique, permettent de recréer un monde à partir de rien. Elle parvient, dans une sorte d'emboîtement confinant à la mise en abyme, à parler de la construction d'une cabane « innocente et sans prétention » – c'est le degré zéro de la construction. Un cousin que l'on croyait disparu en mer est finalement sauvé et fait irruption dans le décor. Il redouble le récit de la construction de la cabane de vacances par celui de la construction d'une autre cabane, celle qu'avec son père adoptif il a construite après son naufrage dans quelque contrée sauvage. Circonstances au cours desquelles ils en ont profité pour apprendre à ces « autochtones sous-développés » à se servir d'une hache.

J'ai construit à vingt mètres de ma maison un cabanon de jardin qui est la réplique homothétique du bâtiment principal – lui-même d'une taille très modeste, car c'est un ancien central téléphonique.

Quand je vais dans cette cabane, je suis dépaysée.

La comtesse de Ségur parvient donc à associer à un discours colonialo-paternaliste un récit de voyage, la construction d'une cabane, d'un deuxième habitat primitif et le tout en emboîtant les récits les uns dans les autres. Je dois dire que c'est l'un des prodiges de la littérature que d'arriver à juxtaposer et apparier autant de choses aussi disparates – ce que personne n'oserait faire dans le cadre d'une approche strictement scientifique.

Votre manière d'habiter reflète-t-elle cette sensibilité ?

J'ai construit à vingt mètres de ma maison un cabanon de jardin qui est la réplique homothétique du bâtiment principal – lui-même d'une taille très modeste au départ puisqu'il s'agit d'un ancien central téléphonique, ce qui donne une idée des dimensions (elle rit). Quand je vais dans cette cabane, je suis dépaysée. C'est un état d'esprit. J'ai un petit atelier de menuiserie qui me permet de dégauchir des planches... et des idées !

Et comment voyagez-vous ?

C'est un peu le voyage mais en même temps pas tout à fait. Par mes choix de vie, la force des choses et, plus tard, des considérations écologiques, j'ai réalisé que le dépaysement était peut-être *au fond du jardin*. Mais quand je voyage réellement, le plus souvent je cours en regardant autour de moi. Bocacce fait dire à l'un de ses personnages, Mona Oretta, cahotée à la fois par le cheval et le discours de l'un de ses soupirants: « Il discorrere e come il correre. » « Courir et discourir sont étroitement liés. »

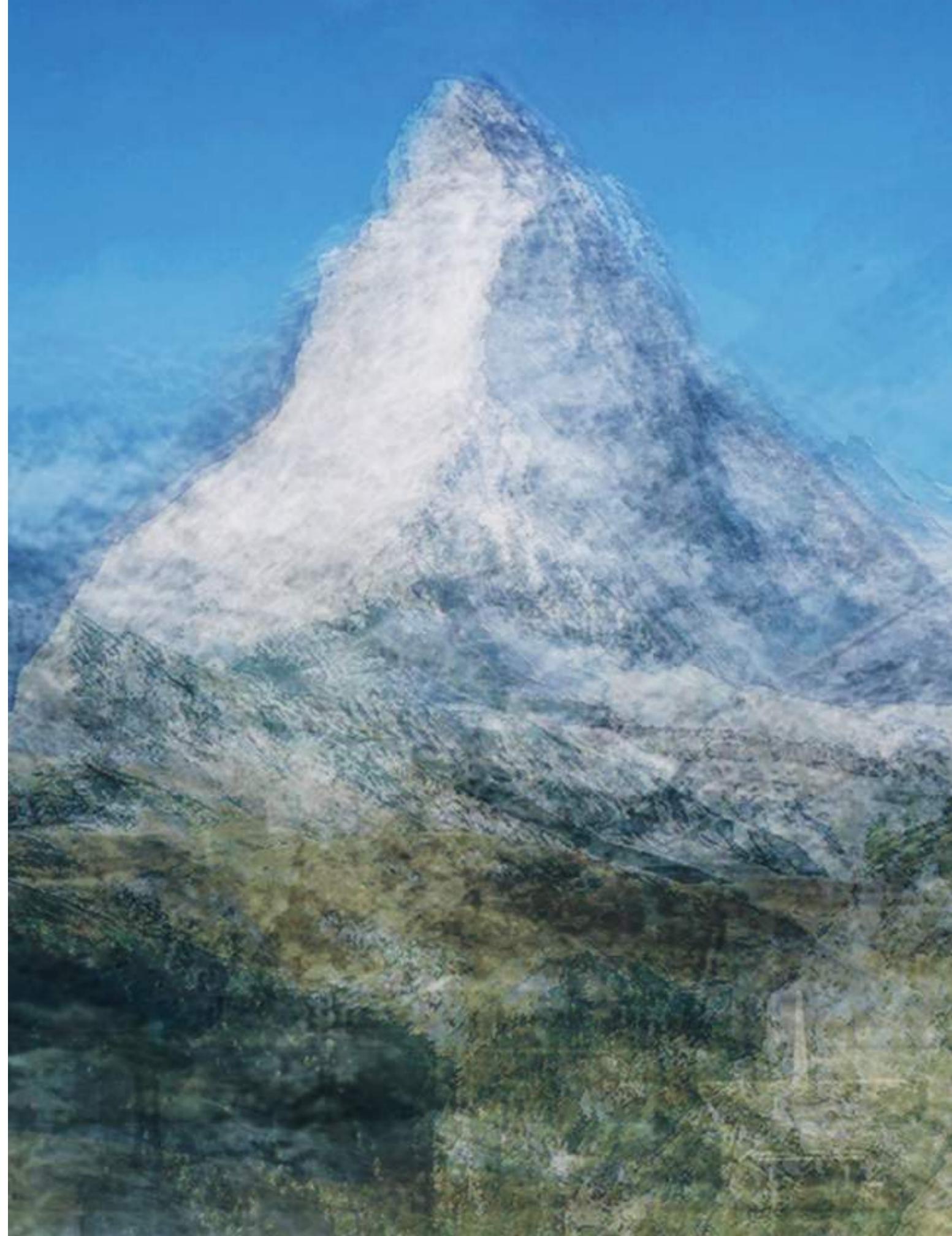
De ces courses, je ramène des éléments trouvés sur place, le plus souvent en bois, j'essaie aussi de prendre les empreintes d'une trace, d'une écorce, d'une craquelure... De tout cela, je fais des tableaux qui sont comme des récits de voyage.

Ce voyage immobile s'apparente-t-il à un voyage intérieur ?

D'autres l'ont dit: il faudrait être capable idéalement en une journée d'écrire une symphonie et de labourer un champ. Bien des personnages plus éminents que moi l'ont tenté. Marx parle lui aussi de cet être complet dans ses écrits de jeunesse. Et en fait, on rejoint ce qu'étaient les paysans de nos montagnes jurassiennes, qui, outre le travail du sol, devaient aussi savoir fabriquer leurs outils. En hiver, ils écrivaient des traités de philosophie et réparaient des montres et des horloges.

Mais c'est la vie même qui est un voyage, une exploration livrée à la débrouillardise de chacun; non seulement nous n'y sommes pas préparés mais nous n'avons droit qu'à un seul essai, comme le plongeur de Paestum plongeant une fois pour toutes dans l'éternité! /

Par mes choix de vie, la force des choses et, plus tard, des considérations écologiques, j'ai réalisé que le dépaysement était peut-être *au fond du jardin*.



entretien avec alexia de monterno la mobilité, bien plus qu'un voyage

mehdi mokdad

La mobilité participe pleinement à la renommée de la HEP Vaud. Pour les futurs professionnels de l'éducation, la mobilité rime avec apprendre à faire un pas de côté. Cette compétence est incontournable dans une société de plus en plus multiculturelle. Rencontre avec Alexia de Monterno, responsable du Pôle Échanges et Mobilité de la HEP Vaud jusqu'en juillet 2019.

Quelles sont les propositions de mobilité faites aux étudiants ?

La mobilité fait pleinement partie du plan stratégique 2018-2022 de la HEP Vaud. C'est un projet de la Confédération auquel l'institution accorde une attention particulière.

La HEP Vaud a mis sur pied deux types de mobilité. La première est une mobilité longue, inspirée du modèle ERASMUS et se déroule sur un semestre complet. Elle est individuelle et permet à un étudiant de valider un semestre « hors les murs » dans le cadre de son cursus.

Les établissements qui accueillent les étudiants de la HEP Vaud se situent majoritairement en Europe et en Amérique du Nord mais la HEP Vaud a des accords d'échange avec toutes les HEP Vaud de la Confédération. La mobilité de courte durée (une à deux semaines) a été spécifiquement pensée pour les étudiants qui ont des engagements en dehors de leur formation – familiaux notamment. Il s'agit d'une mobilité de groupe, organisée autour d'un projet et supervisée par un ou deux enseignants. Aussi bien

avant le départ qu'au retour du séjour à l'étranger, ce projet fait l'objet d'un travail d'analyse et de réflexion et s'inscrit dans la formation des étudiants.

Quel impact a un programme de mobilité sur les étudiants qui en font le choix ?

C'est une réelle valeur ajoutée dans l'élaboration de leur projet professionnel. C'est aussi une étape importante pour eux vers davantage de maturité, d'autonomie, de réflexion par rapport à leurs propres habitudes et façons de faire. Toutefois, choisir de partir en mobilité n'est pas une sinécure. Je veux dire par là que la mobilité n'est pas qu'un voyage à l'étranger, loin de là. Le cœur de ce déplacement reste le projet et la façon dont il s'inscrit dans la formation que l'étudiant est en train de suivre.

Quels en sont concrètement les apports ?

Le projet, tel que l'envisage le programme de mobilité de la HEP Vaud, permet une véritable immersion dans un système avec des valeurs différentes. Au fond, c'est l'intention de ce voyage,

ce que l'on veut y mettre, qui compte. Cette intention va se concrétiser, se lire, au travers du projet.

Quand les étudiants vaudois reviennent à la HEP Vaud, on entend toutes sortes de réflexions. Quelles que soient ces réflexions, une chose est sûre : ces étudiants reviennent changés. Adaptation, esprit critique, autonomie, ouverture à l'altérité, toutes ces facultés en sont accrues. Finalement, la mobilité, c'est rendre les esprits agiles, accueillant l'altérité et la diversité, curieux et ouverts sur le monde. C'est à l'école que se nouent les relations qui fondent la confiance dans une société ouverte et mobile. Les enseignants ont un rôle particulier à jouer dans cet apprentissage-là.

Quel est l'impact de ce programme au niveau de l'institution ?

Le programme de mobilité est un excellent moyen pour se faire reconnaître. Quand le King's College de Londres ou l'Université de Montréal signe avec la HEP Vaud cette institution reconnaît la valeur de nos étudiantes et de nos étudiants.

Plus on a de partenaires de premier plan, plus la formation de la HEP Vaud est reconnue. La mobilité aide, bien sûr, à cette reconnaissance. Inversement, les étudiants étrangers que nous accueillons peuvent nous questionner sur nos valeurs, nos habitudes, nos méthodes pédagogiques et nous faire progresser.

La récente accréditation de la HEP Vaud va-t-elle ouvrir d'autres portes en termes de mobilité ?

Certainement. Il s'agit d'un excellent label qui peut servir de levier. Après une phase de développement intense – et réussie – du réseau de partenaires ces dernières années, tant en Europe



qu'hors Europe, la HEP Vaud peut aujourd'hui cibler davantage les institutions avec lesquelles elle souhaite travailler : qualité des formations proposées, cohérence des parcours, possibilité de stage dans les écoles, compatibilité des calendriers...

La HEP Vaud est notamment aidée dans son travail de prospection par le réseau Swissnex des Ambassades suisses. La participation active aux conférences de l'EAIE (European Association for International Education) est évidemment clef.

La pratique de la mobilité change-t-elle aussi la culture de l'institution ?

Oui, et cela passe par le changement des esprits. La HEP Vaud se doit d'être en phase avec les changements de la société. La Suisse est un pays de plus en plus multiculturel et les enseignants doivent se préparer à enseigner à des enfants et adolescents d'origine diverse. La mobilité participe de cet apprentissage de l'altérité.

Quelles sont les perspectives du programme de mobilité ?

Chaque année, de nombreux enseignants de la HEP Vaud initient des projets avec leurs homologues à l'étranger (mobilité étudiante, recherche) et cela fonctionne très bien. La prochaine étape sera la mobilité des collaborateurs de la HEP Vaud. Si tous les acteurs de l'institution peuvent faire cette expérience, il y aura évidemment un changement de culture institutionnelle, ainsi qu'un changement de regard sur les étudiants qui participent à ces programmes.

On peut également travailler sur le développement de la mobilité IN, soit l'accueil des étudiants étrangers. Enseigner en classe avec un seul élève étranger ou 20 % change énormément la dynamique de classe.

Ces différentes perspectives sont extrêmement réjouissantes et en phase avec la société contemporaine. /

Le projet, tel que l'envisage le programme de mobilité de la HEP Vaud, permet une véritable immersion dans un système avec des valeurs différentes. Au fond, c'est l'intention de ce voyage, ce que l'on veut y mettre, qui compte. Cette intention va se concrétiser, se lire, au travers du projet.

valeria dell'orzo

enseigner dans un tourbillon globalisé

E

Elle vient de passer de longs mois à travailler dans les écoles du nord de l'Italie, où elle s'est occupée de suivre des élèves de dix-huit ans en cinquième année dans une école professionnelle. Valeria Dell'Orzo, anthropologue indépendante basée à Palerme, s'est spécialisée dans les phénomènes migratoires. Elle partage avec *prismes* ses observations et ses réflexions.

Relever le défi de la pédagogie contemporaine, c'est courir chaque jour sur le chemin fructueux mais complexe de la réalité interculturelle, qui suppose et impose la volonté de mener une enquête sur notre présent en évolution continue.

La volonté de structurer l'approche à un organisme aussi sensible, ductile et précurseur de l'avenir commun qu'est la classe scolaire, ne peut aller au-delà de la connaissance précise et attentive de la dimension socioculturelle, économique et technologique de la vie quotidienne de notre temps.

Il faut donc partir de la compréhension de cet habitus dans lequel nous sommes tous immergés, de la mer commune de la mondialisation qui, dans son mode tourbillonnant, attire ou éloigne des réalités humaines différentes les unes des autres, dans une accélération continue qui bat pour tous un temps toujours plus étroit imposant à tous une vitesse contre nature et nouvelle. Bouger, communiquer, se reformuler: voici quelques-uns des principaux processus qui se déroulent au quotidien, et qui sont accomplis

beaucoup plus rapidement que par les générations précédentes.

Apprendre à partager, dans la vie quotidienne, ses propres expériences passées, les connaissances mutuelles et les compétences spécifiques dans l'utilisation des dispositifs d'information et de communication désormais essentiels qui caractérisent notre époque: voilà qui requiert la compétence attentive des enseignants, prêts à guider leurs élèves face aux besoins sociaux et éducatifs devenus un impératif éthique face à la société de demain!

Le voyage en mode rabougri

Le voyage a toujours été un trait qui a caractérisé l'être humain, son désir de découverte, son besoin de trouver dans de nouveaux lieux un point de départ, la reconstruction du soi intérieur et social. La mondialisation, avec sa poussée progressive et spasmodique vers l'accélération, a transformé cette réalité humaine en lui conférant quelque chose de rabougri. Ses mouvements

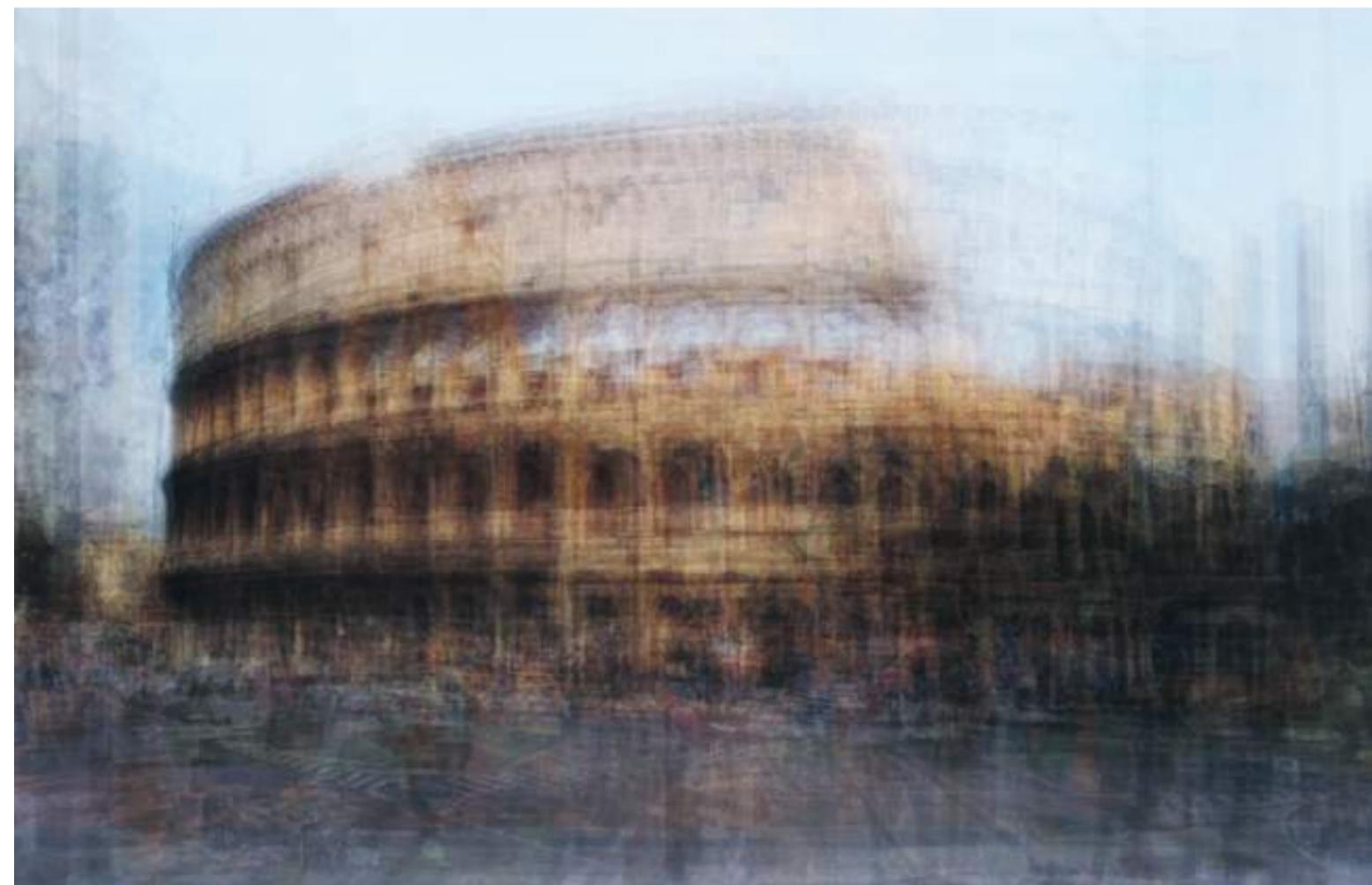
devenus plus rapides évoquent des larmes soudaines, des plongées d'une dimension à une autre en un tourbillon frénétique et continu.

Aujourd'hui le voyage s'est aussi appauvri par la réduction des temps de parcours. Le déplacement s'apparente à un coup de tête dans un monde nourri par les projections des médias en continu. Un monde qui grâce aux moyens modernes de transport et de communication, paraît proche, si proche même de son point de départ! On en oublierait presque qu'à chaque voyage correspond une réalité à découvrir et qu'il possède en soi un univers sensible où le voyageur peut évoluer et apprendre à s'insérer.

Le monde contemporain a été refaçonné par de nouveaux besoins. Il subit les pressions d'un système complexe et articulé, celui de la mondialisation: un produit socioculturel récent, généré par l'homme mais capable d'orienter fortement sa vie quotidienne. À l'intérieur de ce néo-monde, les traits les plus fondamentaux de la coexistence humaine sont revisités, sous l'impulsion d'une course de plus en plus serrée et qui ne laisse aucune place à la temporalité propre au parcours. Au contraire, la mondialisation impose un tir de plus en plus mécanique et des intervalles serrés entre les points de départ et les arrivées.

Le temps disponible et le temps de vivre

Le voyage, l'une des expériences les plus fortes et les plus enrichissantes pour l'être humain, s'est estompé au niveau d'un ancrage continu dans une nouvelle réalité, comme dans le cas du phénomène des migrations contemporaines, constitué par les étapes périodiques d'un mouvement de déracinement. Traverser les lieux qui constituent le parcours de son propre voyage, qu'il soit migratoire, exploratoire, cognitif ou tou-



ristique, exige la possibilité de profiter du temps nécessaire pour structurer des images perceptives, des représentations du monde environnant et de nous-mêmes.

Hélas! Les règles du monde global nous poussent à presser le pas, à réduire le temps disponible pour comprendre la nouvelle réalité qui nous entoure et apprendre à s'y relationner.

Entrer en classe, aujourd'hui plus qu'avant, c'est plonger dans une expression culturelle multiforme qui entrecroise le métissage avec le métissage. Faire comprendre aux jeunes cette réalité si rapide et si complexe dont nous faisons partie, devient toujours plus important, nécessaire – mais aussi de plus en plus difficile.

La pression exercée par le phénomène de la mondialisation se révèle à l'aune des flux qui y sont générés et qui s'y déplacent. Des flux d'êtres humains qui traversent et strient le monde, traçant des trajectoires complexes menant des pays les plus défavorisés à ceux de l'ancien monde, celui qui dispose d'une capacité motrice, celui qui tient les rênes de l'information et des technologies. Bref, le monde qui impose les règles mêmes qui permettent aux individus de s'affirmer

socialement – habillant leurs silhouettes des tissus froissés du bénéfice et du succès.

Mais encore! La mondialisation se manifeste aussi dans le bruissement des médias et de l'information – qui offrent au monde de leurs spectateurs le *parrainage* de modèles et de styles de vie. Qui plus est, elle impose ces formes standardisées d'une affirmation socialement et mondialement reconnue comme les seules possibles et souhaitables.

L'humanité entraînée par des flux tourbillonnants

Dans la vie sociale quotidienne contemporaine, la mondialisation, dans son extension et son épaissement intrinsèques, constitue le terreau sur lequel la vie et la pensée prennent forme, la structure de la réalité perçue imprégnant le modèle selon ses propres lignes de construction.

Or dans le flux continu de tout ce qui constitue l'image globale – les êtres humains, les biens, les informations, les habitudes et les modes de vie – le mouvement continu et le mélange rapide représentent les formes émergées d'un phéno-

mène complexe qui coule à la surface de la terre, de pays en pays, de culture en culture, gonflant son cours mais aussi arrachant des lieux d'origine ces fragments sociaux et culturels qui étaient *historiquement* les leurs.

Les flux créés par ce mouvement continu sont aussi de plus en plus tourbillonnants. Ils sont entraînés par les courants de forces économiques particulières qui animent tour à tour un dense réseau international. Ils inclinent leurs cours et accélèrent dans les rapides générés par les impulsions tressaillantes d'un média qui raccourcit les distances plutôt que les profondeurs, créant une illusion de proximité et d'immédiateté.

Comme une chanson dont on ne connaît que le refrain

L'influence des flux mondialisés s'exprime jusque dans l'éclatement des dynamiques sociales contemporaines sans rapport avec la dimension d'une vie principalement liée à des espaces socio-géographiques plus limités. Aujourd'hui, le processus de mondialisation, né des macrostructures de la technologie de l'information, du transport à grande vitesse et du nouveau

capitalisme flexible, a transformé le monde en un organisme composite de plus en plus complexe et interdépendant. Si la vie humaine quotidienne continue à s'articuler dans un contexte local, la réalité étendue qui l'imprègne est fortement déterminée par des aspects et des phénomènes globaux qui vont de l'économie à la politique, des systèmes éducatifs aux systèmes de protection sociale – générés et gérés dans des lieux souvent très éloignés de ceux où ils sont ensuite appliqués.

Cela signifie que les expériences des plus jeunes, des élèves qui peuplent les classes, sont de fait liées aux processus économiques et sociaux, aux innovations technologiques et à la diffusion des médias, aux courants culturels et aux formes de représentations du monde, qui toutes dépassent les frontières des États comme les réalités locales, et se retrouvent projetées sur la grande surface plane d'un mondialisme indifférencié.

Le monde de l'éducation doit s'occuper des nouvelles générations qui évoluent dans la réalité globale

Dans le monde globalisé où nous vivons, nous bougeons souvent, voire trop souvent, pour pouvoir nous enraciner, pour vraiment sentir que nous faisons partie du nouveau lieu qui nous accueille. Une sorte de mouvement perpétuel et rapide traverse la réalité contemporaine et apporte avec cette dernière non seulement des flux de biens et d'argent, mais aussi des êtres humains et des cultures, poussés par le flux global à suivre les longues routes de la migration, de l'abandon et enfin, de la réinsertion. L'information, les technologies et de nombreux facteurs de la réalité médiatique, qui participent à la création de la société, sont poussés eux aussi, dans

ce flux rapide et continu, qu'il s'agisse d'une *paréidolie* réelle ou spéculaire, une forme dont on reconnaît la trace, une chanson dont on ne connaît que le refrain, une vague ressemblance qui nous dit quelque chose. Elles décrivent dans l'imagination large et lointaine ce qui n'existe pas en réalité mais que nous *espérons* atteindre par les difficultés du voyage migratoire, ou par une rapide plongée touristique.

Il est donc essentiel que le monde de l'éducation s'occupe des nouvelles générations qui évoluent, immergées dans cette réalité globale. Et il est donc nécessaire de maintenir vivante la nécessité pour le corps enseignant d'étudier la nature profonde de la complexité contemporaine, pour définir et structurer dans chaque cas les interventions éducatives les plus appropriées au contexte et aux besoins spécifiques des élèves et de la classe – comprise ici comme un échantillon mobile et multiforme de la société de référence.

La tâche de l'enseignant est, aujourd'hui plus encore que par le passé, semée d'embûches et de nouvelles adversités, mais cette réalité ne peut qu'attirer son attention et stimuler en lui l'émergence de réponses nouvelles et flexibles à offrir à ses élèves et donc à la société de demain. Car la société qui se forme aujourd'hui est riche d'un pluralisme ethnique croissant, des ferments du métissage linguistique et d'un bilinguisme de plus en plus répandu. Auxquels s'ajoutent les pluralismes religieux et culturel.

Parmi les principales forces motrices de la mondialisation, nous observons l'augmentation continue de relations et de services basés sur le manque de contacts directs; de services fournis et utilisés grâce à l'utilisation de dispositifs numériques, applications, programmes et filtres dits d'intelligence artificielle.

Cette nouvelle et complexe dimension sociale – et donc aussi économique et culturelle – s'avère utile dans de nombreux contextes, comme par exemple celui d'une utilisation adulte et consciente de l'information à laquelle on peut accéder rapidement pour compléter et enrichir les compétences de base déjà acquises.

Tout cela nous semble parfois indispensable: il suffit de penser aux nombreuses petites réalités humaines et isolées que nous connaissons bien. Et pourtant cette dimension montre toutes ses limites si ce type de relations filtrées par l'écran n'est pas appliqué à l'apprentissage en tant que tel, mais (seulement?) au processus éducatif qui, dans sa complexité, lie l'élève à son professeur et encore l'élève à la microsociété de la classe.

C

Conséquences pour le monde de l'enseignement

L'éducation est une activité qui – bien qu'elle puisse trouver un support valable dans les nouvelles technologies et dans les habitudes de communication les plus récentes – ne peut aller au-delà de cette coexistence établie au sein de la classe. Les enseignants d'aujourd'hui doivent donc s'assurer que leur rôle est beaucoup plus solide pour rivaliser face aux attraits de cette impersonnalité immédiate se diffusant dans chaque domaine de la vie contemporaine.

Il doit aussi apprendre à surmonter les défis et les écueils qu'une insertion sociale continue et trop

Il faut donc partir de la compréhension de cet habitus dans lequel nous sommes tous immergés, de la mer commune de la mondialisation qui, dans son mode tourbillonnant, attire ou éloigne des réalités humaines différentes les unes des autres.

rapide, déformée par les phénomènes numériques, peut créer dans la classe où il se trouve.

Maintenir les bases d'un enseignement sain et fécond exige aujourd'hui un engagement plus important, une nouvelle approche qui sait tenir compte de la fluidité de la réalité contemporaine. Il a toujours existé un fil conducteur qui relie les intérêts et les besoins des élèves d'une classe et permet à l'enseignant de répondre aux besoins de l'apprentissage de groupe. Toutefois, la massification de la mondialisation et la réalité socioculturelle multiforme que ce phénomène implique aujourd'hui, ont modifié l'équilibre et les affinités les plus immédiates entre les différentes composantes de la classe.

Mettre chaque élève en mesure d'atteindre le meilleur niveau de formation, d'en retirer le meilleur, de se former non seulement d'un point de vue didactique mais aussi de développer son potentiel en tant qu'individu dans la société d'aujourd'hui et de demain, c'est un devoir qui doit se renforcer à l'heure de la mondialisation caractérisée par ces mouvements continus et frénétiques qui déstabilisent l'animal social qu'est l'homme.

Le temps ne serait-il pas venu de s'élaner à la recherche d'un nouveau style éducatif

Dans le monde globalisé, l'école doit donner à chaque élève l'opportunité et les outils pour accéder aux connaissances qui lui permettront de s'insérer dans le contexte social de référence. Un contexte qui doit prendre en compte l'éducation à l'interculturalisme afin d'éviter les dérives claustrophobes d'exclusivisme et d'ethnocentrisme dans un monde qui a révolutionné la



notion de frontière et résolu les distances dans un vide continu qui lie indissolublement les réalités les plus éloignées.

La tâche du monde scolaire d'aujourd'hui est donc aussi celle de former les jeunes à la capacité multiforme d'interagir et de s'enrichir de la rencontre avec l'autre. Cet autre qui ne serait plus considéré comme une présence lointaine, mais comme un sujet commun dans la coconstruction – tout en maintenant par ailleurs et avec la même considération, le respect face à son propre univers culturel, religieux et linguistique.

L'école et son personnel éducatif doivent donc apprendre à leurs élèves à s'enrichir mutuellement sans rien perdre d'eux-mêmes, et le faire pas à pas dans le cheminement continu qui

marque notre existence à nous tous, pour arriver ensemble à une conscience mature de la réalité humaine, dans le respect des individus qui constituent la pluralité de la société.

Le véritable défi, aussi difficile qu'intéressant pour l'école et les enseignants, consisterait à façonner leur propre style éducatif: pour s'adapter aux changements rapides des sociétés contemporaines; pour intégrer la naissance de nouvelles technologies qui modifient les habitudes de communication et structurent des réponses attractives et compétitives. Un style éducatif qui, face à la séduction de *l'informatique de l'immédiat*, continuerait à promouvoir le temps de la mémoire et l'espace de la compréhension profonde et empathique que la réalité scolaire devrait offrir. /

rosanna margonis-pasinetti

cheminer de l'intérieur

C

Comment faire pour que chaque élève apprenne activement ? Et en particulier – comment intégrer les enfants et les adolescents issus de toute la migration dans les classes ? Voilà le genre de questions que la professeure Rosanna Margonis-Pasinetti et ses collègues de l'UER Langues et cultures se posent et se reposent à la HEP Vaud.

« Notre souci, c'est d'amener tous les élèves à utiliser une langue qui représente un défi à elle seule, notamment pour ceux qui ont des difficultés d'apprentissage ou qui viennent d'ailleurs. Imaginez à quel point il leur faut apprivoiser tout un monde pour accéder à cette nouvelle langue culture. »

Le nœud du problème, c'est de mettre au point une gestion de la classe et une approche d'enseignement qui puissent mobiliser l'adhésion de tous les élèves. « Parfois, les sujets que nous leur proposons sont trop éloignés de leurs préoccupations, tantôt ils sont trop proches et il devient alors difficile d'en parler. »

Pour les élèves venus d'ailleurs, tout dépend bien sûr beaucoup de ce que ces enfants ont vécu. « Je me souviens d'une classe au collège de Prilly où se trouvaient réunis trois enfants, un Serbe, un Croate et un Albanais. Parler de leur trajectoire était difficile et confrontant. Il faut donc bien choisir un thème à traiter qui soit neutre pour tout le monde et éviter ainsi de mettre dans l'embarras, voire de faire souffrir les individus. »

C'est dans le nœud du problème que se dénoue sa solution : « L'autre est une chance ! Dans notre

unité qui compte une vingtaine d'enseignants formateurs, nous sommes tous issus de langues et cultures différentes, venant d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, d'Autriche de Suisse allemande et du Tessin ! Nous sommes une équipe bien soudée et utilisons nos différences pour dénicher les meilleures approches pour les six langues dont nous nous occupons, l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol, en plus du latin et du grec. »

V

Voyage comme credo et comme un long mouvement intérieur

Vidéos, chansons, musique, immersion dans la résolution de problème, supports non langagiers, les pistes ne manquent pas pour envoyer au grenier les approches basées strictement sur la grammaire et les listes de vocabulaire, pour une approche où chacun apporte sans juger en tendant vers un objectif commun.

Quel stimulant défi que d'appréhender les mots et les expressions et les phrases et les paragraphes, jusqu'à une œuvre entière, comme on appréhende un pays, un pas après l'autre.

Le voyage est un credo pour Rosanna Margonis-Pasinetti. Elle en parle avec enthousiasme. Elle avance au pas mesuré de celle qui est allée loin et en est revenue grandie. Au Japon par exemple – c'est sa grande passion depuis qu'elle y a effectué un voyage et un séjour professionnel ébouriffant qu'elle partage avec les lecteurs de *prismes* (lire ci-dessous). « Nous croyons ici fondamentalement qu'un bon enseignant, qu'un futur enseignant, doit voyager. Et nous croyons à la mobilité. »

Partir ne veut pas forcément dire aller très loin (géographiquement). « Nous allons souvent ailleurs pour des séjours, des échanges, des conférences, précise-t-elle. Nous allons près et loin à la fois – nous nous mettons en route et c'est déjà un mouvement intérieur. Cela fait partie de notre quotidien. »

Ce cheminement est d'autant plus nécessaire lorsque les classes dont les enseignants, en formation et en emploi, doivent s'occuper, sont hétérogènes et constituées d'un nombre élevé de jeunes personnes venues d'ailleurs. « Pour travailler avec une telle classe, il faut avoir vécu cette situation, savoir ce que c'est que de vivre ailleurs, échanger avec des gens dont on ne



connaît pas encore la langue. C'est un contexte qu'il vaut la peine d'avoir vécu. Arriver au Japon ou ailleurs et ne rien comprendre ! C'est une expérience inoubliable. »

P

Passer par-dessus les stéréotypes et abandonner ce que l'on est

Pour perfectionner son japonais, elle s'est inscrite sur le site Tandem de l'UNIL et l'essai fut concluant. « Depuis septembre, je vois régulièrement une charmante jeune femme japonaise, on papote, je répète, j'écoute et je progresse très lentement. Il faut se plonger dans la musique de la langue, prendre ce qui vient, passer par-dessus les stéréotypes, appréhender cette dimension

culturelle sans pour autant, et c'est essentiel, abandonner ce que l'on est. »

À l'heure où les critiques sur les vols en avion à l'autre bout du monde s'accumulent, elle se dit consciente que tout le monde ne peut pas forcément voyager physiquement.

« Les voyages virtuels sont aussi à notre portée – utilisons de manière intelligente les réseaux sociaux, entretenons une correspondance, découvrons la littérature et intéressons-nous à la cuisine et à l'art. »

Le voyage est encore possible selon dans et à travers la langue elle-même : « Quel stimulant défi que d'appréhender les mots, les expressions, les phrases et les paragraphes, jusqu'à une œuvre tout entière, comme on appréhende un pays, un pas après l'autre. » /

Nous croyons ici fondamentalement qu'un bon enseignant, qu'un futur enseignant, doit voyager. Et nous croyons à la mobilité.

rosanna margonis-pasinetti

douce pâleur des pétales de cerisier

R

Rosanna Margonis-Pasinetti partage avec *prismes* quelques souvenirs de son voyage au Japon, dans le cadre d'un échange entre la HEP Vaud et le pays du Soleil-Levant.

Tokyo

Avant de partir, une amie me conseille de consigner mes impressions, mes sensations, au fur et à mesure, chaque soir, dans un journal – « Autrement tu ne te souviendras pas de tout, parce que ce tout te submergera. » En commençant à écrire dans le soir qui descend sur Tokyo – oui, je suis vraiment à Tokyo! – je me rends compte que les mots qui se suivent sur les pages de mon « Giappone Notebook » sont en italien. Est-ce que l'extrême dépaysement nous ramènerait imperceptiblement à nos racines ?

Japon

Statistiques et stéréotypes. Le succès de leur industrie, les voyages « en troupeau bien ordonné », les geishas, les samourais; les Japonais travaillent beaucoup, parlent peu, sont timides, introvertis, orgueilleux. Le Japon que j'ai côtoyé en rencontrant quelques Japonais de passage en Europe ressemblait fortement à celui-là. Mais aller à la rencontre d'une autre langue culture en cherchant la confirmation des stéréotypes n'est pas le chemin à prendre. Pendant deux semaines – si peu de temps pour tellement de découvertes en attente – je décide donc de me laisser aller de rencontre en rencontre, en résistant à mon éternelle, irrépressible tendance à avoir une opinion, à faire un commentaire.

Foule

Aéroport, trains, métros, rues: une foule compacte, disciplinée, silencieuse s'ordonne méthodiquement dans les wagons où elle passe des heures interminables, et se hâte d'un pas pressé sur des kilomètres de couloirs ventilés, se tient droite et retenue sur d'infinis escalators. Le silence domine. Celles et ceux grâce à qui tout fonctionne à la perfection sont efficaces, serviables, courtois et terriblement distants. Je ressens immédiatement une incroyable tendresse pour tous ces êtres qui me paraissent si fragiles, des enfants effrayés et timides; est-ce le poids de la vie quotidienne ou celui du non-dit qui les accable? Ou ils ne sont en rien accablés et ce n'est que moi qui les vois ainsi?

Langue

Les gens sont silencieux mais cette langue, dont je ne connais que d'infimes bribes, me saute dessus de tous côtés et sans arrêt. Dans les gares, les trains, les rues, par la parole ou l'écriture, on annonce toujours quelque chose. Est-ce un trop-plein qui comble un grand vide ou juste la manifestation d'un commerce envahissant et d'une volonté de tout régler? Les murs disparaissent derrière un amas d'enseignes lumineuses plus ou moins animées; les mille consignes mille fois répétées qui règlent le ballet

des transports en commun sont traduites en anglais; elles me disent: même si tu n'es pas d'ici, conforme-toi! Et la bavarde parfois bruyamment démonstrative que je suis, trouve une paisible douceur dans ce fait de se conformer, je me sens bien.

Hokusai

J'apprécie l'accueil prévenant et dévoué de mes collègues, mais c'est dans les moments où je suis seule que je goûte avec gourmandise à ce rêve éveillé. Je découvre que mon hôtel se trouve dans le quartier où est né et a vécu Hokusai. Dans un beau matin d'hiver frais et ensoleillé, je parcours le circuit menant aux endroits où se trouvaient ses innombrables habitations – la légende dit que comme il n'aimait pas faire le ménage, il déménageait pour quitter un poussiéreux désordre

Je me rends compte que les mots qui se suivent sur les pages de mon « Giappone Notebook » sont en italien. Est-ce que l'extrême dépaysement nous ramènerait imperceptiblement à nos racines ?

proche de l'insalubrité. Le chemin m'amène au beau musée qui lui est dédié, où je passerai trois heures délicieuses. Mais il y a plus intrigant que la minutie du grand maître: les visiteuses et visiteurs. Toutes et tous japonais, toutes et tous très vieux et incroyablement bavards et rieurs!



Hiroshige, *Le temps des cerisiers en fleurs, Yoshiwara Nakanocho* (env. 1839-1842), Wikimedia Commons, domaine public

Me reviennent les mots de la jeune femme qui chez moi essaie courageusement de m'apprendre le japonais: « Le meilleur âge de la vie des Japonais est le quatrième, ils ont survécu à tout et sont encore en bonne santé; il n'y a plus d'oppressants enjeux professionnels et privés, on peut jouir de la bonne compagnie, parler fort et rire à gorges déployées. » Ainsi font deux minuscules et très vieilles dames à l'air complice et espiègle: je les suis dans le musée, je ne veux plus les quitter, quitter ce lieu.

Nara

Aux antipodes de Tokyo. Seule Occidentale, une des rares femmes à loger dans l'hôtel à la japonaise, que je ne suis pas sûre de pouvoir qualifier de ryokan par manque de termes de comparaison. Tatami, futon, yukata: la nuit est une expérimentation, mais la nouveauté totale ne m'empêche pas de dormir profondément. De nouveau seule, je profite une journée entière du beau temps et de la paix des parcs, momentanément vides de touristes. Je sacrifie au rituel de nourrir les daims, après avoir scrupuleusement suivi la consigne et acheté les biscuits ad hoc. Un daim entreprenant fourre son museau dans mon sac

posé sur le banc: « Lascia stare la mia borsa! », je l'enguirlande en italien, retour aux sources, encore une fois.

Je décide donc de me laisser aller de rencontre en rencontre, en résistant à mon éternelle, irrépressible tendance à avoir une opinion, à faire un commentaire.

École

Dedans et dehors le formalisme domine; il cache de mon point de vue des interrogatifs universels, des dissidences larvées, des tensions et des déceptions: au pays du soleil levant il y a des nuages, comme partout ailleurs. L'inattention explicite des dormeurs ou la concentration soucieuse de celles et ceux qui écoutent, mais ne comprennent pas – la maîtrise de l'anglais n'est

La malice brille dans les yeux des petits élèves vifs, gais, espiègles, bruyants, comme on l'est à dix ans.

pas une évidence – caractérisent les groupes d'étudiantes et d'étudiants universitaires auxquels je suis invitée à m'adresser. La malice brille dans les yeux des petits élèves vifs, gais, espiègles, bruyants, comme on l'est à dix ans. Je suis une enseignante, parmi eux je le redeviens, le reste importe peu.

Au revoir

On m'avait avertie: tu tomberas amoureuse de ce pays! Ce n'est pas un amour foudroyant que je ressens, mais plutôt une sereine, douce et infinie tendresse. Si on pouvait prendre dans ses bras un pays, je serrerais fort ce petit bout de Japon que j'ai eu le bonheur de découvrir. Court le temps, bref le rêve, mais le côté merveilleux d'une vie toujours incomplète réside dans la certitude que restent ouvertes les infinies possibilités de la compléter. Reviendras-tu, on me demande? Hai! Mata né! /

An aerial photograph of a coastline. The left side of the image shows the deep blue ocean with white-capped waves breaking onto a sandy beach. The right side shows a rugged, brownish coastline with sparse vegetation. The sky is a pale, hazy blue.

Ah ! Les voyages
Aux rivages lointains,
Aux rêves incertains,
Que c'est beau, les voyages
Qui effacent au loin
Nos larmes et nos chagrins,
Mon dieu !

Ah ! Les voyages.
Comme vous fûtes sages
De nous donner ces images
Car les voyages,
C'est la vie que l'on fait,
Le destin qu'on refait.
Que c'est beau, les voyages.

Et le monde nouveau
Qui s'ouvre à nos cerveaux,
Nous fait voir autrement
Et nous chante comment
La vie vaut bien le coup
Malgré tout !

Ah ! Jeunes gens,
Sachez profiter de vos vingt ans.
Le monde est là.
Ne craignez rien.
Il n'est pas méchant.
Il vous guidera.

Ah ! Les voyages
Qui murissent nos cœurs,
Qui nous ouvrent au bonheur,
Mais que c'est beau, les voyages !
Et lorsque l'on retourne chez soi,
Rien n'est comme autrefois
Car nos yeux ont changé
Et nous sommes étonnés
De voir comme nos soucis
Étaient simples et petits,

Car les voyages
Tournent une page.
Ah ! Les voyages...

Les voyages, Barbara

sabine oppliger et anne-marie lo presti la formation, se dépayser de soi

P

Pour Sabine Oppliger, peintre plasticienne, chargée d'enseignement de l'UER AGIRS, et Anne-Marie Lo Presti chargée d'enseignement à l'UER Développement de l'enfant à l'adulte de la HEP Vaud, l'étonnement reste la clé de voûte du voyageur. Que de ponts à construire entre formation et découverte ! Démonstration.

S'engager dans une formation ou écrire sur son parcours s'apparente-t-il à entreprendre un voyage ? Dans quel ailleurs, cette expérience va-t-elle prendre corps ? Est-ce indispensable pour voyager de partir, de quitter un lieu ?

En quoi nommer ses apprentissages offre-t-il l'opportunité d'effectuer un voyage en soi ? Un cheminement qui invite l'apprenant, à l'image du voyageur, à laisser entrer et infuser en lui ce monde nouveau qui émerge en filigrane ; à lui faire de la place et à s'en imprégner. « Le voyageur est donc un être qui part vers un ailleurs dont il reviendra, mais avec la ferme intention d'accomplir un travail sur lui-même qui lui permettra de savourer pleinement la différence de cet ailleurs. Mais cet ailleurs, où le situer ? » (Tahon, 2005, p. 22).

Comment garder la trace des dissonances et des diverses déstabilisations produites ?

Se former, tout comme voyager, dépend de sa capacité à s'étonner, d'un état d'esprit. La volonté de découvrir, une appétence pour l'inconnu comme intentionnalité première qui nécessite aussi de se départir de ses préjugés.

Une disponibilité intérieure qui offre le plus de porosité à la rencontre d'univers singuliers. Cependant, à force d'être côtoyée, l'étrangeté d'un environnement inédit perd rapidement de sa nouveauté. Par conséquent, comment garder la trace des dissonances et des diverses déstabilisations produites ?

Selon Layec (2006, p. 66), « l'écriture, parce qu'elle permet l'intégration de la dimension temporelle et la mise en regard a posteriori des expériences, permet l'élaboration progressive des références conceptuelles personnelles à partir desquelles on comprend ses expériences ». En effet, selon la temporalité, le regard porté sur soi se modifie. Il n'en demeure pas moins que verbaliser, par exemple, les déplacements perçus dans la transformation de son identité et de ses compétences professionnelles, représente une opportunité de mettre en évidence des processus de changement dans le sens d'altération.

En considérant « soi-même comme un autre » (Paul Ricoeur, 1990), il est possible d'envisager sa trajectoire comme une ethnographie de soi, par la mise en perspective d'expériences marquantes, selon le procédé du décentrement sur son parcours de formation.

Orientation : elle voit son futur d'un œil serein

Le « soi » mis à distance devient autre, différent. Il engage l'apprenant à découvrir et à trouver l'altérité au cœur de lui-même, afin de s'orienter dans son cheminement professionnel. L'écriture va rendre compte des transitions, les marquer comme autant d'arrêts sur image tout en identifiant « les pierres de gué », forces et ressources essentielles pour traverser les épreuves. Le corps ressent et l'identité narrative prend la mesure des impacts et des transformations produites durant le cursus de formation « Que de chemin parcouru et de transformation en trois petites années seulement ! Je suis passée du stade de petite étudiante qui ne sait pas trop encore qui elle est et ce qu'elle veut vraiment faire à une enseignante débutante qui voit son futur d'un œil serein » (Amandine).

Tahon (2005) relève que « l'essentiel pour voyager est d'avoir du temps devant soi, et cette condition est si importante qu'elle mérite, au même titre que l'espace, de faire partie de la définition du voyage » (p. 24). En effet, se former, puis rendre compte des expériences saillantes, offrent la possibilité non seulement de revisiter son parcours, mais aussi d'y trouver un sens et une orientation, selon sa propre « géographie ». Nous pouvons, ici, tisser un parallèle avec ce souhait émis par Tahon d'établir une connivence entre le temps et l'espace.

Glisser sur son échiquier personnel

« Car voyager [...] c'est aussi une rencontre plus inattendue avec le temps que favorise l'expérience du voyage : aussi change-t-on à la fois de temps et d'espace (*ibid.*) » (p. 25). En effet, par des processus de rétroaction, c'est l'occasion de se

Un voyage qui n'en finissait pas et qui se tenait toujours à distance.

Henri Michaux

déplacer sur son échiquier personnel, selon une écologie spatio-temporelle qui introduit une expérience de mobilité, tant micro et spatiale par le biais de la dynamique de l'alternance entre les deux lieux de formation (académique et pratique), que macro et temporelle entre le début et la fin de la formation. Pour certains, il s'agit d'un long et sinueux cheminement qui leur permet de donner forme aux prises de conscience advenues en formation et qui, comme le spécifie Murièle, « se matérialisent par l'écriture, par la reformulation qui passe au crible le vécu pour en retenir les sédiments ».

Écrire est donc autant un retour sur soi qu'un voyage en soi qui émaille la construction identitaire en y mettant du sens tout en recherchant la direction à prendre : « Cette dernière écriture m'a permis de faire le point sur là où j'en suis et là où je vais en qualité de personne et d'enseignante » (Jade). Les étudiants utilisent, pour décrire leur cursus de formation, des termes qui empruntent à la métaphore du voyage, de l'exploration de territoires selon le pas ou la foulée. De nouveaux espaces s'ouvrent. C'est la fin de quelque chose et le début d'autre chose comme le souligne Isabelle : « En août prochain, débutera un nouveau chapitre de ma vie, de nouveaux défis y seront associés ».

Altérer ce soi : la quête

Comme nous l'avons déjà mentionné, la formation en alternance introduit la dialectique du voyage considéré comme un déplacement dans les sentiers de sa biographie entre différents contextes qui ne parlent pas toujours « la même langue » et ne partagent pas toujours des représentations semblables par rapport à la profession. Se confronter à cette altérité exige des



étudiants de rechercher l'altérité au cœur d'eux-mêmes pour retrouver un sentiment de consistance, en parcourant les chemins de leur existence afin de s'orienter dans leur évolution professionnelle. En ce sens, se former est propice à une altération de soi, car la quête identitaire sorte de « voyage qui tient à distance » (Michaux, 1985, p.15) nécessite d'avancer en développant des prédispositions réflexives, telles que celles prônées par un autre grand poète, Fernando Pessoa (1987, p. 40) :

*Mon regard est net comme un tournesol.
J'ai l'habitude d'aller par les chemins
Jetant les yeux de droite et de gauche.
Mais en arrière aussi de temps en temps...
Et ce que je vois à chaque instant
Est-ce que jamais auparavant je n'avais vu,
De quoi j'ai conscience parfaitement. /*

Développer l'écriture réflexive

À la HEP Vaud, les futurs enseignants et enseignants primaires rédigent, à la fin de leur cursus, des textes de synthèse, sorte de bilans de formation – dans le cadre des séminaires du module d'intégration. Ce dispositif qui développe l'écriture réflexive et la conscientisation mobilise également des processus de subjectivation identitaire.

Bibliographie
Layec, J. (2006). *Auto-orientation tout au long de la vie : le portfolio réflexif*. Paris : L'Harmattan.
Michaux, H. (1985). *Déplacements. Dégagements*. Paris : Gallimard
Pessoa, F. (1987). *Poésie d'Alvaro de Campos - Le Gardien de troupeaux et les autres poèmes d'Alberto Caeiro*. Paris : Gallimard.
Ricoeur, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
Tahon, T. (2005). *Petite philosophie du voyage*. Toulouse : Milan

florence quinche

écritures à double tranchant

P

Professeure HEP associée dans l'UER Didactiques de l'art et de la technologie de la HEP Vaud, Florence Quinche est aussi membre du CREAT (Laboratoire Création et recherche dans l'enseignement des arts et de la technologie). Elle nous propose ici une réflexion sur les récits de voyage, leur utilité dans la formation des enseignantes et enseignants, ainsi que dans les programmes PEERS¹.

Dans les romans de formation (ou d'apprentissage) du début du XVIII^e siècle, la formation en allemand, « Bildung » a un sens large : donner une forme, mais aussi « humaniser », « cultiver » et se distingue clairement de la simple instruction. Cette idée de perfectionnement nécessaire de l'humain apparaît au siècle des Lumières. L'homme contribue ainsi à l'amélioration de l'humanité ainsi qu'à son propre bonheur. Ce parcours prend souvent la forme d'un voyage durant lequel le héros du roman de formation fait diverses rencontres, qui lui permettent de se situer, de découvrir le monde, de se forger son caractère, sa personnalité. Au début du roman, le personnage ne sait pas encore réellement que faire de sa vie, que suivre comme voie. Sa relation aux autres et au monde se trouve modifiée par les rencontres et événements du voyage. Ce décentrement, hors de son milieu habituel, le fait aussi sortir de l'enfance, pour, peu à peu, prendre une part active à la société.

Le roman de formation montre aussi les limites d'une simple transmission théorique des savoirs, il présuppose la nécessité d'un engagement de la personne, d'une certaine prise de risque, dans

la sortie de son confort habituel, vers la découverte de nouvelles expériences.

L'objectif de cette « Bildung » n'est pas seulement individualiste, mais de former l'homme à une certaine sociabilité, de lui ouvrir de nouvelles perspectives, que l'apprentissage théorique de savoirs ne suffit pas à transmettre. On retrouve cette idée dans le Grand Tour dès le XVII^e siècle ou le Tour de France des compagnons.

D

Devenir l'acteur de son récit

Mais dans le roman de formation, c'est un autre qui raconte l'évolution du personnage, parfois avec humour, ironie et distance. Or, devenir sujet, c'est aller plus loin que vivre des expériences, même transformatrices, c'est aussi découvrir sa propre voix, devenir narrateur de *son propre* récit.

Dans ce changement de posture, on ne construit plus seulement sa propre existence, mais l'on devient par l'écriture, par la pensée partagée, passeur de quelque chose.

Les exemples de récits de voyage sont innombrables, tous n'ont pas les mêmes objectifs ni la même portée. Écrire est à double tranchant : partager un monde vécu, c'est aussi se définir. Dans le récit, c'est non seulement le référent qui intéresse, les lieux, les personnes rencontrées, l'objet décrit, relaté, mais le regard du narrateur, sa mise en perspective, sa sensibilité, car le récit, même s'il traite d'une altérité, est d'abord celui de *son* expérience, du vécu, à travers le prisme de ses mots. Le même voyage, raconté à des années de distance peut ainsi prendre des sens très différents, du fait de l'évolution même de son narrateur et de ses lecteurs. Au sens de Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre* (1990), le récit faisant partie d'une histoire personnelle, va changer de sens au cours d'une vie, repensé à chaque fois sous de nouvelles perspectives.

Comment éviter que le voyage que l'on propose la énième version du tourisme

Le tourisme d'aujourd'hui, dont Rodolphe Christin nous rappelle que seulement 5% de la population mondiale peut s'offrir le luxe, bien éloigné du voyage scientifique ou du voyage d'apprentissage, est de plus en plus décrit, comme une forme de pur divertissement. Consommant les espaces, exploitant les personnes (Bianchi, 2009) et détruisant l'écosystème, sans but autre qu'un dépaysement, une fuite du quotidien dans la distraction : « Aussi le tourisme propose la palette de ses destinations à qui veut gérer la géographie de ses divertissements parmi cette immense galerie commerciale qu'est devenue la planète touristique » (Christin, p. 9). En effet, l'expérience pure,

sans pensée, sans réflexivité, n'est qu'instantanéité, qui se résume bien par une image postée sur les réseaux sociaux, le selfie : qui nous dit seulement « J'étais là-bas ».

Comment éviter que les voyages que l'on propose à nos étudiantes ou nos élèves ne soient qu'une énième version de cette forme de tourisme ?

Quels sens peut avoir le voyage dans la formation des futures enseignantes ? Si le séjour à l'étranger, lorsqu'il se déploie sur plusieurs mois ou semestres, peut s'apparenter à certains éléments décrits dans le roman de formation, de par sa durée, sa prise de risque, ses difficultés, et le décentrement qu'il opère, il ne figure souvent que comme une parenthèse dans la formation. Validé par des examens, sans que le séjour soit discuté, pensé au retour.

On gagnerait cependant à la mise en mots, à la prise de parole personnelle et partagée sur ce vécu, par exemple via le texte réflexif, le carnet de voyage, mais aussi par une réflexion quant aux différents types de traces à partager. L'ouverture

au questionnement sur les raisons même du voyage, sur ses apports attendus et aussi inattendus. En quelque sorte réintégrer dans la formation les apports de ces voyages serait une façon de faire fructifier ces expériences nouvelles, de les partager avec d'autres, de sortir du simple projet personnel.

Les programmes PEERS¹ ont sans doute ceci d'exemplaire, malgré leur durée très limitée, qu'ils visent à associer non seulement le voyage, la découverte, à une collaboration, une coconstruction d'activités, une rencontre dans un travail en commun autour d'un métier partagé. Activités ancrées dans la durée, à distance entre les semaines d'échanges, puis dans les lieux de pratique des futures enseignantes. Le rôle du groupe dans ce travail sur les perspectives s'avère également central.

Mais aussi l'interrogation sur le sens des interactions avec autrui, avec les personnes rencontrées, et sur la façon dont ces interactions modifient réciproquement nos représentations, nos façons d'agir, de chercher, de penser et d'enseigner.

V

Voyager, demeurer et revenir

Mais nous aurions sans doute aussi à repenser la notion même de *voyage*, qui n'implique pas nécessairement de lointaines destinations. Les voyages d'études ou scientifiques n'ont par exemple pas nécessairement besoin de se nourrir d'exotisme lointain, on peut voyager et explorer en découvrant les perspectives des différentes disciplines, du sociologue de l'historienne, d'une biologiste, géographe comme nous l'avions fait dans ce voyage de gymnase, où nous avions découvert le Lötschental à travers un travail d'enquête ethnographique. Ces voyages-là mettent en contexte des savoir-faire, des pratiques de terrain et de travail collaboratif, associant le développement d'habiletés à celui de connaissances situées, ils ont ceci de riches qu'ils ouvrent notre regard à d'autres facettes d'un monde que l'on croyait déjà connu.



Au sens de Thierry Tahon, on aurait profit aussi à repenser ce que « voyager » apporte au « demeurer », ou au « revenir », sans lequel le voyage risque de n'être que divertissement ou simple fuite. Christin oppose les lieux « où l'on ne fait que passer » et ceux « où il fait bon vivre », en ce sens, il remet la citoyenneté au cœur du sens du voyage. Ce dernier, lors du retour, tend à nous faire repenser à notre façon d'habiter le monde : en tant que réflexion sur ce que l'on fait du monde dans lequel on vit, de ce monde partagé : « Cette régénération de l'attention s'affranchit largement de l'exotisme et de la surenchère de la distance. (...) Cette conscience est le prélude indispensable à la réinvention des lieux d'initiative populaire qui seuls sont de nature à réenchanter le réel de proximité et à y introduire de l'attention, du sens et de la convivialité » (Christin, p.100). /

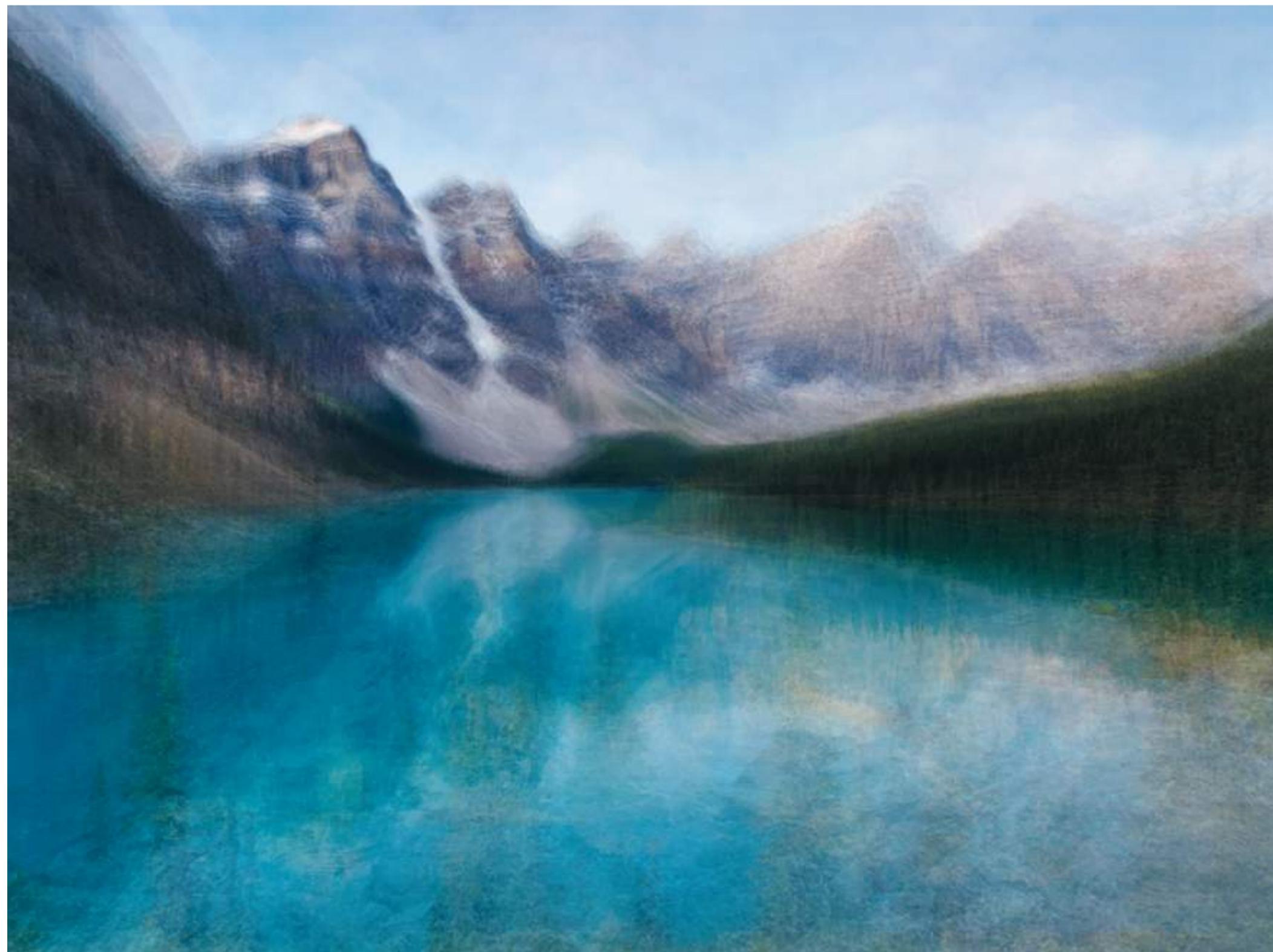
Les programmes PEERS ont sans doute ceci d'exemplaire, malgré leur durée très limitée, qu'ils visent à associer non seulement le voyage, la découverte, à une collaboration, une coconstruction d'activités, une rencontre dans une activité commune autour d'un métier partagé.

Bibliographie

Bianchi, R. V. (2009). The 'Critical Turn' in Tourism Studies: A Radical Critique, *Tourism Geographies*, 11:4, 484-504, <https://doi.org/10.1080/14616680903262653>
Bakhtine, M. (1979). « Le roman d'apprentissage dans l'histoire du réalisme », in *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, p. 227
Bancaud-Maënen, F. (1998). *Le roman de formation au XXVIII^e siècle en Europe*, Paris, Nathan
Christin, R. (2014). *L'usure du monde, critique de la raison touristique*, Paris, éd. L'Échappée
Tahon, T. (2006). *Petite philosophie du voyage*, Paris, éd. Milan

Note

1 « Les PEERS – Projets d'étudiant.e.s et d'enseignant.e.s chercheurs en réseaux sociaux – permettent d'articuler des échanges étudiants autour d'un projet de recherche défini en commun par un groupe de deux à six étudiants de la HEP Vaud en association avec un groupe de deux à six étudiants d'une institution partenaire ». <https://etudiant.hepl.ch/cms/accueil/campus/etudes/mobilite/mobilite-des-etudiants-out/projets-interculturels/peers.html>



nadia lausset et nicole goetschi danesi

périple indien au cœur de l'apprendre

U

« Une aventure pédagogique en Inde tisse l'ici et l'ailleurs, le cognitif et le sensoriel, le primaire et le secondaire, la géographie et les arts visuels, l'individuel et le collectif », constatent Nadia Lausset, chargée d'enseignement à la HEP Vaud en didactique de la géographie, et Nicole Goetschi Danesi, professeure associée à l'UER Didactiques de l'art et de la technologie. Ouvrons les carnets.

Deux volées d'étudiants et d'étudiantes ont pu explorer, par le vivre et l'échange, les possibles pour une éducation en vue du développement durable. Avec comme fil rouge de coton un carnet de voyage et d'apprentissage. Le tout dans un processus de concrétion avec nos partenaires indiennes.

4 h 30, gare de Lausanne. La volée 2018-2019 du module « Échange interculturel avec des enseignantes indiennes » se retrouve dans le train, les paupières encore lourdes. À pas de course à travers l'aéroport, noir de monde, et tout le groupe est réveillé. Delhi, puis Nagpur. Nous sommes en Inde, pays continent. Un trajet en bus nous dévoile l'habileté du conducteur, l'usage du klaxon et les premiers champs de coton.

Nous arrivons à Sevagram, où se niche une école qui travaille selon les principes éducatifs de Gandhi. C'est là que nous découvrons la philosophie Nai Talim, qui veut dire « savoir et travail », sur laquelle Gandhi s'est appuyé, et qui est dans cette école combinée aux apports de pédagogues occidentaux tels que Montessori, Pestalozzi ou Dewey.

Sa mise en œuvre commence lors de l'assemblée collective du matin, gérée par les élèves et enseignants : l'actualité et le vécu des élèves – dans ou hors cadre scolaire – y sont discutés entre deux chants collectifs. Cette philosophie nourrit ensuite les cours en salle de classe le matin, combinés aux ateliers pratiques interdisciplinaires qui lient savoirs scolaires et travail manuel l'après-midi : un cours de chimie sur les nitrates en jardinant, un autre d'économie en fixant le prix des légumes récoltés, un autre encore de physique en réparant un vélo qui sert à livrer le coton filé par les plus jeunes.

Nous observons, vivons, nous nous laissons imprégner par cette effervescence paisible. Et tentons d'approfondir cette idée d'éducation qui cherche à mobiliser différents types d'intelligence pour rendre les jeunes instruits, conscients des enjeux sociaux, économiques et écologiques influençant leurs vies, et suffisamment autonomes pour y faire face. Une éducation qui s'emploie d'autre part à valoriser les ressources disponibles et le travail manuel de celles et ceux qui sont considérés en Inde comme appartenant aux castes inférieures.

U

Une idée, des compétences et de l'amitié

L'idée de ce module a germé dans l'esprit de trois formatrices de la HEP Vaud, d'une formatrice du département de l'Éducation de l'Université de Delhi et d'une directrice d'école gandhienne. Nadia Lausset, chargée de formation en didactique de la géographie, de la citoyenneté et de l'éducation au développement durable (EDD), a initié la démarche en y amenant sa vision d'une École ouverte au monde et ses compétences en gestion de projet au niveau international. Les cinq formatrices ont ensuite croisé leurs réseaux, leurs expériences de collaboration dans des contextes interculturels et leurs spécialités respectives pour aboutir à une offre de formation et de mobilité intégrée au cursus de la HEP.

Prof. Dr^e Anita Rampal, spécialisée dans l'éducation inclusive et les pédagogies critiques a fait le lien avec l'approche gandhienne afin de mettre en perspective l'EDD « à l'occidentale », et a intégré Sushama Sharma, directrice de l'école de Sevagram, dans l'aventure. Leur regard et leurs savoirs nous – formatrices et étudiantes – stimulent à réfléchir à nos pratiques et à élargir la palette des possibles pédagogiques.

Nicole Goetschi Danesi, professeure associée en arts visuels et spécialisée dans la médiation culturelle, insuffle pour sa part la créativité nécessaire à l'invention de dispositifs qui transcendent la barrière de la langue et intègrent dans le processus d'apprentissage les sens, fortement interpellés en Inde, et l'intensité qu'une telle expérience peut représenter.



Sandrine Breithaupt, professeure associée de l'unité enseignement, apprentissage et évaluation et spécialisée dans les lesson studies, aiguille quant à elle le regard sur les apprentissages, ce qui favorise le travail autour d'enjeux professionnels communs en évitant le piège de l'exotisme et de la mise à distance de l'autre considéré uniquement comme différent.

R

Regard international et interdisciplinaire

Le dispositif mis en place permet aux étudiants de bénéficier d'une expertise binationale et interdisciplinaire pour réfléchir aux savoirs et compétences nécessaires dans le contexte mondialisé actuel, et aux implications relatives tant sur la

posture que sur la pratique enseignante. Le tout se concrétise en un module de formation qui explore des approches propices à l'éducation en vue d'un développement durable (EDD), articule enseignement-apprentissage et didactiques, et tient compte de la diversité, notamment culturelle, présente dans les classes.

Outre une réflexion explicite sur l'EDD et l'interculturalité, différentes composantes du module cherchent à favoriser ce processus d'exploration :

- Découverte de l'approche gandhienne qui est holistique, expérientielle, critique et intègre une conscience du collectif. Elle invite ainsi à réfléchir l'idée même de développement, et à dépasser la pratique d'une EDD qui privilégie encore souvent un modèle d'enseignement magistro-centré (Pache, Breithaupt & Cacheiro, 2018) qui met l'accent sur le pôle environnemental ainsi que sur des propositions d'éco-gestes individuels à tendance normatives (Hertig, 2015; Hertig & Audigier, 2010). Cette

absence de problématisation des savoirs et de travail par compétences va à l'encontre des postures d'éducation citoyenne à visée délibérative ou critique (Barthes, Alpe & Bader, 2012 in Barthes, 2017) construisant les outils qui permettraient aux élèves de participer à un processus de développement durable.

- Pratique du carnet de voyage et d'apprentissage mobilisant différentes formes d'intelligence et d'expression et cherchant à cultiver une pensée plus libre, potentiellement précieuse dans le cadre d'une EDD.
- Réflexion sur la prise en compte de la diversité culturelle de nos classes en prenant conscience du rapport ethno-centré de notre enseignement – au niveau du savoir travaillé en classe, des visions du monde que nous véhiculons, ou de notre gestion des stéréotypes – et en s'exerçant à articuler différents cadres de références, avec la richesse et les tensions que cela peut impliquer.

Je me suis rendu compte une fois en Inde que peu

d'informations sur la situation réelle du coton dans ce pays sont disponibles

sur internet depuis la Suisse.

enrichissantes de mon cursus à la HEP. J'ai pu y rencontrer des personnes sources d'inspiration, des méthodes exemplaires et surtout j'y ai rempli mon cœur d'émotions et de partage. Mes valeurs personnelles se sont développées et cela m'a permis de remettre mon identité professionnelle et personnelle en question. Ces nouvelles expériences ont modifié ma vision de l'enseignement dans plusieurs domaines.» MS, BP

« Cette expérience m'a fourni un miroir qui remet en perspective mon enseignement et m'accompagnera dans ma pratique. » LS, S1

Cette note positive se retrouve dans nombre des textes réflexifs élaborés à l'issue du module. Les éléments marquants évoqués régulièrement sont la confiance témoignée aux élèves – favorisant leur autonomie et leur implication dans la vie de l'école, l'importance de l'expérience dans les apprentissages, la richesse de coconstruire à plusieurs, ou l'enthousiasme généré par la pratique du carnet :

« J'ai adoré travailler avec ce médiateur car j'aime pouvoir passer par des moments créatifs pour me mettre dans ma bulle et réfléchir sur diverses thématiques. De plus le carnet me permet d'ancrer certains souvenirs par le dessin et quelques mots clés sans avoir à passer par le récit qui est une démarche plus contraignante pour moi. » AB, BP

Certaines réflexions concernaient plus spécifiquement des éléments en lien plus ou moins explicite avec une EDD :

« Ce qui m'a le plus marqué, c'est la place laissée à la réflexion. Tous les matins, les élèves discutent ou débattent lors de l'assemblée. Cette prise de conscience est considérable car j'ai pu me rendre compte de l'importance de la réflexion et du fait qu'elle est très peu présente dans les classes en Suisse. » LG, BP

« Un point que j'ai trouvé très intéressant dans les mises en place des leçons, a été de pouvoir effectuer la « même » séquence d'un bout de la chaîne de production-consommation du coton, à l'autre. En Inde, vivre et entendre les interactions des élèves avec leurs connaissances et les ressources de leur quotidien a été très intéressant à mettre en relief avec les interactions des écoliers suisses au bout de la chaîne, les consommateurs. (...) Le fait d'avoir traité de la complexité d'une situation, ici une chaîne d'interdépendance entre divers acteurs, a permis de réfléchir au système dans sa globalité. C'est une vision à adopter lorsque l'on est dans cette démarche EDD. Les élèves ont pu échanger leurs points de vue, réfléchir à l'impact des différents acteurs et considérer les prémisses de leur rôle de citoyen. » CC, BP

« Je me suis rendue compte une fois en Inde que peu d'informations sur la situation réelle du coton en Inde sont disponibles sur internet depuis la Suisse. Chose dont je n'avais jamais vraiment pris conscience. Les moteurs de recherche sélectionnent les informations en fonction du pays de recherche. Je suis maintenant plus attentive aux sources utilisées pour préparer mes cours. » LD, S1

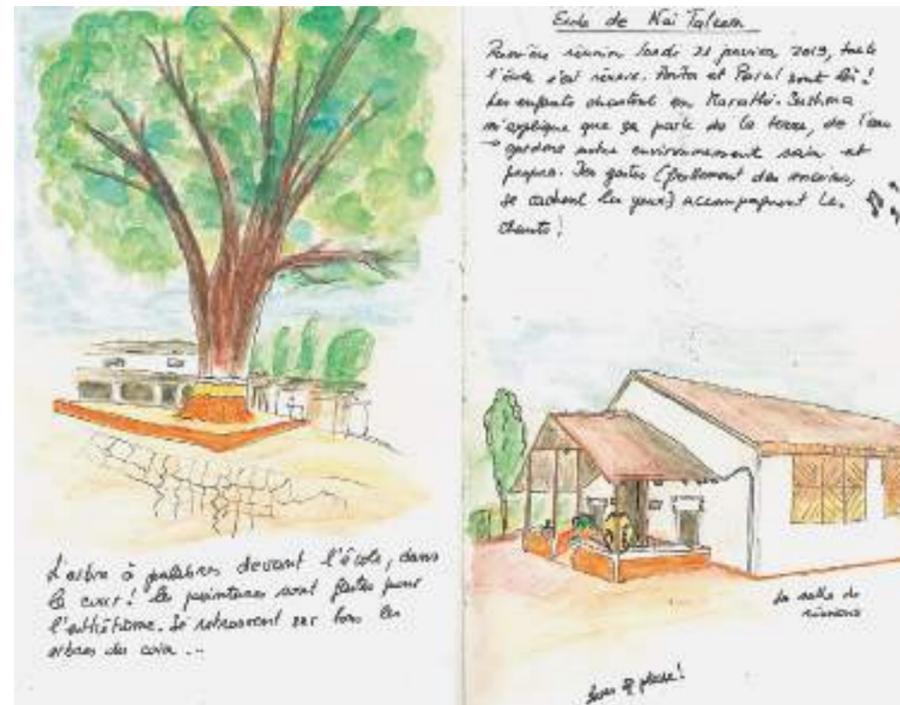
« En découvrant les élèves dans leur jardin, maîtrises de leurs gestes, j'ai été impressionnée par ce cadre si propice aux apprentissages. En discutant avec les enseignants, j'ai compris qu'à travers le travail de la terre, les enfants apprennent

la biologie mais qu'ils peuvent aussi acquérir des connaissances en mathématiques, en cuisine, etc. C'est donc avec un regard nouveau que j'aborderai les matières à enseigner. J'aimerais trouver un moyen d'intégrer cette interdisciplinarité de manière naturelle et fluide, notamment par la pédagogie de projet. » OM, BP

Les fruits du voyage

Ce voyage helvético-indien au cœur de la profession enseignante semble donc porter des fruits intéressants pour les étudiants de la HEP. Cependant, dans le contexte climatique actuel, à une époque où les vols en avion sont remis en question dans divers établissements scolaires, et où les jeunes eux-mêmes se mobilisent pour tirer la sonnette d'alarme, la question se pose sérieusement de savoir s'il ne serait pas possible de travailler dans une optique similaire sans partir aussi loin.

Le fort contraste offert par le contexte indien, les asymétries de pouvoir sur l'échiquier mondial, et l'apport d'approches pédagogiques autres qu'occidentales sont autant d'éléments potentiellement très formateurs difficiles à retrouver en Europe. La question de savoir si l'empreinte écologique liée au module (footprint) est compensée par la capacité d'agir en faveur de l'EDD (handprint) reste néanmoins ouverte et actuelle. Ce qui est clair, c'est qu'il en va de notre responsabilité de penser des dispositifs permettant de tirer profit un maximum de ce type d'expériences. /



Bibliographiques
Audigier, F. (2011). Éducation en vue du développement durable et didactiques. In: Audigier, F./Fink, N./Freudiger, N./Haerberli, P. (éd.). *L'éducation en vue du développement durable: sciences sociales et élèves en débats* (47–71). Genève: Les Cahiers de la section des Sciences de l'Éducation de l'Université de Genève n° 130.
Barthes, A. (2017). Curriculum caché. In: A. Barthes, J.-M. Lange, N. Tutiaux-Guillon (éd.), *Dictionnaire critique des enjeux et concepts des «éducations à»* (360-368). Paris: L'Harmattan.
Hertig, Ph. (2015). Approcher la complexité à l'École: enjeux d'enseignements et d'apprentissages disciplinaires et interdisciplinaires. In F. Audigier, A. Sgard et N. Tutiaux-Guillon (éd.), *Sciences de la nature et sciences de la société dans une école en mutation. Fragmentations, recompositions, nouvelles alliances?* Bruxelles: De Boeck, 125-137.
Hertig, Ph. & Audigier, F. (2010). Enjeux didactiques et citoyens de l'éducation en vue du développement durable. *Revue suisse des sciences de l'éducation*, 32 (2), 181-186.
Pache, A, Breithaupt, S. & Cacheiro, J. (2018). Former à l'enseignement d'une géographie renouvelée à l'école primaire. L'exemple des Lesson Studies, *L'Information géographique*, 3 (82), 115-131.

rémi schaffter plongée en réalité virtuelle

R

Rémi Schaffter est assistant doctorant en didactique de l'histoire à la HEP Vaud. Il aime citer Guy de Maupassant: « Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve. » Réflexion personnelle sur le thème du voyage exploratoire dans les jeux modernes.

Rien de tel que la période des vacances estivales pour aborder le thème des voyages. Chacun choisit sa destination selon ses envies et ses moyens, du pays voisin à celui situé à l'autre bout du monde. Le voyage, c'est l'évasion. Mais il est également possible de s'évader tout en restant chez soi: en lisant un livre ou en regardant un film, voire un documentaire. Nous allons nous pencher ici sur un autre moyen, moins exploité en milieu scolaire: le jeu vidéo. Ce dernier offre en effet une approche quelque peu différente et je vais m'appuyer essentiellement sur mon expérience personnelle pour vous la présenter.

Le média vidéoludique, source d'amusement mais aussi de débats, est en effet une industrie qui a pris progressivement de l'importance, au point de générer plus de profits que le septième art lui-même. Il fait désormais partie du quotidien, bien qu'il faille éviter toute forme de généralisation abusive sur ce point. Mais quel est l'apport supplémentaire du jeu vidéo par rapport aux médias précédents?

Tout d'abord, la notion de jeu est fondamentale. Le joueur n'est pas seulement spectateur et consommateur de ce qui se passe à l'écran, il

peut également devenir un « acteur » prenant des décisions et évoluant dans le cadre préparé par les développeurs de jeux. Et ce fameux cadre nous permet de revenir au « voyage », car une de ses composantes se révèle être les environnements virtuels dans lesquels le ou les joueurs évolueront.

Préhistoire, Antiquité ou Renaissance ?

Îles tropicales et lagons turquoise, déserts ocres et rougeâtres parsemés de cactus de l'Ouest américain, sommets enneigés et monastères mystiques dans les cimes de l'Himalaya, villes des quatre coins du monde... les jeux vidéo offrent un catalogue conséquent de destinations que le joueur pourra explorer plus ou moins librement, mais cela va au-delà: selon le jeu choisi, l'utilisateur sera propulsé dans le passé, voyageant à travers la Préhistoire, l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance et l'ère industrielle, ou projeté dans un futur plus ou moins lointain.

Nous dépassons ainsi un cadre potentiellement « réaliste » pour entrer pleinement dans le domaine de la fiction. Car les jeux vidéo, à travers

Îles tropicales et lagons turquoise, déserts ocres et rougeâtres parsemés de cactus de l'Ouest américain, (...) les jeux vidéo offrent un catalogue conséquent de destinations que le joueur pourra explorer plus ou moins librement...

la direction artistique qui a orienté leur développement, proposent une grande variété d'histoires et d'environnements fictifs. Voyager dans un univers déjà connu comme la Terre du Milieu et ainsi explorer l'œuvre de Tolkien sous un autre angle, ou plonger dans un univers créé de toutes pièces, chaque nouvelle partie peut ainsi devenir une invitation à la découverte, à la surprise, à l'observation, invitation renforcée par certains défis proposés aux joueurs qui leur demandent d'explorer les moindres recoins de la zone de jeu. Des anciennes cités de notre monde, parfois reconstituées avec l'aide d'historiens, aux planètes et espaces lointains modélisés d'après les conseils et observations d'astronomes, le joueur peut ainsi « voyager » très loin pour un budget relativement modeste.

Et la pédagogie dans tout ça ?

Il convient désormais d'amener la réflexion sur le potentiel et les possibilités offertes par le jeu vidéo et de s'interroger sur ce qui peut attirer l'attention des élèves qui y jouent, voire ce que le jeu vidéo peut leur apporter sur le plan pédagogique. Étant moi-même amateur de jeux vidéo, j'explore depuis des années ces univers à travers un éventail de jeux de différents genres: FPS (*First Person Shooter*, ou jeu de tir à la première personne), jeux de stratégie, jeux d'actions et d'aventures, *Point'Click* (jeux où les interactions sont résolues en cliquant à la souris) et jeux

d'énigmes, RPG (*Roleplay Games*, ou jeux de rôles) (lire l'encadré).

Très tôt, je me suis particulièrement intéressé aux jeux vidéo présentant une composante « historique », avec les jeux de stratégie de la licence *Age of Empire*. J'ai découvert l'existence d'événements ou de personnages historiques à travers ce genre de médias. Bien que j'aie découvert ce thème à travers la bande dessinée, des jeux vidéo comme *Medal of Honor* ou *Battlefield*, en me plongeant dans une version reconstituée des champs de bataille de la Seconde Guerre mondiale, ont renforcé mon intérêt pour cette dernière. Par la suite, quand j'entendais parler d'un documentaire ou d'un livre qui abordait une thématique qui m'avait interpellé dans un jeu, il y avait de fortes chances que j'y jette un œil pour répondre à mes interrogations ou compléter mes connaissances.

Encore aujourd'hui, il m'arrive d'aller comparer les représentations historiques repérées dans un jeu vidéo avec d'autres sources. C'est là le premier point positif qui pourrait influencer les élèves: susciter la curiosité, l'envie de découvrir, d'en apprendre plus. Mais chaque utilisateur aura ses propres raisons de choisir un jeu plutôt qu'un autre, et il y a autant de raisons que de joueurs: profiter d'un moment de divertissement, être en compétition, relever des défis et ainsi de suite.

U

Un panel de compétences transversales

Je vous ai décrit ici un exemple possible en lien avec l'histoire, mais cela ne marche pas forcé-



ment pour toutes les disciplines scolaires, ni avec tous les jeux vidéo. De plus, réussir à gérer une ville avec son réseau électrique et ses canalisations, ses transports, ses impôts dans un *Sim City* ne transformera pas le joueur en un maire ou un urbaniste. De même, connaître le tableau périodique des éléments de *Minecraft* ne fera pas de l'élève un chimiste. Faire décoller sa fusée dans *Kerbal Space Program* n'en fera pas non plus un ingénieur aéronautique. Les jeux vidéo sont construits autour de représentations, décidées par les concepteurs et véhiculant leur vision, avec les avantages et limites que cela implique.

Le jeu peut ainsi devenir un outil à but illustratif, comme le film ou le documentaire, mais il perd alors l'interactivité qu'il est censé offrir aux utilisateurs. Or, c'est à travers cette dernière que son potentiel pourrait idéalement se dévoiler. Mais faire « jouer » les élèves ne suffit pas: sans cadre,

Le joueur n'est pas seulement spectateur et consommateur de ce qui se passe à l'écran, il peut également devenir un « acteur » prenant des décisions et évoluant dans le cadre préparé par les développeurs de jeux.

sans séquence d'enseignement ni objectif(s) pédagogique(s), les espoirs d'une amélioration des apprentissages seront vite déçus.

Les jeux vidéo « classiques » ne semblent donc pas être le moteur idéal pour susciter l'acquisition de connaissances, mais ils peuvent faire appel à d'autres processus qui peuvent apporter des plus-values. Parmi celles-ci, la motivation et l'implication dans la tâche reviennent très souvent dans les articles qui associent jeu vidéo et apprentissage.

Qui ne s'est jamais plongé dans une activité qui lui plaît pour ensuite relever la tête et se rendre compte que le temps s'est écoulé plus vite que prévu ? Ce genre de chose est fréquent avec les jeux vidéo, car bon nombre d'entre eux cherchent à créer un sentiment d'immersion, à happer le joueur dans leur univers au point que celui-ci soit totalement absorbé par ce qui se passe sur l'écran.

Adopter un point de vue mathématique et planifier ses besoins

Enfin, un panel de compétences transversales peut être mis à contribution grâce aux mécaniques de jeux qui dépendent des genres vidéo-ludiques eux-mêmes : le principe du multijoueur est de connecter les utilisateurs à travers le monde : un Européen pourra ainsi communiquer et collaborer avec des joueurs ailleurs en Europe, en Asie ou sur le continent américain. Ensemble, ils devront s'organiser, utiliser un vocabulaire commun (souvent basé sur l'anglais), établir des stratégies...

Dans certains cas, pour optimiser l'efficacité du personnage virtuel qu'il contrôle, le joueur devra adopter un point de vue mathématique, anticiper et planifier ses besoins afin d'atteindre de manière efficace et rapide le résultat souhaité. J'ai également pu lire quelques exemples d'intégra-

Un jeu seul n'aura normalement pas d'impact pédagogique marquant, sauf avec de la chance et auprès d'un public déjà réceptif.

Pour maximiser les chances d'un effet positif, il devra s'intégrer à une séquence d'enseignement prévue à cet effet...

tion du jeu vidéo dans un scénario pédagogique : la reconstitution de bâtiments historiques grâce à *Minecraft*, par exemple. Les élèves ont dû s'organiser, se référer à des plans, mener une réflexion, etc.

Dans un autre cas de figure, l'utilisation du jeu *Journey* dans le cadre d'un cours d'anglais a servi de base aux élèves pour rédiger un récit, on y revient, de voyage.

Un jeu seul n'aura normalement pas d'impact pédagogique marquant, sauf avec de la chance et auprès d'un public déjà réceptif. Pour maximiser les chances d'un effet positif, il devra s'intégrer à une séquence d'enseignement prévue à cet effet, et son utilisation en classe devra être soumise aux objectifs pédagogiques de l'enseignant et faire l'effet d'une réflexion en amont comme en aval. Un certain nombre de conditions et une forme d'investissement sont donc demandés pour rendre la plus fructueuse possible l'utilisation de cet outil.

Pour revenir au champ lexical du voyage, le monde du jeu vidéo peut finalement être vu comme un catalogue de destinations et d'activités possibles, où les choix pourront être déterminés par le temps et les moyens à disposition, ainsi que les intentions de l'enseignant. Il revient donc à ce dernier de décider s'il souhaite franchir cette porte et explorer les possibilités qui s'offrent à lui. /



Communism et Stalinism : voyage dans un régime totalitaire virtuel

Force est de constater que les jeux vidéo issus du commerce peuvent impliquer des contraintes pouvant décourager les enseignants : prix, compatibilité technique avec le matériel scolaire, contenus inadaptés au contexte scolaire et ainsi de suite. Il existe une solution pour contourner cela, mais elle demande un investissement au niveau du temps qui peut être conséquent, à moins de travailler en équipe : créer soi-même un jeu vidéo.

Pour ma part, déçu de ne pas trouver de jeu vidéo adapté pour aborder la thématique de l'URSS sous Staline, j'ai tenté de créer un petit jeu d'aventure et d'exploration sur *Microsoft Office Power Point* de type *Point&Click*, cela sans

dépenser un centime ou presque. J'ai donc dû recycler des éléments issus d'un autre jeu vidéo ou d'internet afin de disposer des ressources visuelles et sonores nécessaires.

Après neuf mois à travailler seul et périodiquement sur le projet, *Communism* a pu être utilisé en classe, où il a reçu un accueil globalement positif de la part des élèves, et une première institutionnalisation a semblé prometteuse par rapport aux objectifs poursuivis. Ces derniers ont ainsi pu visiter une république fictive soumise à un régime considéré comme « totalitaire » (le terme fait encore débat de nos jours), bien que représenté de façon caricaturale.

Les réactions et demandes a posteriori des élèves ont été pour leur part évocatrices : certains ont demandé si un deuxième opus était prévu ; D'autres ont demandé où ils pouvaient télécharger le jeu. Enfin, un groupe de trois élèves a

reproduit techniquement les mécaniques de jeu, à plus petite échelle, pour un exposé de géographie sur Pompéi.

Stalinism est, pour sa part, l'évolution en cours de *Communism* : tout est recréé de zéro, ce qui implique du dessin sur *iPad* et l'utilisation d'un logiciel spécifiquement conçu pour la création de jeux vidéo, *Construct2*, qui offre ainsi beaucoup plus de possibilités et d'interactions pour les énigmes du jeu, ainsi qu'une stabilité technique accrue et la possibilité d'en faire une application en ligne.

rémi schaffter

jeunesse et fragments : l’aventure commence !

sabine oppliger et anne-marie lo presti

R

Réunis par Sabine Oppliger et Anne-Marie Lo Presti, ces extraits de journaux de voyage ont été rédigés par des étudiantes et étudiants ayant participé au programme d’échanges PEERS.

Un groupe d’étudiantes et d’étudiants se remémorent le projet d’échange interculturel PEERS qui s’est déroulé dans la ville de Bologne entre l’université italienne et la Haute École Pédagogique du canton de Vaud, organisé par Anne-Marie Lo Presti, chargée d’enseignement à la HEP Vaud, et Elena Pacetti, professeure associée à l’Université de Bologne.

Ces étudiants évoquent leur départ et leur séjour là-bas. En toute confiance, ils livrent les sentiments qui ont accompagné ce voyage. Ils partagent aussi leurs impressions ainsi que les apprentissages retirés de cette expérience passionnante, voire palpitante.

La conversation suivante correspond à des extraits de ces journaux de bords (prénoms réels) replacés dans le cadre d’une conversation par les auteurs (NDLR).

Mathilde: Avant le départ, lorsque les jours approchaient, une crainte grandissait en moi et je me demandais si j’avais bien fait de m’inscrire à ce projet...

Maxy: Moi aussi ! J’appréhendais quand même un petit peu le départ et j’avais écrit dans mon journal de bord : « Départ dans une semaine, un petit peu stressée, j’espère que nous allons bien

nous entendre avec nos binômes et que cette semaine va être enrichissante. »

Léa: Ah ! Si tu savais comme j’étais stressée avant de les voir. Toutes sortes de questions se pressaient dans ma tête : « Que vont-ils penser de nous, de moi ? On se fait la bise ? Est-ce que je vais réussir à bien parler anglais, être à l’aise socialement ? »

Mathilde: Maintenant, je peux vous le dire : quand le jour J est arrivé, je me demandais vraiment pourquoi je faisais cela, j’angoissais à l’idée d’aller habiter chez une personne que je ne connaissais absolument pas.

Maria Stella: Lorsque le départ pour Bologne a été imminent, mes sentiments ont été confus. Tant de questions sont venues s’agglutiner dans mon esprit : « Que va-t-il se passer ? Comment va se dérouler cette semaine ? Vais-je trouver ma place dans le groupe ? » Mais lorsque le train est arrivé, mes pensées se sont arrêtées et j’ai pensé : l’aventure commence !

Yemima: Quand nous sommes arrivés à Bologne, la neige avait envahi la ville et plus aucun transport ne fonctionnait de manière habituelle... Sur le moment, tout ceci me semblait être comme un signe qu’il fallait que je rentre chez moi...

Avant le départ, lorsque les jours approchaient, une crainte grandissait en moi et je me demandais si j’avais bien fait de m’inscrire à ce projet.

Mathilde

Maria Stella: Au début, il est difficile de perdre ses repères et de se retrouver dans un environnement étranger ; un sentiment d’appréhension et de peur m’a même envahie avant de partir et pendant les premières heures à Bologne. Et pourtant, je me répétais : « c’est essentiel pour une jeune professeure de recourir aux voyages pour élargir ses horizons et s’ouvrir aux autres ». D’ailleurs, en tant qu’enseignantes, nous devons être disponibles et disposées à accepter les cultures qui se présenteront à nous et les accueillir de la meilleure manière possible. Pour cela, le voyage est une étape clé pour se connaître soi-même et faire un pas vers l’Autre. [...] c’est vrai que : voyager est bénéfique pour la construction de soi, mais parfois, s’instaure tout de même un sentiment « d’étrangeté ».

Léa: Et pourtant, une fois sur place, j’ai compris qu’avec mon « binôme », nous avions beaucoup de points communs. Oui, ça peut sembler bizarre, mais nous avons beaucoup de points communs dans nos différences !

Léa: Visiter une ville en tant que touriste ou être sur place avec des étudiants qui y vivent et qui connaissent parfaitement la ville est totalement différent.



Simona: Les moments où l'on partait découvrir cette ville étaient tout simplement incroyables. Tout autour de nous vibrait de vie!

Léa: Nos binômes réfléchissaient dès le matin où est-ce qu'ils allaient nous amener manger!

Simona: Et, c'est autour de vrais festins que l'on se retrouvait le mieux. Nous parlions alors de nos passions, de nos envies et motivations dans la vie en général.

Tous: Et vous vous rappelez combien nous avons ri! Nous disions des Spaghetti à la bolognaise et nos hôtes s'indignaient tous les jours, car c'était une erreur impardonnable de notre part. Ce sont des tagliatelles (souligné!) à la bolognaise, le choix des pâtes dépend de la sauce!

Simona: Lorsque j'ai visité l'école de stage de Lorenzo, j'étais étonnée du côté stéréotypant des filles avec un tablier rose et des garçons avec un tablier bleu. Lorenzo m'a expliqué que c'était une habitude ici, mais j'ai quand même trouvé cela très catégorisant. J'étais aussi surprise, car la majorité des élèves parlaient sans lever la main. Parfois, l'enseignante se fâchait et sonnait la cloche. Je me rappelle aussi qu'à un moment donné, une élève massait les épaules de l'enseignante pendant qu'elle me parle. J'ai eu l'impression de me revoir petite, dans ma classe au sud de l'Italie.

Maria Stella: Ce voyage m'a permis de découvrir une nouvelle culture, d'observer d'autres manières d'enseigner et de me lier d'amitié avec des personnes uniques, avec qui je pourrai collaborer plus tard.

Simona: Ce voyage a eu un effet fort et positif sur moi. Il m'a permis de remettre en question mes pratiques enseignantes. Le fait de se déplacer et

d'aller découvrir d'autres horizons élargit notre réflexion sur ce qui nous entoure. J'ai pu alors voir les choses sous un autre angle et apprécier aussi d'autres méthodes!

Riccardo: À travers ce voyage, j'ai souhaité me confronter à un autre système, à une autre approche de l'école et de l'enseignement. J'espérais voir des choses que je n'aurais pas vues ici en Suisse. J'ai souhaité interroger les autres étudiants sur leur vision et leur approche de l'interculturalité dans leur classe et comment ils la percevaient et la mettaient en valeur.

Maxy: Je pense que je pourrais mettre en place certaines choses que j'ai observées dans cette pédagogie inhabituelle dans mes futures classes. Effectivement, ce voyage m'a permis de découvrir de nouvelles choses permettant d'améliorer ma future posture d'enseignante. Nous avons pu énormément échanger entre nous et apprendre chacun des autres. Nous avons transmis les expériences que nous avons eues en stage, avec les enfants, les autres enseignants, etc. Je pense que cela sera bénéfique pour ma future carrière, car en élargissant mes horizons et en me décentrant, j'ai pu apprendre des choses que je n'aurais peut-être pas apprises à la HEP et dans des écoles suisses. J'ai toujours aimé voyager pour découvrir ce que les autres cultures ont à transmettre et je reste convaincue que le voyage est la meilleure des écoles. Cette semaine à Bologne en est la preuve.

Deborah: Grâce à ce voyage, j'ai pu ressentir ce sentiment d'étrangeté que certains enfants pourraient ressentir s'ils arrivaient en Suisse. Ce voyage basé sur l'interculturalité et l'inclusion en classe, m'a permis d'adopter une posture « d'étrangeté ». En arrivant dans un pays où je ne parlais pas la langue, cela m'a forcé à adopter un nouveau regard sur moi-même.

En tant qu'enseignantes, nous devons être disponibles et disposées à accepter les cultures qui se présenteront à nous et les accueillir de la meilleure manière possible. Le voyage est une étape clé pour se connaître soi-même et faire un pas vers l'Autre. Voyager est bénéfique pour la construction de soi, mais parfois, s'instaure tout de même un sentiment « d'étrangeté ».

Mathilde: Grâce à ce voyage, je me suis rendu compte à quel point il peut être dur d'arriver dans un nouveau pays où on ne parle pas la langue. Je me suis énormément remise en question suite à cette expérience et je pense que ma manière d'enseigner face aux étrangers ne sera absolument pas de la façon dont elle aurait été si je n'avais pas fait ce voyage.

Yemima: Nous avons eu une complicité énorme. Nous avons tellement rigolé, nous avons eu fou rire sur fou rire, la barrière de la langue n'était plus un problème nous avons comme inventé notre langue. C'était un mélange de français, anglais et italien ce qui nous faisait encore plus rire! Le souvenir de cette soirée est magique et rempli d'émotion, c'était notre meilleure soirée, mais également la dernière. /



> dans les rayonnages

L

Les bibliothécaires de la BCUL site HEP Vaud proposent une liste d'ouvrages pour amorcer ou perpétuer le voyage.

Tourisme et soutenabilité: aspects sociaux, économiques et environnementaux du voyage [DVD] (2015). Berne: Éducation 21

L'écotourisme est-il une alternative au tourisme de masse? Quel est l'avenir des stations de ski face au réchauffement climatique? Profiter de ses vacances pour aider les populations locales, est-ce vraiment une bonne idée? Voici quelques-unes des questions soulevées par les huit documentaires tournés dans des pays différents, qui permettent d'aborder de manière approfondie les aspects sociaux, environnementaux et économiques du tourisme.

Cote 911.3(087) TOU

Les carnettistes tribulants (2014). *Bringuebalés: Carnets de mémoires d'immigrés*. Saint-Avertin: La Boîte à bulles.

Cet ouvrage réunit onze récits d'immigration, onze itinéraires de vie et leur interprétation graphique par *Les carnettistes tribulants*, un collectif d'artistes amateurs de carnets.

Chaque artiste s'est inspiré d'objets et de récits exposés à la Galerie des dons du Musée national de l'histoire de l'immigration, à Paris, pour redonner vie à des parcours d'immigrés de toute provenance. Les techniques et les styles très personnels des carnettistes redonnent brillamment vigueur à ces parcours de vie.

Cote 316.347 BRI

Maradan, Isabelle, Dugast, Stéphane (2017). *Ils ont fait Erasmus: 30 portraits, 30 ans de découvertes et d'échanges*. Paris: La Martinière. (Tourisme et voyage)

Qu'ils soient apprentis, collégiens, lycéens, étudiants ou encore bénévoles, ils sont partis dans le but d'apprendre une nouvelle langue, de se dépasser ou encore de découvrir de nouveaux horizons. Chacun d'entre eux est revenu enrichi de souvenirs ainsi que d'expériences humaines et professionnelles uniques. Ce sont autant de profils différents qui nous font part de leurs motivations à entreprendre cette expérience qui a changé leur vie; véritable plongée dans leur quotidien, cet ouvrage est idéal si vous souhaitez vous lancer dans l'aventure.

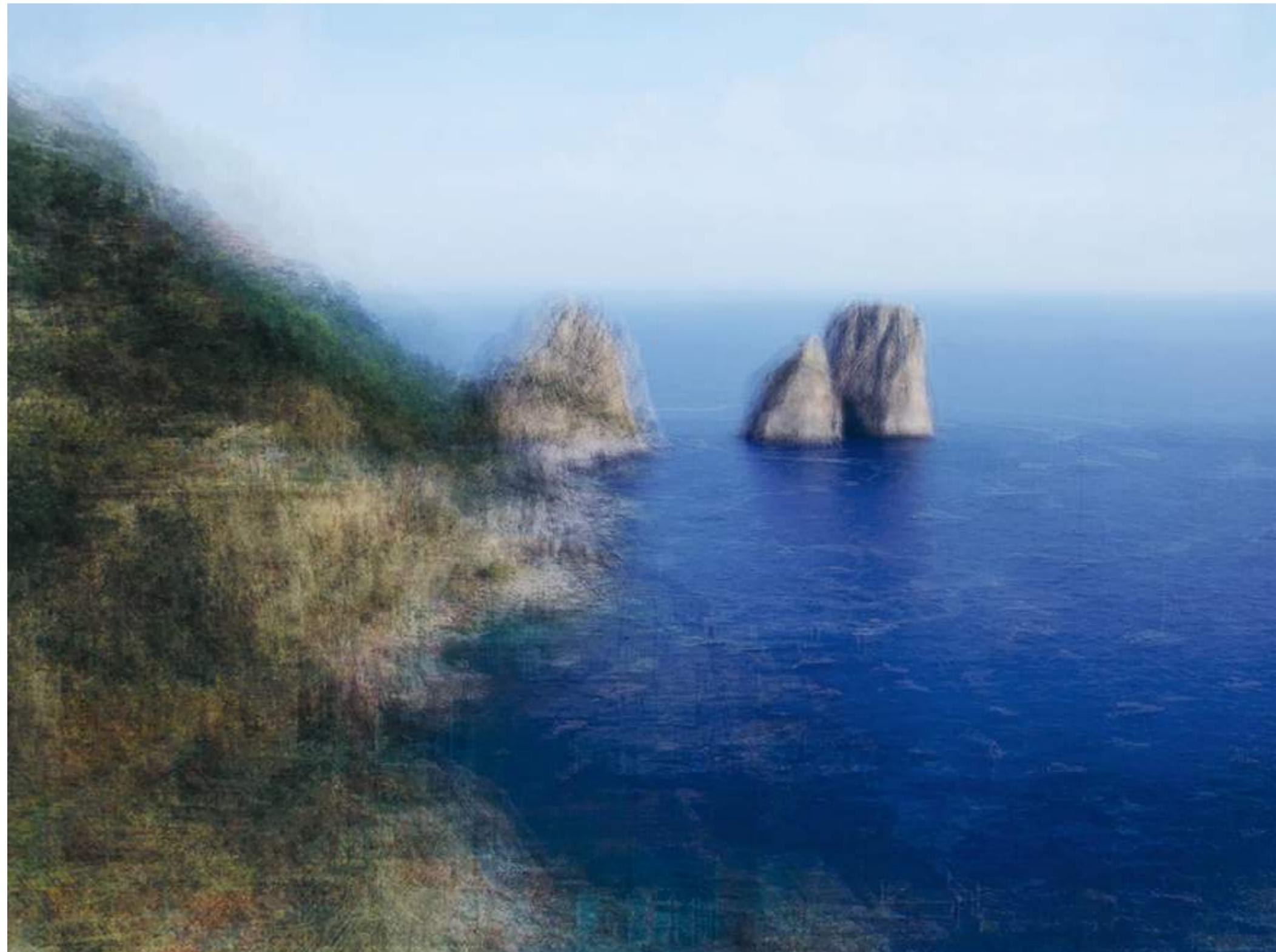
Cote: 378 MAR

Voyage, mobilité, et formation de soi (2017). *Éducation permanente*, 211, 5-168

Les différentes formes de voyage permettent d'apprendre, de se former et de se professionnaliser à la faveur de rencontres interculturelles, d'épreuves de l'étrange et de l'accueil à l'altérité.

Ce dossier d'*Éducation permanente* étudie, entre autres, les acquis expérientiels du voyage et les processus de formation de soi, les dispositifs de formation par le voyage et le type d'expériences qu'il rend possibles. Les quinze articles interrogent les dimensions formatrices du voyage selon diverses perspectives: dans le cours de la vie, dans les ingénieries de formation, au sein des institutions, dans les parcours académiques.

Cote: 37(05) EDU



> écho hep

thierry dias, nouveau recteur de la Haute école pédagogique du canton de Vaud

bic / communication hep vaud

Professeur ordinaire à la HEP Vaud et expert international de l'enseignement des mathématiques, au bénéfice d'une expérience approfondie de l'enseignement, de la formation des enseignants et de la recherche en pédagogie, Thierry Dias est le nouveau recteur de la HEP depuis l'été 2019. Il a été nommé par le Conseil d'État, qui a salué ses qualités et ses atouts qui seront indispensables à la poursuite de la conduite de l'institution récemment accréditée au niveau suisse.



recherche pédagogique dans le cadre d'un projet de recherche sur la formation des enseignants.

Une expérience approfondie et internationale de la formation des enseignants et de la recherche en pédagogie

Il prend ensuite la responsabilité du service des auxiliaires de vie scolaire (aide à la scolarisation des élèves en situation de handicap) de l'Académie du Rhône. En 2007, il rejoint l'Université Claude Bernard à Lyon comme professeur formateur dans deux domaines : formation professionnelle et scolarisation des élèves en situation de handicap. En 2010, Thierry Dias rejoint la HEP Vaud comme professeur.

Parallèlement à son activité professorale, Thierry Dias assume d'autres responsabilités. Il conduit notamment une mission d'évaluation de l'enseignement des mathématiques dans le canton de Vaud et prend la direction d'un groupe de recherche international sur les troubles d'ap-

prentissage et d'enseignement en mathématiques. Expert internationalement reconnu dans le domaine de l'enseignement des mathématiques, il est invité à faire partie de la mission ministérielle française « Villani Torossian » consacrée à l'enseignement et l'apprentissage de cette discipline.

Répondre aux besoins croissants de l'enseignement vaudois

En tête des défis que doit relever le Comité de direction de la HEP Vaud, composé de Thierry Dias, Sandra Cottet (directrice de l'administration) et Cyril Petitpierre (directeur de la formation), il faut citer l'augmentation de la capacité de la HEP à former des professionnels de qualité et à répondre aux besoins précis de l'enseignement obligatoire, postobligatoire et spécialisé.

Remerciements à Guillaume Vanhulst

Par ailleurs, le Conseil d'État a remercié Guillaume Vanhulst pour ses onze années à la tête de la formation des enseignants vaudois : « La mise en œuvre de la loi sur la HEP Vaud, ainsi que son autonomisation – puisqu'aujourd'hui l'institution assume de manière indépendante la gestion de l'entier de son personnel – sont marquées de son empreinte. La reconnaissance accordée sans condition ce printemps par le Conseil suisse d'accréditation souligne, de la plus belle des manières, la très grande qualité de son action en faveur de la HEP Vaud. » /

> écho hep

près d'un millier de diplômées et diplômés hep en 2019



En présence de Cesla Amarelle, cheffe du Département de la formation, de la jeunesse et de la culture, près de 1200 personnes étaient réunies pour la cérémonie de remise des diplômes de la Haute école pédagogique du canton de Vaud, à la salle Métropole à Lausanne, le 8 novembre dernier. Un beau moment ponctué par l'ensemble musical du gymnase Auguste Piccard et l'atelier de danse LeLoft.

La HEP Vaud a célébré ses 976 nouvelles diplômées et nouveaux diplômés, à qui elle a décerné 993 titres, 740 en formation de base, et 253 en formations postgrades.

Lors de son allocution, le recteur de la HEP Vaud, Thierry Dias, a tenu à faire passer un message

plein d'espérance, marqué par l'importance du plaisir d'enseigner : « Quels que soient les écueils inévitables, ne boudez jamais le plaisir d'enseigner ! C'est là que se niche votre pierre philosophale. Le plaisir d'enseigner, c'est jouer sa propre interprétation dans une partition réglée. Le plaisir d'enseigner, c'est faire pétiller les cerveaux, c'est mettre les intelligences à l'affût, c'est donner le goût de la découverte, la soif d'apprendre. Y a-t-il mission plus formidable ? »

Pour sa part, la conseillère d'État Cesla Amarelle a souligné que les enseignantes et enseignants nouvellement diplômés pouvaient être fiers de leur métier. S'adressant aux diplômés, elle a rappelé que « dans une école pleine d'enjeux, de perspectives nouvelles et qui est le reflet d'une

société en mutation », ils sont des ambassadeurs du métier d'enseignant. Elle a en outre mis en avant les grands enjeux de l'école vaudoise, et en particulier celui du Concept 360, pour souligner que l'un des buts de l'école est de garantir l'égalité des chances pour tous les élèves.

Intermèdes artistiques

La soirée a été ponctuée par les superbes prestations de l'ensemble musical des élèves du gymnase Auguste Piccard à Lausanne, ainsi que par les jeunes danseuses et danseurs de l'Atelier LeLoft à Vevey.

Mêlant habilement classique et contemporain, ces artistes en cursus art-études nous ont offert des prestations de haute volée ! /

> écho hep ivan kolecek dans l'aula des cèdres : de l'art de rénover sans trahir

barbara fournier

L Le 30 septembre, la conseillère d'État, Cesla Amarelle, et le conseiller d'État, Pascal Broulis, entourés d'une centaine d'invités, ont inauguré l'Aula des Cèdres rénovée. Signé de l'un des architectes suisses les plus renommés au monde, Jean Tschumi (1904-1962), père du non moins renommé Bernard Tschumi, l'Aula des Cèdres, achevé l'année même de la mort de son auteur, est un bijou architectural qui nécessitait une réhabilitation importante mais tout en finesse. Un bijou qui a trouvé son orfèvre en la personne d'Ivan Kolecek, architecte lausannois d'origine tchèque. Rencontre.

Il y a des architectes qui privilégient les gestes puissants, qui choisissent de marquer les esprits et d'imposer leur empreinte dans le paysage et l'environnement construit. Tel était Jean Tschumi, auteur notamment de l'immeuble de la Vaudoise, voisine de l'Aula des Cèdres, de la maison mère de Nestlé, à Vevey, ou le siège de l'OMS, à Genève. Il y a aussi des architectes qui aiment se percevoir comme des artisans dont l'intervention ne représente qu'une fine strate dans l'épaisseur du temps, et qui, par un travail exigeant et humble, subliment et font perdurer l'œuvre de ceux qui les ont précédés. Tel est Ivan Kolecek.

Un monument d'architecture, c'est comme une partition

C'est peu dire que l'architecte lausannois aime l'Aula des Cèdres. Voilà deux décennies qu'il accompagne cet ouvrage, en note 1 au recensement architectural

cantonal. Ivan Kolecek embrasse d'un regard l'auditorium : « Vous savez, pour moi, un bâtiment, surtout un bâtiment de cette envergure, c'est comme une partition. Il faut le déchiffrer et cela prend du temps. Mais, à l'inverse des musiciens qui peuvent toujours retravailler une œuvre, l'architecte ne peut pas faire de répétitions, il doit faire vite et sans droit à l'erreur. »

Actuellement également occupé par la rénovation de l'abbatiale de Payerne, Ivan Kolecek ne voit pas de différence entre un monument érigé au XI^e siècle et un chef-d'œuvre de l'architecture moderne.

Conjuguer le passé au futur

« À mes yeux, dit-il, l'approche est toujours la même. L'ouvrage d'architecture est un palimpseste. On y découvre, jusque dans les plus petits détails, la logique et les valeurs de l'ensemble,

avec une qualité et une exigence sans faille. Le plus important face à ces monuments d'histoire, c'est d'être capable de jouer avec tous les éléments présents sans les trahir, et de dégager une image claire de notre propre intervention et des choix que l'on opère. »

L'objectif est de mettre les édifices au diapason des besoins et des exigences contemporaines, notamment en termes de sécurité, d'équipements, de développement durable et de gestion énergétique. À l'Aula des Cèdres, les travaux se sont concentrés sur le désamiantage et l'assainissement complet des différents locaux, le renouvellement des aménagements techniques – chauffage, ventilation, électricité –, le remplacement du mobilier et des équipements audiovisuels, ainsi que le renforcement de l'isolation phonique entre les auditoriums et le foyer.

Clarté, simplicité, intelligence

L'œuvre d'architecture se distingue des édifices communs par une économie de moyens. Dans l'Aula des Cèdres, on ne trouve jamais plus de trois matériaux dans un seul espace, des matériaux simples, à l'instar de ces briques creuses que l'on trouve dans l'Auditorium Nord et dans la Salle du jury et qui remplissent plusieurs fonctions (isolation, acoustique, aération).

Ivan Kolecek pointe du doigt les parois en lamelles de bois à l'intérieur de l'Auditorium qui ont été démontées, une par une, soigneusement numérotées, puis remontées dans le même ordre, à la fin de la rénovation.

« Nous ne savions pas très bien ce que nous allions trouver derrière cet habillage en bois. Et ce que nous avons découvert, c'est que tout avait été pensé dans une clarté, une simplicité et une

...un bâtiment, surtout un bâtiment de cette envergure, c'est comme une partition. Il faut le déchiffrer et cela prend du temps.



intelligence rigoureusement semblables à ce que l'architecture d'ensemble donnait à voir. »

Or, on le sait bien, en toutes choses, rien n'est plus compliqué que d'atteindre et conserver la simplicité. La rénovation de l'Aula des Cèdres n'a pas échappé à cette règle et a posé à ses acteurs, architectes, ingénieurs, ouvriers, une multitude de défis. Un exemple parmi beaucoup d'autres : l'évacuation des fumées dans l'auditorium. Dans un bâtiment neuf, auraient été prévues des ouvertures dans le toit, mais évidemment cette solution était impossible à l'Aula des Cèdres, car il n'était pas question de toucher à la coque en béton. En lieu et place, deux portillons discrets ont été créés tout en haut de la salle, sous le toit. En cas d'incendie, les fumées sont évacuées, via le sous-sol, derrière le parking. Mais, pour ce faire, il a fallu assurer l'isolation des gaines techniques et électriques qui doivent résister à une température à hauteur de 400 degrés.



U

Une aventure humaine

Mais une rénovation, c'est aussi une aventure humaine. Ivan Kolecek souligne notamment, à ce propos, la très belle collaboration vécue avec un autre homme qui aime et veille sur l'Aula des Cèdres, comme sur l'ensemble des bâtiments de la HEP Vaud, depuis de nombreuses années : François Mathey, responsable des infrastruc-

tures. Il souligne également le précieux travail en commun réalisé avec le bureau lausannois, O. Rochat architectes.

« Nous avons inscrit toute notre action dans le respect de la valeur de cette « cathédrale moderne » qu'est l'Aula des Cèdres, et dans la volonté de la transmettre intacte et adaptée aux besoins contemporains de ses utilisateurs. Respecter ce que l'on a hérité et rester conscients que notre intervention n'est qu'une strate déposée, en un temps T, dans le développement « géologique » d'une œuvre qui nous survivra et qui sera un legs aux générations futures sont, à mes yeux, des fondamentaux du métier d'architecte. » /

guillaume vanhulst: « je suis arrivé par hasard »

mehdi mokdad

G

Guillaume Vanhulst, recteur de la HEP Vaud depuis 2008, a pris sa retraite le 30 septembre 2019, après 11 ans de service au sein de l'institution. Des années chargées de défis au sein d'une haute école qui a obtenu, au printemps 2019, l'accréditation institutionnelle sans condition. Nous avons retracé avec lui son parcours, de Belgique en Suisse, puis de Fribourg à Lausanne, ses années à la tête de la HEP Vaud, et l'avenir enfin, qui s'étend désormais devant lui.

Au départ, rien ne prédestinait Guillaume Vanhulst à la pédagogie. Psychologue de formation, assistant au laboratoire de psychologie expérimentale de Marc Richelle, à l'Université de Liège, il se spécialise dans le domaine de la psychologie du développement et dans le traitement de données statistiques.

Tout ceci à la fin des années 1970. Guillaume Vanhulst, recteur de la HEP Vaud depuis 2008, a pris sa retraite le 30 septembre 2019, après onze ans de service au sein de l'institution. Des années chargées de défis, abouties cette année par l'obtention de l'accréditation institutionnelle sans condition. Nous avons retracé avec lui son parcours, de Belgique en Suisse, puis de Fribourg à Lausanne, les années à la tête de la HEP Vaud et l'avenir enfin, qui s'étend désormais devant lui.

En 1983, Michelle Deliége, sous la houlette de laquelle il avait travaillé jusqu'alors en Belgique, devenue entre-temps professeure à l'Université de Fribourg en Suisse, le contacte car elle a besoin d'un statisticien en psychologie, ses étu-

dants étant en grande difficulté dans ce domaine. Guillaume Vanhulst rejoint alors la Suisse en avril 1983, avec l'idée d'y rester un an, peut-être deux. Il est amené à remplacer au débotté une collègue et se retrouve, à son grand étonnement, face à des futurs enseignants pour animer un séminaire de pédagogie générale, ce qui n'est, à l'époque « pas ma tasse de thé », selon ses mots. Mais il finit par y trouver un intérêt certain et, contre toute attente, poursuit dans cette voie jusqu'à assumer le remplacement de la professeure Deliége pour l'entièreté du cours de pédagogie générale.

La pédagogie... Je t'aime, moi non plus !

Nous sommes alors au milieu des années 80, marquées par l'éruption du courant réflexif dans la pédagogie de langue française. « On voyait alors émerger une série d'idées autour de l'enseignement, des changements dans les pratiques de formation et surtout dans les rapports que l'organisation scolaire entretient avec les

autorités publiques. La notion de réflexivité commençait à s'imposer de plus en plus dans la description que l'on faisait des activités d'enseignement. » 1987, les deux années prévues au départ sont passées du simple au double, et Guillaume Vanhulst, venant tout juste de déposer sa thèse, se voit proposer de diriger la formation des enseignants, dans la section francophone de l'Université de Fribourg, et comme il le dit lui-même : « c'était ça ou la valise ! ».

Sa vie étant désormais installée en Suisse, avec des enfants en bas âge, forcé mais pas contraint, il accepte bien que la pédagogie ne soit toujours pas son truc. Et jusqu'au début des années 2000, il a un champ presque libre devant lui pour réfléchir et concevoir dans un domaine en pleine mutation. « Je peux dire que je suis arrivé dans le domaine de la pédagogie par hasard, mais à un moment particulièrement intéressant. »

En effet, la formation des enseignants est alors externalisée des écoles normales aux hautes écoles pédagogiques et aux universités, « ce qui n'aide pas nécessairement à la valoriser », et les changements institutionnels sont nombreux, il faut dès lors conjuguer avec tout ça.

H

HEP Vaud ? Non... En fait, oui !

L'année 2004-2005 est synonyme de difficultés institutionnelles pour la HEP Vaud, qui doit remettre à plat ses structures. Guillaume Vanhulst est alors contacté par le premier directeur de la HEP pour participer à un groupe de



Guillaume Vanhulst, ouvrant le 4^e Colloque des didactiques disciplinaires de Swissuniversities, en avril 2019 et, en septembre, avec sa compagne, Marie Decloux, lors de la journée spéciale organisée pour son départ à la retraite.



réflexion visant à retravailler les statuts de l'institution en vue de son universitarisation, tels que nous les connaissons aujourd'hui.

Puis en 2007, un peu usé, il quitte son poste de direction à l'Université de Fribourg, mais est contacté presque dans la foulée pour se voir proposer de postuler au poste de recteur de la HEP Vaud. Comme il le dit : « Je venais d'arrêter à Fribourg, ce n'était pas pour reprendre à Lausanne ». Néanmoins, il va quand même discuter avec le directeur général de l'époque, pour voir. Là, il se retrouve face à toutes les nouvelles structures qu'il avait aidé à mettre en place trois ans auparavant, ainsi que la nouvelle loi qui vient d'être promulguée, et réalise que tout ce qui le freinait dans ses fonctions à Fribourg pour faire évoluer le système, tous ces verrous, venaient de sauter

à Lausanne. Dans cette optique, Guillaume Vanhulst accepte, avec l'idée de faire un mandat de cinq ans... il en fera deux, et même un peu plus, jusqu'à la retraite. Car, finalement, le travail amorcé lors du premier mandat ne montrera ses effets que lors du deuxième, les temporalités sont longues dans ce genre d'exercice. « Voilà comment je me suis retrouvé à la HEP Vaud. Ce n'était pas un intérêt intrinsèque, au départ, mais ce fut une découverte progressive, et plus le temps passe et plus je trouve le projet passionnant, par les difficultés qu'il rencontre, par les questions qu'il soulève et par le potentiel de développement de l'institution qui est immense. Je pense aujourd'hui que c'est une bonne chose que je sois arrivé sans trop d'idées préconçues. »

L

Les années à la HEP Vaud

L'important est de découvrir la problématique qui se pose alors à lui en tant que recteur de la HEP Vaud, de prendre le temps de la comprendre, de l'élaborer, mais surtout de voir toutes les déclinaisons qu'elle peut prendre, surtout dès lors que des femmes et des hommes s'en emparent et la font vivre au quotidien. D'ailleurs, l'un des soulèvements de Guillaume Vanhulst, à l'orée de sa retraite, est de ne plus avoir à se préoccuper de questions relatives aux ressources humaines,

> écho hep
guillaume vanhulst:
« je suis arrivé par hasard »

La perspective de léguer

quelque chose quelque part

m’horripile! J’ai envie de ne rien

léguer. J’ai fait mon temps.

Il faut accepter qu’on soit

indispensable quand on est en

place, mais plus après.

Maintenant, d’autres reprennent

et continuent à assumer la

charge, et il faut qu’ils puissent

le faire en se sentant

complètement libres vis-à-vis

du passé.

non pas qu’il n’aime pas cela, mais fervent porteur d’une approche intellectuelle et humaniste, il estime que dès que des questions théoriques sont portées par des femmes et des hommes, elles prennent des déclinaisons particulières et il est primordial de bien traiter l’humain dans une telle configuration. Cela est forcément chronophage, la position de recteur laisse finalement peu de temps pour le reste, « la réflexion et l’écriture, surtout ».

Ce qui plaît à Guillaume Vanhulst est que la direction de la HEP Vaud est collégiale. En effet, elle se fait en collaboration avec les directeurs de la formation et de l’administration, ce qui permet des échanges d’idées multiples et des conceptions à large spectre. À ses yeux, ce fut une réelle découverte, prodigieusement stimulante! Pour lui, le monde de la pédagogie vit un moment de pré-bouillonnement intellectuel, cela se ressent particulièrement à la HEP Vaud avec des productions originales de plus en plus nombreuses et la volonté farouche de développer la recherche au

sein de l’institution. Car la mission première est tout de même de taille: former les enseignants de demain.

Comme il le dit si bien: « la façon dont l’élève perçoit ce qu’on enseigne, fait qu’il se détermine lui-même ». La responsabilité est donc énorme et les répercussions dépassent aisément les murs de la classe d’école. C’est tout cela qui rend fascinant ce poste de recteur. Son seul regret? Ne pas avoir eu, en tant que recteur, assez de temps pour participer directement à cette effervescence.

L’

L’accreditation institutionnelle, un legs?

Et durant ces onze années, aux côtés de Cyril Petitpierre, de Luc Macherel, puis de Sandra Cottet, mais également de tous les collaborateurs, le projet d’universitarisation de la HEP Vaud a été porté avec brio, car, en cette année 2019, celle de son départ à la retraite, Guillaume Vanhulst et l’ensemble des collaborateurs ont pu voir l’institution recevoir une accreditation institutionnelle sans condition, ce qui constitue une première en Suisse. Le chemin continue, bien sûr, mais cela constitue un superbe accomplissement pour un recteur qui termine sa carrière.

Mais ne lui parlez pas de legs! « La perspective de léguer quelque chose quelque part m’horripile! J’ai envie de ne rien léguer. J’ai fait mon temps. Il faut accepter qu’on soit indispensable quand on est en place, mais plus après. Maintenant, d’autres reprennent et continuent à assumer la charge, et il faut qu’ils puissent le faire

Mais plus que tout, j’aspire à

pouvoir m’ennuyer à nouveau,

l’ennui est un concept

primordial, qu’on néglige ou

dénigre trop souvent.

en se sentant complètement libres vis-à-vis du passé. » Néanmoins, si je devais retenir une chose, je dirais ceci: dans le rapport des experts de l’accreditation, ils ont laissé ce commentaire: « C’est une institution à caractère profondément humaniste ». Il a donc été reconnu qu’au centre de la HEP Vaud, il y a l’humain. Et c’est là tout le rôle de l’éducation, désaliéner et libérer l’humain. Cette reconnaissance m’emplit de joie, tant pour l’institution que pour moi, c’est un objet de fierté, mais je n’en suis pas le responsable. »

Et maintenant?

« Je vais vivre (*rires*)! Il faut savoir que durant ces onze années à la HEP Vaud, j’ai pris un pied-à-terre à Lausanne, afin d’éviter de trop grands trajets quotidiens. J’ai donc du temps à rattraper avec ma famille, et je commencerai par là. Je souhaite également garder une activité scientifique, mais d’écriture uniquement. J’ai des heures de musique à écouter, à écouter vraiment, consciencieusement, et des centaines de livres à lire. En réalité, je n’ai pas de projet précis. Si j’ai appris quelque chose, c’est qu’il est mauvais d’entrer dans une nouvelle vie avec des projets trop construits. Il faut apprendre à construire en vivant. La vie ce n’est pas la mise en œuvre d’un projet préexistant.

» Mais plus que tout, j’aspire à pouvoir m’ennuyer à nouveau, l’ennui est un concept primordial, qu’on néglige ou dénigre trop souvent. Je me souviens quand j’étais petit, en Belgique, j’habitais un petit village, et pour rejoindre la ville il fallait prendre le bus, il n’y en avait qu’un par heure, ou même moins. Alors quand j’étais à l’arrêt de bus, je devais parfois attendre 45 minutes, voire plus, pour que le bus arrive. Et qu’est-ce que je m’ennuyais! Je détestais ça. Aujourd’hui, j’aimerais pouvoir encore attendre ce bus... » /

> écho hep

entretien avec sarah daoust-boucher et kelly nunes

échanges autour d’un projet de recherche commun

luisa campanile

S

Sarah Daoust-Boucher, étudiante de l’Université de Montréal, et Kelly Nunes, étudiante à la HEP Vaud, témoignent de leur participation au programme PEERS (Projet d’Étudiants et d’Enseignants-chercheurs en Réseaux Sociaux). Un tel projet permet d’articuler des échanges estudiantins autour d’un projet de recherche défini en commun par un groupe d’étudiants de la HEP Vaud, en association avec un groupe d’étudiants d’une institution partenaire. Des deux côtés de l’Atlantique, les pratiques inclusives sont prises à cœur par les enseignants. Grâce à PEERS, transmission des pratiques et émulation vont de pair.

Vous avez été sur le terrain, au Québec et en Suisse. Vous avez vécu, en immersion, des pratiques inclusives. Que vous reste-t-il de cette expérience?

Sarah Daoust-Boucher Au début de cette expérience, je pensais que de nombreux professionnels devaient être mobilisés pour favoriser l’inclusion. Cependant, je me suis rendu compte que les pratiques inclusives appliquées par les enseignants demeurent la principale ressource. Cet échange culturel m’a charmé au point que j’ai décidé de retourner, cet été, en Suisse pour y travailler.

Kelly Nunes Je suis étudiante en troisième année de Bachelor à la HEP et je suis maintenant très au clair sur le fait que la bienveillance d’un enseignant se traduit d’abord par sa croyance dans la réussite de chaque élève. Puis, je suis aussi convaincue que la réussite des élèves tient à la mise en place de pratiques accessibles. Et pour

cela, les enseignants se doivent de différencier leurs pratiques. PEERS m’a permis de voir une diversité de pratiques inclusives déjà existantes.

Quelles pratiques inclusives vous ont maquées, que ce soit au Québec ou en Suisse?

Sarah Daoust-Boucher Parmi les pratiques qui m’ont marquée, je relève celle de l’école primaire de Lully dans laquelle une jeune fille sourde s’épanouit. Son enseignant a décidé d’enseigner la langue des signes à toute sa classe pour que chacun devienne un modèle pour leur camarade sourde. Cette pratique est, à mon avis, remarquable, car le choix de l’enseignante joue un rôle crucial pour le cheminement de tous les élèves.

Je tiens à mentionner également les pratiques de l’école Hélène-Boullé au Québec. Dans cette école, toutes les classes de maternelle sont jumelées avec des classes du troisième cycle afin de favoriser la collaboration entre les élèves de

différents degrés scolaires. De plus, l’implication des parents est valorisée. Par exemple, dans une des classes de maternelle, un grand journal circule d’une famille à l’autre. Chacun doit compléter l’histoire entamée par la famille précédente. En outre, pour faciliter la collaboration avec la famille, le suivi des enfants de la même fratrie est assuré par le même orthopédagogue.

Kelly Nunes Ce qui m’a marquée, au Canada, c’est la mise à disposition, dans toutes les classes, de tableaux interactifs et de tablettes pourvues d’applications de soutien. J’ai pu observer des élèves répondre à des questions en s’enregistrant par oral. On peut évaluer alors la progression uniquement sur l’oral. J’ai aussi vu des élèves prendre des photos destinées à l’enseignante afin qu’elle valide un apprentissage ou encore photographier un texte pour ensuite le lire.

J’ai pu aussi constater que l’enseignement par atelier est très pratiqué au Canada. Cela permet aux enseignants de travailler par objectifs. Pendant ces ateliers, l’enseignement est très personnalisé. Une autre particularité de l’enseignement par atelier qui est à relever, à mon avis, est le fait que parfois ce sont les logopédistes ou les enseignants spécialisés qui animent les ateliers. Je trouve que l’immersion des psychologues, psychomotriciens et logopédistes en milieu scolaire (PPLS) dans les classes, comme le pratiquent les Canadiens, est vraiment bénéfique pour les élèves. C’est bénéfique autant pour les élèves en difficulté que pour tous les autres élèves qui y participent.

PEERS a été pour vous un projet enthousiasmant, enthousiasme qui doit être, j’imagine, proportionnel aux efforts engagés. Quel(s) défi(s) avez-vous dû relever?

Sarah Daoust-Boucher Mon plus grand défi a été de concilier le temps alloué au projet et à mes

> écho hep
entretien avec sarah daoust-boucher
et kelly nunes
échanges autour d'un projet
de recherche commun

études. Une organisation hors pair a été mise sur pied pour reprendre les travaux et les évaluations manqués lors de mon séjour en Suisse.

Kelly Nunes Collaborer a été, pour moi, le grand défi. Les habitudes de travail sont différentes, les différences culturelles étant bien présentes. Il a fallu s'entendre. Heureusement, dans notre équipe, nous avons la même vision de l'enseignement, ce qui a facilité la collaboration. En travaillant sur le sens de la collaboration, nous pouvons partager nos connaissances. Les pratiques d'enseignement, comme celles relatives à l'inclusion, sont alors, à mon avis, exportables dans une autre culture, dans un autre contexte. /

**LE PROGRAMME PEERS FAIT LE BILAN DE SA PREMIÈRE ÉDITION:
RÉALITÉ CONCRÈTE DE L'ÉCOLE INCLUSIVE**

Le Projet d'Étudiants et Enseignants-chercheurs en Réseaux Sociaux (PEERS) répond à l'ère du temps: la formation en immersion et l'utilisation du numérique. Deux chercheurs du Laboratoire International sur l'Inclusion Scolaire, les professeurs Mélanie Paré, de l'Université de Montréal, et Serge Ramel, de la HEP Vaud, initient ce projet qui bénéficie du soutien de l'agence nationale Movetia. Voici le principe: six étudiants vaudois et six étudiants québécois observent pendant une semaine, dans chaque pays, les pratiques pour soutenir l'inclusion. Cette observation se fait sous différents choix parmi les trois critères suivants: ressources, décloisonnement et différenciation pédagogique. Puis, les étudiants créent une vidéo de cinq minutes mettant en avant les faits qui relèvent de l'inclusion avec l'angle choisi, en y apportant un message de conclusion personnel. Ces vidéos serviront à la formation de leurs collègues.

Ce projet PEERS appelle ainsi à un véritable engagement de ses participants.

Deux Elisa, Sarah et Manuel forment une des équipes valdo-québécoises engagées dans le projet PEERS.

Les prof. Serge Ramel et Mélanie Paré (4^e depuis la gauche) entourés de leurs étudiantes et étudiant aux Pléiades. Sarah et Kelly (4^e depuis la droite) sont les auteures du présent article.



éditeur
haute école pédagogique du canton de vaud

expertise et conseil
sabine oppliger, anne-marie lo presti

direction de publication
barbara fourmier, unité communication hep vaud

rédaction en chef
françois othenin-girard

rédaction
mehdi mokdad, valentine corthay, luisa campanile

images dossier et couvertures
© corinne vionnet, photo opportunities, *me. here now* (2005 – 2019)

images dossier
© françois schuiten / exposition de la maison d'ailleurs « mondes (im)parfaits »
© coll. maison d'ailleurs / agence martienne

photographies hors dossier
lucien agasse, pierre-antoine grisoni / strates association, event picture

maquette, photolithographie, mise en pages
atelier k, lausanne, alain kissing
www.atelierk.org

relectrice
anne-marie genton

impression
pcl presses centrales sa, renens
papier: refutura 100 g
tirage: 6500 exemplaires

contacts et droits de reproduction des articles
prismes@hepl.ch
unité communication
hep vaud
avenue de cour 33
1007 lausanne
+41 (0) 21 316 05 60
www.hepl.ch/prismes

Le seul véritable voyage,
le seul bain de Jouvence,
ce ne serait pas d'aller vers
de nouveaux paysages,
mais d'avoir d'autres yeux,
de voir l'univers avec les yeux
d'un autre, de cent autres.

Marcel Proust *À la recherche du temps perdu*,
La Prisonnière (1923)

